Titre : **1er REGIMENT D'INFANTERIE** **HISTORIQUE** **1914-1918**	Référence : **ANCESTRAMIL** **Infanterie** **1914-1918**
Auteur :	Origine :
Référence : **F. DELIGNE & Cie - CAMBRAI**	Transcripteur : **ANONYME** Date : **2013**

Ancestramil

HISTORIQUE du 1er REGIMENT D'INFANTERIE

1914-1918

AUX COMBATTANTS DU 1ER.

AUX MORTS AUXQUELS IL DOIT SA GLOIRE.

COLONELS AYANT COMMANDE LE 1ER R.I.

DU 2 AOUT AU 11 NOVEMBRE 1918.

Colonel **LAMOTTE**,
Du 2 Août 1914 au 4 Septembre 1914.

Lieutenant-colonel **GUYOT**,
Du 4 septembre 1914 au 6 Février 1915.

Lieutenant-colonel **HULOT**,
Du 6 Février 1915 au 7 Juillet1915.

Colonel **LANSE**,
Du 7 Juillet 1915 au 4 Janvier 1916.

Colonel **DAUVE**,
Du 11 Janvier 1916 au 22 Février 1916.

Lieutenant-colonel **RAMPONT**,
Du 22 Février 1916 au 24 Juin 1916.

Ancestramil

Lieutenant-colonel **DUROY DE BRUIGNAC,**

Du 1er Juillet 1916 au 11 Mars 1918.

Lieutenant-colonel **BIDOZ**,

Du 25 Mars 1918 au 16 Décembre 1919.

LE 1ER REGIMENT D'INFANTERIE AVANT LA GRANDE GUERRE.

La réputation du 1er de Ligne ne date pas de 1914.

Il y a trois siècles et demi que gens de pied et routiers du 16e siècle, volontaires et sans culottes de la Révolution, grognards et brisquards de l'Empire, avent les Poilus de la Grande Guerre, se passent de main en main, lourd de traditions, de souffrances et d'honneur son glorieux drapeau.

Il est entré dans l'histoire sous le nom de régiment de Picardie, en 1569, au berceau des armées permanentes. Lancé sur tous les champs de bataille, en Italie, en Lorraine, en Allemagne, il fortifie par la supériorité de sa vaillance le privilège que lui confère l'ancienneté, d'être le premier régiment de France. Rocroy, Lens, Senef, Turkheim mettent en relief éclatant son mordant dans l'attaque, sa fougue dans la poursuite ; Ramillies, Malplaquet, Veillance, accusent davantage son opiniâtreté défensive : « *On ne relève jamais Picardie* », c'est le cri de folle bravoure qu'à la bataille de Parme, officiers et soldats jettent aux troupes accourues pour les remplacer.

La révolution éclate. Les fleurs de lys s'effacent devant les trois couleurs. Picardie devient le 1er Régiment d'Infanterie. Par deux fois, à Valmy, sous **DUMOURIEZ**, à Zurich, sous **MASSENA**, il sauve le France de l'invasion. En 1794, il inscrit en lettre d'or sur la soie de son drapeau, trois noms de gloire : Fleurus, Moesskirch et Biberach. Puis du camp de Boulogne à Waterloo, il suit allègrement la fortune de l'Empereur, se signalant à Wagram par sa résistance furieuse aux assauts de la cavalerie autrichienne, et dans la dure campagne d'Espagne par son esprit d'abnégation et de discipline.

Il lui fallait une page africaine : elle fut des plus brillantes. En 1840, au soir du combat de Ben Selmet, le général **GUEHENEUC** saluait en ces termes le 1er de Ligne : « *C'est à vous que revient l'honneur de la journée. Nos Arabes alliés qui ont vu votre carré, m'ont dit que vous étiez comme un rocher de feu* ». Deux ans plus tard une quatrième victoire, celle de Milianah, illustrait à nouveau les plis de son drapeau. Le 19 novembre 1842, quand le régiment regagna la métropole, le général **BUGEAUD**, au nom de l'Armée d'Afrique, rendit un émouvant hommage à l'éclatante valeur de ce corps d'élite.

En 1870, le 1er de Ligne, attaché au Corps d'Armée du général **LADMIRAULT** participa aux douloureuses batailles de Borny, Gravelotte, Saint -Privat, qu'un geste offensif de Bazaine eut sans doute pu transformer en succès décisifs. Le 17 août, à la fin d'une charge forcenée, le général de **CISSEY**, ému par son héroïsme, embrassa sur le front des troupes, son drapeau troué par les balles. Le régiment subit, frémissant de colère, l'inertie forcée du siège de Metz. Quand il déposa les armes, la bravoure déployée par lui, et le généreux holocauste de ses 49 officiers et de ses 1094 soldats avaient largement sauvé l'honneur.

Amicalement

Le 14 juillet 1880, à la revue de Longchamps, le 1er d'Infanterie reçut, des mains du chef de l'état, son drapeau actuel. Il garda pour mot d'ordre la noble devise qu'un siècle auparavant lui assignée le roi Louis XVI :

Praeteriti fides, exemplumque futuri.

Fidèle au passé, modèle pour l'avenir.

L'avenir, ce devait être la guerre libératrice où la valeur française rétablirait l'équilibre trop longtemps rompu entre la force te le droit.

LE 1er DE LIGNE PENDANT LA GUERRE MONDIALE

CHAPITRE PREMIER

LA MARNE

VERS LA BATAILLE.

C'est le 5 août 1914. Après quatre longues semaines d'attente lourde et déprimante, l'Allemagne a lancé sa déclaration de guerre. Un grand souffle d'enthousiasme soulève le pays. Partout sonne l'appel aux armes. Simplement, car le devoir est clair, crânement comme il sied à des Français, le 1er régiment d'infanterie répond : Présent. D'un pas alerte, malgré le poids du sac et la morsure de soleil, se redressant comme pour mieux affronter l'austère devoir, souriant même et lançant à la foule des joyeuses plaisanteries qui cachent mal l'émotion intérieure, les troupiers défilent dans les rues de Cambrai. La population, enthousiasmée, leur jette des fleurs et l'escorte de ses acclamations. Un vibrant salut au drapeau, un immense cri de « Vive la France », un suprême regard aux parents aimés pour qui l'on va mourir…. Et l'on embarque.

Le régiment part pour la Belgique où les allemands amorcent l'attaque brusquée qui doit déborder la gauche Française et écraser sous le nombre nos forces actives en pleine période de concentration. Il s'insère dans la Ve Armée **LANREZAC** qui a pour mission de couvrir la Meuse et d'en disputer le passage. Transporté en chemin de fer dans la région de Rumigny, Aouste, Antheny, à la pointe sud-ouest de Ardennes, il y séjourne jusqu'au 10 août, puis s'ébranle vers l'Est et fournit, par une chaleur déprimante, une étape de 45 kilomètres qui fait pâlir les plus intrépides routiers ; par Deville et Fumay, empruntant le couloir pittoresque de la vallée de la Meuse, il remonte vers le Nord, laisse Givet sur sa droite, et, dessinant un brusque crochet vers l'Ouest, pénètre en Belgique. C'est entre deux haies d'admirateurs, dans les rues brillamment pavoisées aux couleurs Franco - Belges, la musique jouant la Marseillaise et la Brabançonne, le drapeau flottant au vent, qu'il traverse villes et villages. Les populations n'ont pas trop de gâterie pour ces gars solides et nerveux qui portent l'honneur de la France. Sacs et musettes s'emplissent à craquer.

Amestramil

Mais, sur la Meuse, le canon commence à tonner. L'Armée allemande tente le passage du fleuve. Le 15 août, à Dinant, le 1er Corps d'Armée lui barre la route. Le 1er de Ligne qui avait quitté ses quartiers de Romedenne, Surice et Soulne pour se porter sur Guérin, s'établit en réserve face à l'Est, à cheval sur la route Anthée-Dinant ; c'est à ce poste de combat que se fait– non sans une certaine émotion – la première distribution de cartouches. Le régiment n'a pas à intervenir. Le seul fait d'armes qu'enregistre son journal de marche, à la date du 16 août, est la chute d'un avion allemand, abattu par ses mitrailleuses. L'oiseau géant, frappé au moteur, tournoya quelques instants, piqua du nez, et, se ressaisissant, atterrit en vol plané dans les lignes françaises où le pilote fut fait prisonnier.

Après trois jours de cantonnement à Guérin, le régiment reprend sa marche par Florenne et Saint-Gérard en direction de la Sambre. Le 22 août, le 1er bataillon pousse jusque Floreffe-Floriffoux, dont il garde les ponts, tandis que les 2e et 3e bataillons, en prévision d'une attaque ennemie, organisent défensivement le terrain à l'Est de Sart Saint-Laurent. Les patrouilles allemandes battent la rive gauche de la Sambre ; la fusillade fait rage, dans le lointain, les forts de Namur sont couronnés d'une épaisse fumée noire. On n'avait encore connu que les longues étapes, par une chaleur terrible, sur des routes embouteillées. Pendant trois semaines, chefs et soldats avaient scellé dans la participation aux même fatigues et aux mêmes sentiments cette forme se délicate d'amitié qu'on appelle la fraternité d'armes. Ce noviciat a durci leurs muscles et trempé leur courage. Ils peuvent affronter la bataille.

LA RETRAITE.

C'est un ordre de retraite qu'ils reçoivent le 23 août, le commandant ayant prescrit un repliement général du centre et de l'aile gauche, en vue d'échapper à la manœuvre débordante de Von **KLÜCK**. Les armées reculeront rapidement pendant qu'un rideau de troupes agissantes abusera l'ennemi et entravera sa progression. Le 1er régiment d'infanterie est chargé de couvrir la marche du 1er Corps d'Armée. Il quitte avec regret les positions de Sart Saint- Laurent et reprend stoïquement la route de la France jalonnée par un alignement de petit bois et par ces villages hospitaliers que huit jours plus tôt il traversait en chantant.

Le 24 août, après une marche épuisante, le régiment cantonne à Romedenne. Les soldats touchent les vivres sous la protection du 2e bataillon, établi aux avant-postes, quand une vive fusillade éclate, tandis que le village est violemment bombardé. Le 2e bataillon est pris à partie par un détachement mixte : cavaliers, cycliste, artilleurs. La compagnie **FRERE** reçoit le choc et riposte vaillamment, infligeant à l'ennemi des pertes sévères. Plusieurs patrouilles de uhlans sont anéanties, les chevaux capturés. Le sang français coule aussi. Le capitaine **FRERE** est atteint par une balle. Beaucoup de ses hommes sont blessés. Avant que leur évacuation ait pu s'achever, l'ordre de repli survient, impitoyable. Il faut abandonner se qui ne peuvent se mouvoir. Les autres, pour échapper aux Allemands, secouant leurs membres raidis par la souffrance, se traînent tant bien que mal, appuyés sur leurs camarades, ou montés sur leurs épaules. Gradés et soldats se disputent l'honneur de soutenir leurs pas défaillants jusqu'au moment où des chariots réquisitionnés les recueillent et les conduisent en France.

La guerre étale aux yeux des soldats ses tragiques horreurs. Ce sont les lueurs d'incendie qui éclairent de teintes sinistres l'horizon de l'Est ; ce sont les lamentables théories d'évacués qui reproduisent les scènes historiques d'invasions, populations en marchent émigrant pour échapper à la mort et poussant devant elles les débris de leurs foyers. Et, dans ce cadre poignant, malgré l'encombrement des routes, la retraite continue de jour et de nuit. Talonné par l'ennemi, le régiment

doit fournir des étapes de quarante kilomètres. Pour repos, quelques heures des sommeils prises à la dérobée en plein champ ou en plein bois. Pour ravitaillement, quelques distributions irrégulières, quelques légumes et quelques fruits trouvés sur le chemin. Pour intermède, à chaque croisement de route, une halte face à l'Allemand et souvent un échange de coups de feu. C'est dans ces circonstances que se relève la vraie grandeur, quand « l'âme reste maîtresse du corps qu'elle anime », et domptant l'épuisement physique, conserve intactes son espérance et sa volonté de vaincre. Un beau fait d'armes devait mettre en relief le moral élevé du 1er de Ligne, que n'avait pu entamer six journées de fatigues surhumaines. Le 26 août, toujours à l'arrière-garde du corps d'armée, le régiment repasse la frontière au nord de Signy-le-Petit. Puis obliquant carrément vers l'ouest, il gagne Watigny - l'Abbaye, Besmont, Burelle. Là, un ordre supérieur corrige sa marche en direction du nord-ouest vers la Hérie-la-Viéville. Pour se donner de l'air, l'état major français a décidé, avec une partie de la V e armée, d'assener à la droite allemande un coup de boutoir d'autant plus terrible qu'il sera inattendu. Le 1er régiment d'infanterie sera de la fête. Après avoir déployé dans la défensive un admirable esprit d'abnégation, il va enfin pouvoir déchaîner dans l'attaque don mordant irrésistible et se « furia francese ».

GUISE.

Le 29 août, à l'aube, la Garde Prussienne débouche de Guise pour s'emparer de la Hérie-la-Viéville. Appuyé sur la droite à la route qui relie ces deux points, le régiment encaisse sans fléchir, puis saisissant l'à-propos, prend ses dispositions d'attaques et mène l'offensive à son tour, en liaison avec le 127e et le 84e régiment d'infanterie. Tandis que le 1er bataillon reste en soutien d'artillerie à la ferme Bellevue, le 3e bataillon, du commandant Mathis, prend la tête. D'un élan irrésistible, appuyé par le tir précis du 75, le régiment s'avance rapidement sur la route de Guise et réalise un bond de 5 kilomètres. Mais les mitrailleuses allemandes, sinistres faucheuses, déciment les rangs des assaillants. Presque tous les officiers du bataillon Mathis sont tombés. L'énergique intervention de renforts ennemis enraye l'avance de nos troupes et refoule légèrement leur ligne. C'est le moment de la décision. La victoire fléchit entre nos mains.

Alors - spectacle comparable aux prestigieux tableaux de l'épopée napoléonienne – vers 17 heures, on vit s'avancer sur le front, escortés par les troupes de renfort, les quatre drapeaux déployés de la 1er Division. Le général **GALLET** fit sonner la charge, les musiques jouèrent la Marseillaise et dans un sursaut énergie, enlevées et comme électrisées, troupes d'assaut et compagnies de soutien renouvelèrent l'attaque et conquirent de haute lutte la ligne des côtes 150 et 130. On aperçut dans le feu du combat le général **SAURET**, commandant la 2e Brigade, chargeant la baïonnette au canon, à la tête de ses hommes. La nuit se passa à organiser les nouvelles positions. L'ennemi n'essaya pas de réagir. Il se contenta le 30 août, à 15 heures, de bombarder copieusement le terrain perdu la veille.

Cet éclatant succès tactique avait retardé un moment l'avance allemande, il n'avait pas conjuré la menace d'enveloppement de l'aile gauche française. Le gigantesque recul fut repris à nouveau. Le 30 août au soir, le 1er de Ligne quitta le glorieux champ de bataille de Guise, et se replia vers le sud, sous un feu violent d'artillerie. A Faucouzy, il céda au 110e la mission de couvrir la retraite du 1er Corps d'Armée. Dès lors, c'était la marche à la Marne, la souffrance sans la gloire, le sacrifice sans l'aiguillon de la victoire. « Pas de pain quelquefois et jamais de repos ». Le régiment parcourt des étapes dont la longueur n'est plus réglée que par la nécessité d'échapper à l'ennemi. L'effort demandé dépasse, semble t'il, la force de résistance vitale. Cependant, il n'est ni défaillance, ni plaintes. Pargny-les-bois, Montceau-le-Waast, Maizy, Savigny-sur-Ardre, Cuisles, les Déserts…, le calvaire s'allonge. Chaque station nouvelle est semée de malades et de blessés. Le 1er de Ligne ne faiblit pas. Il sait au besoin faire volte-face et attendre l'ennemi : le 2 septembre au bois de Huit

Voisins, pour tenir les ponts sur la Vesle, le 3 à Roeuil, pour couvrir sur la Marne le passage du 84e régiment d'infanterie. Le 6 il cantonne à la Forestière.

LE MIRACLE DE LA RACE.

C'est là que vint joyeusement le surprendre l'ordre fameux où **JOFFRE** poussait comme un rugissement d'offensives. Les conditions stratégiques nécessaires pour la reprise de l'attaque étant réalisées, « Le moment n'est plus de regarder en arrière. Une troupe qui ne peut plus avancer devra, coûte que coûte, garder le terrain conquis et se faire tuer plutôt que de reculer ». Les soldats du 1er de Ligne exécuteront la consigne. La retraite n'a fait qu'effleurer leur bel optimisme. Le 6 septembre au commandement « d'en avant », ils abandonnent sur les rives du Grand Morin, les sombres souvenirs de fatigues et des revers et s'élancent avec fougue dans la direction de Châtillon-Château et d'Esternay. Le régiment passe de l'arrière-garde à l'avant-garde de la division. Le 7, au petit jour, le 3e bataillon reprenant à son compte le mouvement amorcé la veille par le 84e, sort de Pont-le-Sec et déclanche une attaque sur la côte 200 et Retourneloup, dont il s'en empare. Dans la nuit du 7 au 8, le 1er bataillon reçoit l'ordre d'enlever le pont de Méeringe et celui de la Chaussée, près de Montmirail, pour permettre à la division le passage du petit Morin. Les postes ennemis sont culbutés, les ponts occupés. Mais des pentes étagées qui portent Montmirail, masquée par un halo de brume, l'artillerie allemande surplombe le bataillon aventuré dans la cuvette de la Chaussés et déverse sur lui une rafale d'obus. Deux cents hommes sont mis hors de combats. Les ponts sont balayés par le tir nourri des mitrailleuses. Le fleuve est infranchissable. Le régiment va frapper plus à l'est. Les 2e et 3e bataillons se portent au sud-est de Montmirail pour surprendre le pont de Cornantier, mais ici encore un épais barrage d'artillerie leur interdit l'accès du petit Morin. C'est dans ce combat que fut blessé le général **SAURET**. Un cycliste du 1er de Ligne, le caporal **NEYRINCK**, se porta à son secours et le ramena dans les lignes françaises. Le régiment avait subi des pertes terribles. Mais la résistance des allemands était brisée. Ils évacuèrent le pont et le village de Courbeteaux.

Le 9, au matin, le 1er de Ligne franchit le petit Morin et commença cette marche victorieuse qui, en cinq jours, le porta de Montmirail au Nord de Reims. Il traverse la Marne à Dormans et s'établit solidement à Vincelles, Tréloup et Chassains pour protéger le passage de la division. Puis de Haut-Verneuil à Anthenay, de Romigny à Ville en Tardenois, de Saint-Ephraise à Pargny, il poursuit le boche, l'épée dans les reins. Le 13 septembre, il entre à Reims. Il veut déboucher au nord de la ville : sa valeur est impuissante à percer le rideau de fer et de feu qui protège la retraite allemande. Sous un bombardement intense, au prix de pertes sanglantes, il incline à l'ouest et s'établit sur le plateau de Bétheny qu'il organise défensivement. A peine installé, il doit repousser une violente contre-attaque. Les allemands couronnent les hauteurs au Nord de Reims. Ils s'y cramponnent désespérément, sous le couvert d'une puissante artillerie. L'exploitation du succès doit être différée. C'est, sur le front de l'Aisne et de la Vesle, l'avènement de la guerre de positions.

****

CHAPITRE II

LA CHAMPAGNE

LA GUERRE DE POSITIONS.

A vrai dire, les soldats du 1er de Ligne qui, à cette date, fouillaient le sol crayeux de la Champagne et se terraient en d'informes trous n'avaient pas d'autre but que d'échapper à la perspective dominante des crêtes occupées par les allemands, à l'ouragan de feu qu'ils déversaient sur les assaillants. La guerre des tranchées, pour eux, c'était une pause que les deux camps mettaient à profit pour se refaire, se renforcer, et, dans un suprême assaut, arracher la décision. Eriger en système scientifique cet expédient provisoire n'effleurait pas leur esprit. Les positions étaient grossièrement sculptées, les lignes de défense mal combinées ; nulles mesures pour les abriter savamment contre les entreprises de l'artillerie adverse, contre la rigueur des intempéries, nul souci de ménager les forces physiques des défenseurs par l'établissement à l'intérieur des compagnies d'un tour de garde sagement réglé. Tous aux créneaux, le fusil au poing, guettant une surprise de l'adversaire ou la reprise de notre offensive, c'était le mot d'ordre. Grelottant dans des uniformes en lambeaux, piétinant le sol boueux et trempé de sang, se raidissant contre le froid et le sommeil, la « piétaille » de France tenait bon. Et le monde, qui, sur la Marne, avait admiré une fois de plus le brusque déchaînement des qualités chevaleresques de la race, sa souplesse, son mordant, son idéalisme, se penchait avec étonnement sur les tranchées de la Vesle et apprenait à connaître les soldes vertus du terroir français, ténacité, endurance, sens pratique.

Après quatre longs jours de ces exploits anonymes, le régiment quittait les premières lignes. C'était la relève, le nocturne cheminement dans les boyaux neigeux, l'arme à la main, le barda sur le dos. Après quelques heures de marche, on arrivait à huit kilomètres à l'arrière, où, pour reposer les membres lassés, on ne trouvait souvent qu'un campement en plein bois, des tentes ouvertes à tous les vents et de la paille humide. Encore ces jours de détente relative s'écoulaient-ils fréquemment en exercices de combat, marches et théories. Ne fallait- il pas forger et tremper l'instrument de la prochaine offensive ? Que de fois ils le firent, les gars du 1er de Ligne, ce tragique aller et retour des tranchées bombardées aux cantonnements frileux !

SAPIGNEUL.

Le 16 septembre, nous les trouvons au Nord de Reims, où, d'un bras robuste, en dépit de l'ennemi, ils labourent la surface plane du plateau de Bétheny de sillons hâtivement creusés. Le système défensif est à peine ébauché qu'un ordre supérieur les envoie continuer leurs veilles de garde et leurs travaux de creusement à l'ouest de Reims, dans un secteur montueux et boisé. Par Courcelles, Jonchery, Roucy, Concevreux ils gagnent leur nouveau front, s'emparent dans un hardi coup de main des tranchées au nord de Pontavert et oscillent entre ces positions et le village de Couroy-les-Hermonville.

Un seul incident troubla le séjour de six semaines que le régiment fit dans ce secteur. Au sud d'Aguilcourt, les allemands s'étaient retranchés sur la côte 100 qui, dominant le canal de l'Aisne à la Marne et la route nationale 44, de Berry-au-Bac à Loivre, constituait un splendide observatoire et un merveilleux centre de tir. Le commandement français résolut de la leur arracher. Nos troupes devaient traverser le canal, franchir 900 mètres en terrain découvert, et enlever la côte avec le bois qui la couronne. Les 13 et 14 octobre, le 84e échoua dans sa tentative. Le 15, le 1er régiment d'infanterie le releva. Appuyé par deux régiments de Tirailleurs Sénégalais, le bataillon **FALLEUR**

s'élança en avant. Il accomplit avec brio un premier bond de 250 mètres. Mais quand il voulut aborder les lignes ennemies, les mitrailleuses se dévoilèrent ; les obus tirés du fort de Brimont au Sud, et de la côte 91 en flanquement nord-ouest creusèrent dans ces rangs, de profondes trouées. Il stoppa et, masqué par la brume, s'organisa sur ses nouvelles positions.

SOUPIR.

Le 1er novembre, la 1re division d'infanterie quitte le secteur de Sapigneul et se porte par Villesavoye, Bazoches, Vauxcéré vers Pont-Arcy et Saint-Mard pour y participer à une attaque locale. Il s'agit d'arracher aux ennemis Soupir et les hauteurs avoisinantes qu'une offensive récente vient de leur livrer et d'où ils maîtrisent le passage de l'Aisne et de son canal latéral. Le 8e régiment d'infanterie a enlevé le village mais l'auréole de crêtes reste aux mains des allemands avec les fortes positions de la Cour Soupir et de Croix-sans-Tête qu'immunisent d'épais réseaux de fils de fer barbelé. Ce sont ces organisations redoutables que le 1er de Ligne reçoit mission d'entamer.

Alerté le 6 novembre, il franchit l'Aisne et son canal sur un pont de bateaux et des passerelles improvisées. Le lendemain il manœuvre sous la mitraille pour prendre position de combat en liaison avec le 8e régiment d'infanterie et le 9e régiment de tirailleurs dans le ravin à la sortie nord de Soupir. Le 1er bataillon soutient l'attaque. La compagnie **BLANC**, section par section, se glisse à l'est du village dans les rues désolées, se rabat vers le centre en longeant le mur du cimetière pour éviter le feu de l'ennemi et par un brusque mouvement de conversion à droite débouche dans le ravin. Enlevée par son capitaine, elle s'élance avec impétuosité sur le glacis qui mène à la Cour Soupir. Mais les allemands concentrent leur tire sur ce point de passage obligé qu'est l'extrémité du mur du cimetière. Les cadavres s'accumulent en monceaux. Les survivants progressent quelques instants, puis valides ou blessés se collent sur le sol pour échapper au feu allemand. Quelques soubresauts d'agonie troublent seuls l'immobilité de cette vague éclatée. Parvenu à 50 mètres du but le capitaine **BLANC** tombe, frappé mortellement par une balle en pleine poitrine. Les sous-lieutenants **ALIGARD** et **PARSY** sont blessés. Le sergent **DECUPERE** maintient les hommes toute la journée sur le terrain balayé par la mitraille. A la faveur de l'obscurité, il les rassemble, les ramène légèrement en arrière et les établit sur une nouvelle ligne de défense. « Uno avulso, non deficit alter ». Un chef meurt, un autre surgit qu'accepte d'enthousiasme la discipline souple et intelligente des poilus de France.

Dans la partie ouest de Soupir, les 1er et 2e Compagnies déploient le même courage sans éprouver plus de succès. Elles progressent rapidement à l'entrée du ravin ; mais là un feu nourri les accueille et ralentit leur avance. A 40 mètres de la tranchée allemande, la ligne d'attaque décimée vacille un instant et se terre sur le sol. A la tombée de la nuit, le bataillon se reforme à la limite nord du village et rejette une violente contre-attaque. Les 8 et 9 novembre, cachées par un brouillard opaque, les différentes unités sont successivement retirées de la fournaise. La vie en secteur reprend avec ses paysages lugubres, ses monotones et humbles souffrances.

Le 5 décembre, le régiment est relevé par le 254e. Il s'entraîne en des exercices de combat dans la région de Fismes et de Suippe. Le 27, il est mis à la disposition du 2e Corps d'Armée et envoyé dans l'Argonne entre la Harazée et le Four de Paris. Son passage y est bref. Quelques marches pénibles, quelques coups de main audacieux dans un secteur forestier, humide et montueux que l'absence de réseau viaire et l'épaisseur des fourrés prédestinent à la guerre de surprises, une contre-attaque vivement menée par le bataillon **FALLEUR** dans le sous-secteur de Fontaine Madame sur le front un instant fléchissant du 120e, de l'héroïsme toujours, des pertes toujours aussi, et le 1er de Ligne regagna la Champagne.

Il va participer aux opérations de Beauséjour qui, par l'âpreté de la vie de secteur, et par le style défectueux et inopérant des attaques, concrétisent la physionomie générale de la seconde phase de la guerre.

BEAUSEJOUR.

Les allemands ont arrêté leur retraite sur une série de hauteurs aménagées à l'avance, à proximité de l'Aisne et de la Vesle. Durant les mois de novembre et de décembre, ils les consolident fébrilement, les flanquent de bastions et de fortins, les enserrent dans les mailles ténues d'un vaste réseau de fil de fer. Pour enlever ces crêtes et « grignoter » l'adversaire, le haut commandement allié prescrit toute une série d'actions locales sur des fronts étriqués.

Mais le problème de la percés n'est pas au point : l'utilisation de l'artillerie, la liaison des armes, la fixation des objectifs sont à peine envisagées. La valeur combative des poilus se brise contre la triple supériorité de l'adversaire, celle du nombre, celle du feu, celle de la situation stratégique et de la fortification. Ainsi en fut-il de Sapigneul, de Soupir, de l'Argonne. Ainsi en sera t-il de Beauséjour.

L'état-major prépare dans ce secteur, sur le front de la 4e Armée, une offensive de large envergure. Les 1er et 17e Corps, appuyés par des troupes coloniales, monteront à l'assaut des hauteurs : Côte 170, Trou Bricot, Bois 188 Mamelon Sud de 149. L'attaque est fixée le 12 février. Dès le 6 janvier, le 1er régiment prend position à l'ouest de fortin de Beauséjour.

Une carte topographique accuse en ce point deux accidents de terrain : au nord, des côtes largement ondulées ; au sud, une série de ravins frangés par un alignement de petits bois. Les tranchées du 1er en bordent la lisière nord : d'ouest en est, bois en accent circonflexe, bois de la Truie, bois en équerre, bois de Beauséjour. Les allemands sont en force sur les hauteurs ; ils ont creusé à la naissance des pentes une tranchée de couverture. Au centre, entre cette position et les défenses de 1ère ligne, s'étire le bois des trois coupures. Occupé, dans sa partie moyenne déboisée, par un poste d'écoute ennemi, flanqué à l'est par trois fortins avancés garnis de mitrailleuses, il pourrait lors de l'attaque générale, entraver la progression de nos troupes. Le 1er de ligne dans une série d'opérations préliminaires, essaye de le réduire.

Le 9 janvier, la compagnie **RICHARD**, mal soutenue par l'artillerie, échoue dans un premier assaut. Dans la nuit, la compagnie **WIELS**, qui la renforce, s'empare du poste d'écoute. Deux jours plus tard, une attaque de la compagnie **LANCIEUX** s'écroule devant les fils de fer que l'artillerie n'a pu ébrécher. Huit volontaires armés de cisailles essayent bravement de creuser une trouée. Ils sont promptement abattus. Le 19 janvier, le lieutenant-colonel **GUYOT**, commandant le régiment, reçoit l'ordre d'enlever, à la suite d'une violente canonnade, les fortins à l'est du bois. Il réunit dans son poste de commandement le chef de bataillon **MANGIN** et ses chefs de compagnie. En termes pittoresques, il leur propose d'agir par surprise sans préparation d'artillerie. La proposition agrée, l'opération réussit brillamment. Pendant que la bataille se poursuit au centre, avec des péripéties variées, les ailes s'embrasent à leur tour. Le 9 janvier, devant le fortin de Beauséjour, les compagnies **FARGENEL** et **CLEMENT** subissent de lourdes pertes dans une opération conjuguée avec le 127e. L'évacuation des blessés doit se faire sous un intense bombardement, grâce à l'initiative dévouée de l'adjudant **BARBIEUX** et d'une équipe d'infirmiers volontaires entraînés par son exemple. Au secteur du bois de la Truie, dans la nuit du 20 au 21, les allemands déclenchent une forte attaque qui se brise sous les feux de la compagnie Niedlispacher.

Puis durant trois semaines le front sommeille. Le régiment alterne entre les campements dans la neige, sous les sapins de Somme Tourbe et les travaux d'amélioration du secteur, corvées de rondins, de gabions, de fascines.

Le 12 février, les troupes montent en ligne pour la grande attaque. Une affreuse tourmente de neige les aveugle. L'offensive est remise au 16. Ce jour là, à 6 heures, le bataillon **BRIDE** s'élance derrière le bataillon **FRERE** du 84e ; à 10 heures il passe en première ligne et s'empare de la tranchée allemande devant le bois de la Truie, 150 mètres à l'ouest du bois des Trois Coupures. Rejeté le lendemain dans ses positions de départ, il est renforcé par le groupe **MANGIN** et reprend possession du terrain conquis. Cinq contre-attaques expirent dans le sang. Sa situation, toutefois, reste aventurée tant que l'ennemi occupe le second poste d'écoute du bois des trois coupures et la tranchée au nord. Le 18 février, pour l'en déloger, la 9e compagnie su capitaine **MARTIN** exécute brillamment toute une série de mouvements précis : enlèvement par la section Blin du poste d'écoute, alignement des hommes dans le maigre boyau qui forme artère dans le bois, bond de la section Blin jusqu'aux lignes allemandes, double conversion vers l'ouest, puis vers le nord du reste de la compagnie, irruption dans la tranchée boche et extension du succès par glissement sur la droite : le tout couronné par la capture d'une centaine de prisonniers et le rejet de trois contre-attaques. Le capitaine **MARTIN** fut à cette occasion cité à l'Ordre de l'Armée.

Les jours suivants, épuisé par ces efforts réitérés, le régiment se contente d'appuyer, par des démonstrations de mousqueterie ou des simulacres d'attaque, la progression des corps voisins.

A décrire tant de combats souvent infructueux, la plume tombe de lassitude. Le récit devient terne et monotone comme la froide muraille grise qui rétrécissait lugubrement l'horizon des poilus. Qu'il ne fasse pas oublier la folle dépense d'énergie dans l'insomnie des nuits glacées, l'angoisse de l'Heure H si souvent renouvelée et toujours virilement surmontée, l'holocauste de tant de braves tombés en franchissant le parapet ou accrochés dans les fils de fer. Leur héroïsme est de l'essence la plus noble parce que obscur et soutenu.

Le 10 mars 1915, les soldats du 1er secouèrent gaiement la boue des tranchées de Beauséjour. Ils abandonnèrent dans les bois de Somme-Tourbe les loques déchirées, voire les frusque civiles qui leur servaient d'uniformes. Avec un brin de coquetterie ils arborèrent les tenues bleu horizon dont tant de fois on leur avait parlé. Des auto-camions les transportèrent à Sarry près de Chalons-sur-Marne. Ils connurent à nouveau les siestes sur la paille des granges, les soupes chaudes, les vêtements propres. Ils eurent aussi leurs heures de fierté quand le général **GUILLAUMAT** à Sarry, le général **JOFFRE** à Matougue, les passèrent en revue et saluèrent leur drapeau.

LA WOËVRE.

Le repos amollit les pusillanimes et retrempe les forts. Dans l'existence ensoleillée de l'arrière, le 1er ne laissa pas s'émousser sa volonté de vaincre et sa mâle acceptation des souffrances. La détente assouplit les corps sans énerver les âmes. Le 27 mars, les poilus s'engagèrent en chantant sur la route défoncée et creusée d'ornières qui menait au promontoire sauvage des Eparges.

Une offensive s'y préparait. Le général **GERARD**, par une pression puissante et rapide sur la lèvre supérieure de la boucle de Saint-Mihiel, devait contribuer, sous les ordres du général **DUBAIL**, à tenter la réduction de ce saillant dangereux. Le 1er régiment d'infanterie, arrivé le 5 avril à Ville-en-Woëvre, reçut la mission de soutenir et de prolonger par un hardi passage de ligne la marche de la première Brigade. L'attaque s'empêtra et se consuma dans l'enchevêtrement des fils de fer ennemis. Le 1er se contenta de relever entre Hennemont et Pareid le 84e, essoufflé. Le séjour de trois semaines qu'il fit dans ce secteur est resté légendaire. Un sol gluant qu'humecte et décompose une pluie fine et pénétrante, des tranchées ennoyées qui s'éboulent, des chemins mal tracés, des

boyaux à fleur de terre où les corvées se vivres s'avancent en rampant et bien souvent se perdent, une atmosphère humide et grise que trouent en sifflant les lourds obus ennemis, des nuits sombres que fouille le regard mobile des projecteurs, et dans ce lugubre décor, raidis et glacés, blocs de glaise enfoncés dans la glaise, les poilus philosophes et gouailleurs fumant pour tuer le froid et le cafard : c'est la « campagne des bains de boue », avant-goût amer des batailles de 1917 sur l'Yser. En dehors d'une reconnaissance périlleuse que mit en relief l'heureuse audace du sous-lieutenant **JUMEAUX**, l'activité des belligérants se limita à un duel d'artillerie. Pendant que les 77 arrosaient nos premières lignes, projetant d'immenses gerbes de boue, les 120 bombardaient nos réserves cantonnées à Ville- en- Woëvre. Un obus surprit dans une grange la 10e compagnie en train de manger la soupe et lui mit quarante et un hommes hors de combat.

Le régiment quitta sans regret ces paysages mélancoliques. Le 23 avril il s'embarqua à Sainte-Menehould. Il devait gagner le secteur de Berry-au-Bac et s'accrocher aux flancs de la côte 108, escarpement grandiose et solitaire où une technique raffinée présidait à la plus atroce des batailles.

****

CHAPITRE III

LA GUERRE DES MINES

BERRY-AU-BAC.

Epuisés par les assauts meurtriers de Beauséjour et par le douloureux piétinement de la Woëvre, le 1er Corps d'Armée, sous le commandement du général **GUILLAUMAT** relève le 3e Corps entre Craonne et Brimont. Au centre de l'immense ligne de feu qui descend en gradins du Soissonnais aux Vosges, ce secteur semble un plan incliné en glissement nord-ouest-sud-est, destiné à relier le palier abrupt du Chemin des Dames à la pleine Champenoise à l'est de Reims. Dans sa partie Nord il englobe et déborde largement le cours de l'Aisne et de son canal latéral ; dans sa partie sud-est il épouse la descente sinueuse du canal de l'Aisne à la Marne. Sur les ailes, les allemands se sont assuré la maîtrise stratégique par l'occupation de deux positions capitales : à gauche, la falaise rectiligne du plateau de Craonne qui écrase de ses feux le village et le château de Pontavert ; à droite, le fort de Brimont qui commande le canal de l'Aisne à la Marne et la route nationale de Reims. Au centre, ils se sont perchés au sommet de la côte 108, à l'intersection des canaux.

C'est à ce nœud délicat de notre réseau fluvial que le 1 er de Ligne prend position le 25 avril. Le canal de l'Aisne coupe son théâtre d'opérations en deux zones aux aspects violemment contrastés. A l'est, sur la rive gauche, les 1er et 2e bataillons s'agrippent alternativement à la pente occidentale de la côte 108, dont on verra plus loin la troublante destinée ; à l'ouest, sur la rive droite, le 3e bataillon occupe la ligne Gernicourt à Berry.

Les allemands sont installés en puissance sur la croupe du camp César ; ils couronnent le sommet de la côte 108 et tiennent solidement la côte 91. Dissimulées sur les hauteurs boisées de Gernicourt et de Cormiey chez les Français, du camp de César, de la montagne de Sapigneul, du fort de Brimont chez les allemands, les deux artilleries, par une surenchère systématique de représailles

écrasent les frêles abris des fantassins.

Dans le secteur de Berry, le 3e bataillon étire démesurément des effectifs insuffisants. Ses 550 fusils garnissent un front de 1700 mètres, jalonné par les ouvrages de Gernicourt, de la reine Elisabeth, du Choléra, de l'Autobus, par le village de Berry, la côte 58 et un groupe de blockhauss au nord de la côte 108, entre l'Aisne et le canal. Le danger de cette faible densité (un homme pour trois mètres), s'augmente de l'absence complète de disponibilités et l'insuffisance des organisations défensives. Il est heureusement amorti par l'inaction volontaire des belligérants. Les allemands se bornent à traduire en bombardements intermittents leurs accès de nervosité. Ils visent à détruire les passerelles sur l'Aisne et les ponts de bateaux par où se fait le ravitaillement de nos lignes. Les poilus se contentent de pousser quelques reconnaissances nocturnes dans les fils de fer de l'ennemi ou dans la zone des blockhauss. Pas d'opérations de grand style. Les seuls incidents saillants seront aux mois de Décembre 1915 et de janvier 1916, les crues et décrues de l'Aisne qui provoqueront des oscillations parallèles de nos lignes avancées.

Toute l'activité du secteur se concentre dans les travaux de terrassement où l'ingéniosité doit suppléer au manque de bras. Chaque nuit, sous la lumière aveuglante des phares mobiles, malgré le sanglant martèlement des obus, les équipes de poilus piocheurs dessinent et creusent dans un sol friable et sans consistance un réseau subtil et pittoresque, fragile aussi, d'ouvrages défensifs : poste d'écoute, tranchées clayonnées, abris garnis de tôles ondulées, parapets de sacs de terre, abris pour canons de 37 et 58, caves pour dépôts de bombes et de grenades. Ou bien, renouvelant sous la mitraille avec le moins d'ampleur et plus d'émotion le geste familier des paysans de France, ils fauchent les prairies qui rétrécissent notre champ de tir. C'est la vie laborieuse des secteurs calmes.

Tout à côté, c'est la lutte acharnée dans les entrailles de la terre.

LA COTE 108.

La côte 108 allonge sa silhouette tourmentée dans la presqu'île triangulaire que détermine la jonction du canal latéral à l'Aisne et du canal de l'Aisne à la Marne. Sa pente orientale s'incline mollement vers les larges ondulations de la montagne Sapigneul ; sa pente occidentale s'infléchit brusquement vers les ruines de Moscou, retenue en son milieu par deux accidents de terrain : au nord, la carrière Française aux versant grisâtre, au sud, une butte massive qui arrête et fixe les décombres de la falaise.

La guerre en a bouleversé la physionomie et le dessin primitifs. De somptueux manteau de verdure, elle n'a laissé subsister que de maigres touffes brûlées et quelques chétifs sapins à blanc de coteau. De l'architecture tabulaire initiale, elle n'a respecté que les grandes lignes, creusant dans la nappe crayeuse de l'ouest de profondes déchirures bordées de monceaux d'éboulis. Un éperon jaunâtre au sommet dénudé et légèrement bombé, aux flancs abrupts, déchiquetés et tachetés de blanc, telle apparaît la côte 108 dans le cadre monotone des collines boisées environnantes.

Son originalité topographique issue de l'âpreté de la lutte s'explique par son importance stratégique. Sentinelle enfoncée en coin dans nos lignes, la côte 108 domine en surplomb notre système fluvial, notre réseau viaire, nos positions d'artillerie, l'Aisne, les canaux, la grand route de Reims, le bois Geais, le massif de Cormiey. Elle croise ses feux avec ceux de Craonne et de Brimont pour prendre de flanc tout mouvement qui tenterait de déborder ces deux forteresses. C'est une pièce capitale du système défensif allemand. Les Saxons la défendent avec une énergie farouche ; teintée de

mysticisme. Perchés sur la crête, ils défient orgueilleusement les Français nichés dans le flanc crevassé. Impuissants à se saisir corps à corps sur un terrain découvert, pilonné par l'artillerie et battu par les torpilles, les adversaires percent la masse crayeuse et s'exterminent à coups de mines et de camouflets dans des combats souterrains.

Le 25 avril, à l'heure où le 1er de Ligne prend la responsabilité du secteur, la situation tactique se présente sous un jour sombre. Les français, appuyés au canal desséché de Sapigneul, ont poussé leurs travaux d'approche jusqu'à mi-pente. Au nord, ils tiennent les ruines de la cimenterie ; leurs avant-postes séparés des allemands par la largeur d'un couloir occupent un compartiment de la maison Franco-Boche. Au centre, ils se blottissent dans les caves de la Carrière ; un escalier en lacet escalade la pente et aboutit aux deux bourrelets qui accusent dans les flancs crayeux la présence de nos troupes. Au sud, ils cramponnent aux parois croulantes de la Butte. Les allemands, à l'abri d'une ceinture de chevaux de frise et d'un rideau hérissé de fil de fer, ont creusé au sommet de la côte les fortifications de Karlberg. La grande carrière qui entaille le flanc Est sert de débouché à leurs pionniers, d'abri à leurs fantassins, de dépôt à leurs artilleurs de première ligne.

Les tranchées françaises étaient taillées à découvert dans un sol friable qui s'effritait au premier choc. Les soldats du 1er les garnirent de tôles ondulées et les consolidèrent avec des madriers et de puissants cadres en bois dur. La vie n'en était pas moins précaire. Tantôt les grenades meurtrières « manches à gigots » ou « tourterelles » frappaient, derrière son pare-balles, le guetteur vigilant ; tantôt les « gros » de Brimont s'abattaient en rafales, trouant les clayonnages, bouleversant les chevaux de frise et les sacs de terre ; tantôt, les torpilles à ailette s'élevaient des hauteurs du Karlberg, traçait dans le ciel un sillon lumineux et retombaient en ronflant dans nos lignes, nivelant nos positions, comblant les creux, renversant et enterrant les défenseurs par le jet d'énormes éclaboussures ou par le seul déplacement d'air. On voyait les sinistres emmurés surgir de l'enveloppe crayeuse, le visage marqué de blanc, les yeux hagards, les traits tirés, tels des spectres. Et quand nos batteries et nos crapouillots maîtrisaient à la surface l'activité des artilleurs ennemis, les poilus épiaient anxieusement dans les profondeurs du sol les bruits lointains qui signaleraient le fourneau de l'explosion prochaine.

Chaque jour, les équipes de pionniers s'acheminaient vers les puits d'extraction et se glissaient dans les couloirs ténébreux. D'un bras robuste maniant la pelle et la pioche, ils allongeaient sous les positions ennemies les sournois tentacules des galeries souterraines. Parfois l'adversaire, mis en éveil par un sondage, faisait jouer un camouflet qui les broyait dans leur boyau. Parfois les hasards du creusement les amenaient effarés en présence des travailleurs ennemis. S'ils parvenaient sans encombre au but visé, le fourneau était foré et bourré de cheddite, le couloir d'écoulement bouché, la mèche allumée. Un craquement… une secousse… une énorme projection de matériaux… un tourbillon de flammes et de vapeurs qui emportaient les défenseurs, une avalanche de craie qui les engloutissait… C'était une brèche nouvelle de l'enveloppe déchiquetée de la côte 108. D'un bond les combattants, armés de la grenade et du pistolet automatique, se précipitent sur ce volcan fumant pour s'en disputer le cratère. Les seaux à charbon éclatent de toutes parts, les tirs de barrage s'allument, et malgré le bruit infernal, les gaz délétères, les torpilles et les shrapnells, les poilus, fiévreux mais stoïques, dégagent de leur linceul de pierre les camarades ensevelis vivants ou le corps en lambeaux des explosés.

Ces scènes horribles se renouvellent deux fois chaque semaine. Les soldats du 1er le savent. Ils frissonnent quand, des positions de soutien de Moscou, ils aperçoivent, empanachée de brume et de fumée la silhouette massive de la côte 108 où demain à la relève, ils sauteront peut-être. Néanmoins ils tiennent bon et prolongent six mois durant leur séjour sur ce volcan. Suivons-en brièvement les émouvantes péripéties.

Vers la fin d'avril, quand le chef de bataillon **WINKLER**, commandant le génie de la 1re Division, prit en mains la direction de la guerre de mines, nous étions dangereusement handicapés. L'avance allemande, protégée par la carapace du Karlberg, menaçait nos positions de la Cimenterie. Pour l'enrayer, trois rameaux furent percés, l'un fonçant au centre vers la galerie allemande, l'autre la débordant à droite, la troisième la contournant à gauche suivant une ligne parallèle à l'à-pic de la Cimenterie.

Les travaux furent hâtivement poussés, la compagnie du génie 1/1, un détachement de mineurs territoriaux et 160 soldats du 1 er se relayant jour et nuit. Le 23 juin, le rameau central abordait aux tranchées allemandes. A 3 heures 15 un fourneau de 4650 kilos de cheddite explose emportant un pan de la crête dans un tourbillon de poussière blanche. Les positions ennemies crevées au centre par un entonnoir de 40 mètres de diamètre, comblées sur 80 mètres de longueur par un déluge de projectiles ne sont respectées que sur les ailes. Pour les nettoyer, deux patrouilles de douze hommes percent le barrage de gaz et d'obus. A gauche le sous-lieutenant **CAGNARD** tombe asphyxié, l'adjudant **SYLVAIN** décapité. Mais le soldat **BEAUCOTTE** bondit dans les tranchées boches, en abat les défenseurs et rentre dans nos lignes, ramenant dans ses bras le corps de l'adjudant **SYLVAIN**. A droite, la troupe flotte un instant sous les émanations de gaz. De sa voix claironnante, le capitaine **REMACLE** la raffermit et l'enlève : « Allons mes enfants, pour la France, en avant ! » L'aspirant **GOUBET** fait irruption dans la ligne allemande, en déloge à la grenade des mitrailleurs saxons et regagne heureusement ses positions.

Pour amortir ces frictions que l'entrain combatif des Français rendait très douloureuses, les allemands dessinèrent à coups de mines entre les positions et les nôtres un alignement de petits cratères. Ils exécutèrent dans les couches profondes de multiples sondages. Notre attaque par la gauche fut ajournée, notre attaque de droite éventée par l'ennemi. Le 11 juillet, un sergent et deux sapeurs virent osciller sous des coups étrangers les parois de leur galerie souterraine. Haletants, ils étouffent les lumières, se collent sur le sol et attendent. La brèche s'agrandit ; bientôt, deux pionniers allemands s'avancent en rampant. Les nôtres se débusquent, bondissent sur les intrus, ombres luttant avec des ombres, sans pouvoir les éteindre. Enfin des renforts français accourent. A coups de grenades les boches sont pourchassés dans leurs terriers. On se camoufle mutuellement et tout rentre dans le silence.

Pendant qu'en profondeur, mines et camouflets se répondaient suivant un rythme implacable, les allemands accroissaient en surface la puissance de leur artillerie et tentaient de nous intimider par des arrosages quotidiens.

C'est dans un de ces bombardements, le 7 juillet, que fut tué le lieutenant- colonel Hulot, commandant du 1er de Ligne. Sur le point de partir en permission, il avait exploré le secteur en compagnie de son remplaçant, le lieutenant-colonel **WILLER**, du 78 e régiment d'infanterie territoriale, et du capitaine **VIRMONT**, de l'Etat-major de la 5e Armée. Il conversait avec eux à l'entrée de son poste de commandement près de la sucrerie de Moscou. Un obus siffle, quelques cyclistes témoins de la scène se couchent précipitamment. Le chef reste debout et tombe frappé à mort ainsi que ses deux visiteurs.

Ce geste suprême dans sa noble simplicité caractérise de façon saisissante l'âme forte et loyale que fut le colonel **HULOT**. Il ne concevait jamais qu'une attitude, celle du devoir, et l'adoptait – dû t-il en mourir – sans forfanterie et sans raideur, avec calme et dignité. « Il fit excellemment tout ce qu'il avait à faire », sans qu'une ombre d'ambition personnel ait jamais effleuré sa droiture native. La guerre qui fut se décevante aux qualités purement brillantes, en élargissant pour lui le cadre des

responsabilités, ne fit qu'accuser davantage sa science professionnelle et sa vaste envergure morale. Sa mémoire restera pour le 1er de Ligne une leçon éclatante de conscience et d'honneur militaire.

SAPIGNEUL.

Le 13 juillet, le régiment confiait à la 122e Division d'infanterie les positions de la côte 108, que la vaillance et son sang-froid avaient rendues imprenables. Il établit ses cantonnements à l'est de Reims, dans la région Courcelles, Sapicourt, Jauvry, Germigny. La physionomie avenante de ces villages Champenois, le doux farniente des premiers jours de repos eurent vite dissipé les souvenirs angoissants et les visions sinistres. Une atmosphère de paix enveloppa les âmes, imprimant un cachet souriant à l'austérité monotone des moindres devoirs militaires, depuis les corvées d'astiquage jusqu'aux simulacres de combat.

Le 4 août, le régiment remonta en ligne dans la région de Pontavert dont il assura pendant deux semaines la tranquille occupation. Le 18, un ordre supérieur l'envoya en bordure du canal de l'Aisne à la Marne, préparer la grande offensive du 24 septembre.

Instruit par le succès des innovations tactiques du général **PETAIN** dans l'attaque d'Artois, l'Etat - major français mat en honneur une nouvelle formule de percée. Il en vient à concevoir, sous une forme destinée à se préciser par la suite, l'offensive scientifique enfantée par des mois de labeur, où la puissance du feu et le mordant des troupes sont accrus et aidés par un entraînement méthodique des hommes et des aménagements spéciaux des positions. Avant d'être un champ d'attaque, le front doit être un chantier. Il faut forger l'outil de la rupture.

C'est la mission ingrate et périlleuse que le 1er se voit confier dans le secteur Sapigneul La Neuville. Il doit à la faveur de la nuit franchir le canal de l'Aisne à la Marne, refouler les postes de surveillance et amener à distance d'assaut nos positions de départ. La compagnie de Job creuse la première parallèle à l'insu de l'ennemi. Mais, par la suite, les allemands s'exaspèrent de voir surgir du sol ces fortifications nouvelles ; ils s'énervent de sentir planer sur eux la menace de l'offensive. Leur artillerie réagit vigoureusement. Les obus des canons revolver rasent les parapets ; les « minen » écrasent nos postes d'écoute. A peine ébauchées, les tranchées s'effondrent sous la canonnade. Tapis au fond des trous qu'ils grattent fébrilement, les poilus assistent impuissants au réglage du tir ennemi. Les obus, d'abord éloignés, se rapprochent. C'est comme un cercle de feu qui, d'un mouvement rythmé raccourcirait son rayon. L'étreinte se fait menaçante. Le souffle puissant des 150 effleure les visages et donne le frisson. Des éclats jaillissent de toutes parts. Une détonation… une secousse… un nuage de gaz délétères… les travailleurs s'aplatissent dans la fosse, parfois pour ne plus se relever. Pauvres morts ignorés tombés dans la nuit sombre, la pioche à la main, ils n'ont pas fut blanchir l'aube de la victoire, mais leurs successeurs plus heureux les avenues de triomphe.

A Cormiey, où cantonne le bataillon de réserve, la situation n'est guère meilleure. L'artillerie lourde aplatit les maisons branlantes, mutile les édifices publics et transforme en paysage de ruines un village coquet et souriant. Le 27 août, un obus de 210 écrase la moitié de la mairie et ensevelit dans la cave une vingtaine d'hommes. Plusieurs sont tués sur le coup ; les autres, bloqués par les décombres, sont progressivement atteints par le dégagement des gaz toxiques. Au dehors, cependant, on a entendu leurs cris. Sans souci du bombardement on s'acharne à desceller les pierres du soupirail qui donne accès à la cave. Les gémissements deviennent de plus en plus faibles. Arrivera-t-on à temps ? Un suprême effort… la dernière pierre a cédé. Un pâle rayon de soleil éclaire au fond du trou béant un monceau de corps inanimés. Le sous-lieutenant **DELEVAL** et

deux soldats se glissent par l'étroit orifice. Délicatement ils saisissent les asphyxiés, les attachent sous les bras avec de fortes cordes que les hommes restés dans la rue hissent doucement. L'intoxication les gagne à leur tour. Ils tombent inanimés. D'autres, déjà se sont offerts pour les remplacer. A la suite du commandant **FRERE** ils descendent dans la cave et achèvent le sauvetage avec le même courage simple et grand dont l'éclosion spontanée et pour ainsi dire naturelle sera l'éternel honneur du poilu.

En première ligne, les travaux s'achèvent. Le 2e bataillon établit contre les fils de fer allemands la quatrième et dernière parallèle. Le 20 septembre, tout est prêt : gradins de franchissement, passerelles légères, passages pour l'artillerie. Quelques reconnaissances offensives sont tentées dans les lignes allemandes. Le lieutenant **HOUVENAEGHEL** enlève un puissant poste d'écoute. Les objectifs et les ordres d'attaque sont donnés. Dans les tranchées, c'est le grand recueillement qui précède l'heure H, le dernier message aux absents bien aimés, la dernière poignée de mains aux compagnons d'arme, la dernière prière au seuil de l'infini… puis, la volonté maîtrisant l'émotion, c'est l'attente froide et résolue.

Le 24 septembre, la préparation d'artillerie se déchaîne. Nos 120 longs labourent les positions allemandes et ébrèchent les réseaux. Le signal de l'offensive ne vint pas. Tout rentra dans un calme relatif. Le 25 octobre, le régiment quitta le secteur de Sapigneul, après avoir salué la centaine de braves couchés face à l'ennemi. Il gagna ses cantonnements de repos à Prouilly et Pévy où il reçut d'importants renforts.

Deux cérémonies impressionnantes attachèrent des reflets de gloire à ce pacifique intermède : la première, d'une douce mélancolie, l'appel, au jour des morts, des soldats tombés dans la bataille ; la seconde, d'une émouvante grandeur, une remise de décorations par le général **FRANCHET d'ESPEREY**. Le culte des héros, le culte de l'honneur, n'est-ce pas de ces grandes choses que se forme et s'enrichit au cours des siècles l'âme commune d'un régiment.

L'OFFENSIVE SOUTERRAINE.

Le 13 novembre, le 1er de Ligne releva le 33e à la côte 108 et dans le secteur de Berry nord. Ce ne fut pas sana émotion qu'il revit la falaise familière et redoutée, avec ses horizons pittoresques et lugubres, sa vie mouvementée, ses luttes âpres et sournoises.

La situation tactique s'y était sérieusement aggravée. Les préparatifs de l'offensive avaient plongé dans la pénombre les soucis de la guerre de mines. A quoi bon évider par la base une position que des avances latérales déborderont et feront tomber automatiquement ? Malheureusement la grande attaque ne joua pas. Et le 1er de Ligne, au lendemain de cette immense déception, se retrouva avec des tronçons de galeries sous l'étreinte invisible mais sûre d'un adversaire résolu et tenace.

De la carrière de Sapigneul les pionniers allemands poussaient leurs wagonnets jusqu'à 10 mètres en dessous de nos tranchées de la Butte. Chaque jour, leurs camouflets écornaient nos défenses et obstruaient nos couloirs. Le 19 novembre, une mine échancre une galerie au point de raccord des tranchées de la Butte et de celles de la Carrière. Etourdis par le choc, surpris par l'invasion des gaz, les sapeurs **DELCROIX** et **HANNEDOUCHE** se hissent en chancelant à l'orifice du puits. Leurs forces défaillent. Ils voient la lumière qui présage la vie et l'atmosphère de mort exerce sur leurs sens appesantis une irrésistible attraction. Désespérément **DELCROIX** se cramponne à l'entrée du puits. Le caporal **LEMAIRE** se précipite, l'empoigne et l'attire à l'air libre. **HANNEDOUCHE** épuisé retombe lourdement dans le trou noir. Le sergent **REVILLON** qui se glisse à sa suite pour le

Ancestram

sauver à tout prix ne réussit qu'à mêler son agonie à la sienne.

Des mesures énergiques s'imposent pour parer aux agressions allemandes. Le général **de FONCLARE** ordonne de pousser à fond le système défensif approuvé par le général Guillaumat : deux transversales hérissées de rameaux qui barreront à l'ennemi l'accès de notre première ligne tandis que, sur la droite, une galerie filera d'ouest en est pour prendre de flanc les couloirs qui débouchent de la carrière Sapigneul. Une lutte de vitesse s'engage épuisante, haletante, dont le terme sera le gigantesque entonnoir où sombrera l'un des compétiteurs. Favorisés par un handicap de deux mois, les allemands arrivent les premiers.

Le 5 décembre, notre ligne avancée est occupée par deux sections : l'une de la 8e Compagnie dans la tranchée de la Carrière, l'autre de la 5e dans la tranchée de la Butte. L'explosion est imminente. Le commandement frère qui dirige le secteur ramène sur se seconde ligne le gros de la défense. Il ne laisse dans la tranchée de tir qu'un rideau éclairci de guetteurs. Le devoir les retient là sur la bouche du volcan qui vomira bientôt des torrents de feu et des coulées de roches brûlantes. Mineurs de la région du nord pour la plupart, ils auscultent le sous-sol d'une oreille exercée. Aucune secousse, aucun bruit insolite… seul le silence troublant de la mine bourrée et prête à éclater. Comme tout paraît triste ce soir ! A l'unisson de leurs cœurs endeuillés, le ciel se charge de nuées opaques et la côte 108 elle-même semble enveloppée d'un lourd voile de crêpe. Quelques bruits de pas étouffés… Les veilleurs tendent l'oreille… Dans l'ombre se profile la grande et mince silhouette du chef qui, une fois de plus, brave la mort pour communiquer à ces hommes son énergie et son sang -froid. Avec une douce familiarité où l'on sent une percer d'admiration attendrie pour ses gars qui vont mourir, il les réconforte et les raffermit. « Bat ! Tu en sortiras encore cette fois-ci ». Et cela est dit avec tant d'affection dans la voix et tant de loyauté dans le regard, que l'âme meurtrie du poilu se reprend à espérer et se campe plus ferme devant le danger.

Les heures s'écoulent interminables. Attendra-t-on la relève ? Le 6 décembre, vers 4 heures 40, deux formidables explosions déchirent la terre. Les paquets de craie sont arrachés à l'emporte-pièce et violemment projetés. Les bosselures s'effacent, les creux se comblent. L'illumination des fusées et des cartouches éclairantes, les lueurs mobiles des tirs de barrage, les rayons puissants des projecteurs se mêlent aux vapeurs fulgurantes de l'explosion.

Le commandement **FRERE** quitte son abri pour reconnaître le bouleversement des positions. Face à la butte et face à la Carrière, le sol s'est entrouvert sur un vaste rayon, dessinant deux grands bassins circulaires. Les nappes pierreuses sont tordues et plissées, telles des coulées de laves figées. Notre première ligne est comblée sur presque toute sa longueur. Une cinquantaine d'hommes terrés dans des abris entre les deux positions ont disparu. Les réserves s'arment hâtivement et garnissent la seconde ligne. Les allemands s'osent attaquer. Ils se contentent d'arroser la zone de déblaiement.

Les poilus travaillent fébrilement à dégager l'entrée des abris situés à une vingtaine de mètres en arrière de la première ligne. Partout, emboîtés dans la carcasse crayeuse, surgissent les cadavres déchiquetés ou les corps meurtris des survivants. Les actes d'héroïsme se multiplient. Ici, ce sont les soldats **DECOOPMANS** et **DELSART** que l'on surprend à l'entrée d'un abri, face aux positions allemandes. S'ils se terrent, ils interceptent le filet d'air et de lumière qui prolonge l'existence de leurs camarades ensevelis. S'ils font un mouvement, ils se signalent aux regards des tireurs allemands. Sans hésiter, ils prennent le parti du devoir et se laissent glisser sur le flanc de l'entonnoir. Là c'est le caporal **BOURCET** qui, étourdi par l'explosion, mais sauf de toute autre blessure se maintient inébranlable dans la tranchée de tir et demande avec une sublime naïveté s'il peut toucher la soupe. Plus loin, c'est un pauvre écrasé dont la tête émerge seule d'un enchevêtrement de poutres écroulées. Il faut deux jours pour le dégager. Et durant ces heures

d'agonie, l'aumônier du régiment, l'héroïque abbé **THIBAUT** s'installe à son chevet, soutient sa tête sur ses genoux et maternellement le berce de ses consolations et de ses prières.

Quand les travaux de déblai furent achevés, on établit le bilan de nos pertes. Le sous-lieutenant Bertin et sept soldats avaient été tués, trente et un avaient disparu, une vingtaine d'autres étaient grièvement blessés.

Le commandant **FRERE** adopta un nouveau dispositif de défense. Il porta la ligne de surveillance sur les lèvres mêmes des entonnoirs et garnit de solides retranchements l'isthme étroit qui séparait les cratères. Le 7 décembre, il pouvait dire sans paradoxe au général **GUILLAUMAT** que « la situation militaire était meilleure qu'avant l'explosion ». Nos positions étaient demeurées inébranlables, la menace paralysante de la catastrophe du combat s'était éclaircie.

Il restait à renforcer la cuirasse défensive. Suivant les plans établis par le commandement, la ligne d'abris creusée jusqu'alors à la surface croulante de la falaise fut enfoncée profondément à l'intérieure des masses pierreuses. Les passages dangereux furent munis de galeries voûtées où circulèrent les wagonnets. La sucrerie de Moscou fournit l'électricité à l'ensemble du système. En deux mois, sous l'énergique impulsion des chefs, par le labeur acharné de la troupe, la sinistre colline se transfigura en une forteresse invulnérable et presque confortable.

Le 21 février 1916, à la pointe du jour, quand le 1er de Ligne quitta la morne colline où tant de ses fils avaient sauté, sa joie était virile et pure car elle était du légitime orgueil des services rendus et l'âpre saveur des souffrances endurées.

****

CHAPITRE IV

VERDUN

UN CHANGEMENT DE PROGRAMME.

Le régiment cantonne le 22 février à Ventelay, Romain, Bouvancourt. Le lendemain, à 5 heures, il gagne Romigny par une marche interminable et sinueuse dont un contrordre inopiné double la longueur et les courbes. Ployés sous le poids du sac et cinglés par la bise, glissant sur l'épais manteau de neige et pataugeant dans les rigoles d'eau boueuse, les poilus avancent allègrement. Regard clair et lèvres moqueuses, les riantes perspectives de la détente ensoleillent leurs âmes.

Au cours de la grande halte, une rumeur circule, inquiétante dans son imprécision. Précédés par un ouragan de fer et de feu, les allemands se sont rués sur Verdun. La cuirasse de tranchées a craqué. Les boches se heurtent en rase campagne à la souple et frêle muraille des poitrines de nos poilus. La pénible nouvelle éveille dans les rangs des sentiments complexes qui se traduisent par des attitudes variées. L'optimiste malgré tout hausse les épaules, incrédule ; le casse-cou s'indigne et cri vengeance ; le pessimiste se lamente et récrimine ; les plus calmes – et c'est l'immense majorité – sans pouvoir se défendre d'une certaine anxiété, gardent confiance et sang-froid. Devant l'austère réalité de la lutte décisive, le rêve de repos s'évanouit. Tous pressentent une intervention prochaine

Ancestrama

dans la bataille de la Meuse.

Le lendemain, à l'aube, le régiment était alerté dans ses cantonnements de Romigny. Deux heures plus tard, les auto-camions l'emportaient à vive allure vers la fournaise de Verdun. Serrés et cahotés dans les lourds véhicules, les poilus, un instant déconfits, furent les premiers à rire de leur déception. Ils se vengèrent à la Française par d'innocentes plaisanteries sur le « secteur de tout repos ». Le 24, le régiment rallia dans la région de Vitry-le-François, à Saint-Amand-sur-Fion, les différentes unités de la 1er Division d'Infanterie.

Le 26, il pénétra dans la forteresse désormais légendaire où l'acharnement de la lutte se traduisait à première vue par la violence du bombardement et par le grouillement de troupes et de convois de toutes armes. Il s'établit au nord-est de la ville dans les hangars du champ d'aviation que venait d'évacuer le personnel aéronautique.

DANS LA FOURNAISE.

Depuis cinq jours, les vagues d'assauts allemandes déferlent avec rage contre la ceinture des forts : bataille d'écrasement menée dans un style grandiose pour l'époque par le pilonnage de l'artillerie et le déchaînement des masses. Au moyen d'un rapide accroissement de notre feu, d'une sage utilisation du réseau viaire et des moyens de transport, d'une judicieuse intervention des réserves, le commandement français avait établi le combat. A l'heure où le 1er de Ligne entre en scène, une partie de nos troupes, à l'abri des défenses improvisées, émoussent l'arme offensive de l'adversaire tandis que d'autres font surgir du sol de puissantes fortifications. Acteurs de premier ou de second plan, tous sont soumis à de copieux arrosages. L'artillerie allemande a pour principe d'inonder le secteur en son entier, tranchées, boyaux de communications, cantonnements. Elle n'épargne que ce champ de mort que les Anglais ont baptisé d'un mot pittoresque : « No Man's land », la terre de personne.

Dans le grand drame qui se déroule, le 1er de Ligne jouera un rôle ingrat et effacé, mais fécond en dévouement et d'une efficacité hautement reconnue. Il est placé en réserve du groupement Guillaumat, qui s'insère dans la 2e Armée sous les ordres du général **PETAIN**. A l'arrière ou en première ligne, sous les rafales d'obus, loin de l'enthousiasme du corps à corps et soutenu seulement par son esprit d'abnégation et sa conception élevée du devoir, il édifie la muraille contre laquelle se briseront les assauts ultérieurs de l'ennemi.

Le 2 mars, une marche nocturne le porte à ses nouveaux cantonnements de Belleville. De là, ses travailleurs rayonnent sur la crête de l'entonnoir au fond duquel se blottit Verdun. Les bataillons **FRERE** et de **JOB** se déploient entre le fort de Belleville et le fort Saint-Michel, entre le bois Lecourtier et la côte de Froide-Terre. Le bataillon **MANGIN**, campé à Thierville, garnit les rives de la Meuse et de son canal. Quelques jours de labeur intelligent suffisent pour imprimer à ces paysages pacifiques un redoutable caractère défensif ; les tranchées crèvent la nappe de gazon, les fils de fer égratignent le ciel clair.

L'artillerie allemande déverse chaque jour une grêle d'obus de tous calibres. Un éclat tue le sous-lieutenant Thomas. Un shrapnell abat dix hommes dans un chantier de Froide- Terre. Les 380 et 420 démolissent systématiquement les faubourgs de Verdun. Le 1er de Ligne reçoit l'ordre de faire évacuer Belleville. La consigne implacable se heurte à cet indéfinissable amour qui, en dépit de la mort et des ruines, tient enracinés à leur petit coin de terre les fils de la douce France. A force de

délicatesse et de bonne volonté, les poilus en viennent à bout. A travers les rues croulantes de la cité, les exilés s'acheminent vers l'inconnu.

Le 19 mars, le régiment relève le 43e en première ligne. Deux bataillons prennent position sur la pente sud de la côte du Poivre dont les allemands tiennent le sommet. Le 3e bataillon à droite assure la liaison avec le 162e dans les carrières d'Houdromont. Les compagnies de réserve occupent Bras et Petit Bras la Folie au débouché d'une série de ravins orientés d'est en ouest. Un cadre de collines ferme l'horizon. Des lieux familiers où gronde la bataille on n'aperçoit à l'est que la masse sombre du fort de Douaumont. Les chocs d'infanterie se localisent au sud-est entre Vaux et Damloup, à l'ouest, dans la région Forges-Bettincourt. L'activité combative du 1er de Ligne se limite à quelques entreprises de mince envergure : fusillades qui interdisent le développement des attaques ou la marche des patrouilles ennemies, reconnaissance hardie du sous-lieutenant Jumeaux, enlèvement nocturne par la compagnie **HOUVENAEGHEL** d'un poste allemand perché sur la crête.

Le régiment reçoit toutefois le contre coup meurtrier de l'offensive. Tandis que ses soldats approfondissent les tranchées, creusent des abris-cavernes, aménagent des banquettes de tir ou procèdent entre les lignes au sauvetage des obus et des douilles, le bombardement fait rage. Le village de Bras, les ravins de l'est, la côte de Froide -Terre, dont l'artillerie française couronne la croupe verdoyante, disparaissent sous un nuage de fumée. Les ravitailleurs qui doivent chercher la soupe à hauteur de la Folie, dans une étroite carrière où se portent les cuisines roulantes, renoncent maintes fois à percer le barrage d'acier. La côte du Poivre est secouée à intervalles réguliers par des rafales de 105 et de 150. Le 19 mars, à Bras, un obus incendiaire met le feu au poste commandement du Colonel et tue deux soldats. Le 29, un 130 démolit un poste français. Le capitaine **BERNARD**, accouru au secours de ses hommes, tombe mortellement blessé, justifiant une dernière fois par son mépris du danger et son amour du soldat, la belle définition du général de **FONCLARE** : « C'est un brave homme et un homme brave ». Chaque jour, le journal de marche aligne, à côté des travaux effectués, la froide énumération des pertes subies : témoignage éloquent où l'on devine sous la sécheresse voulue du bilan officiel une volonté obstiné de tenir bon et d'encaisser sur place même si la riposte est impossible.

Dans les airs se livrent d'autres duels dont les gars du 1er sont les témoins angoissés et parfois les victimes. Déjà, le 15 mars, à Belleville, ils avaient eu le spectacle d'un drame aérien. Emportées par une brusque tornade, une vingtaine de saucisses françaises avaient rompu leurs amarres et filaient à la dérive vers les lignes allemandes. Sur le bord d'une nacelle une ombre surgit, se balance et se précipite dans le vide à une vitesse vertigineuse. Les soldats poussent un cri d'effroi et attendent haletants la chute écrasante, quand soudain, ils voient un parachute s'ouvrir, se déployer, se gonfler, et l'observateur balancé par le vent, atterrir doucement au nord du fort de Charny. De la côte du Poivre, les poilus du 1er suivent avec intérêt les émouvantes péripéties de l'offensive aérienne allemande. Les fokkers évoluent dans un cercle d'obus, bombardent nos positions, foncent sur nos avions d'observations et parfois, atteints par notre feu, s'abîment sur le sol.

Dans la nuit du 6 au 7 avril, le 1er Corps d'Armée quitta le champ de bataille de Verdun. Le général Guillaumat fut cité en ces termes à l'Ordre de la 2e Armée : « A amené ses troupes sur le front de Verdun dans un état de préparation remarquable. Pendant que la 2e Division déployait dans ses attaques et contre-attaques, une énergie digne des plus grands éloges, la 1er Division procédait pendant quarante jours à une installation méthodique, sous un bombardement effroyable, repoussant plusieurs assauts sans se laisser détourner de sa mission ». Cette formule tranchante et vigoureuse comme le jugement de l'histoire sanctionne à la fois la science tactique du chef et la tenace énergie des hommes.

PERIODE DE DETENTE.

Le 11 avril, après une halte prolongée à Saint-Dizier et Chancenay, le 1er de Ligne s'embarque a à destination de Jaulgonne -sur-Marne. Les teints blêmes, les visages tirés, les rangs éclaircis disaient éloquemment les terribles avatars d'une lutte ininterrompue de cinq mois. Mais les regards clairs et virils accusaient une conscience plus nette de la valeur du régiment, un sentiment accru d'assurance et de fierté. Quelques jours de repos eurent vite effacé les traces d'épuisement physique ; deux détachements de jeunes recrues renforcèrent les effectifs appauvris.

Le 20 avril, le 1er releva le 18e sur la face sud du Plateau de Vauclere dont les allemands tenaient la partie ascendante coupée par le Chemin de Dames. Sa ligne avancée courait de l'Arbre de Paissy à la pente accentuée de la vallée Foulon où chaque nuit des patrouilles donnaient la main à une section de territoriale. Un bataillon de soutien établi aux Creutes organisait de nouvelles positions, tandis que les réserves s'engouffraient dans les excavations naturelles des hauteurs de Pargnan. Des bombardements espacés, des bruits lointains de perforeuses en action, quelques reconnaissances dans le cul-de-sac au pied du monument d'Hurtebise signalaient seuls la présence de l'ennemi. La mollesse du combat et la douceur du climat enchantèrent nos poilus.

Transporté le 20 mai à l'est de la vallée Foulon, le régiment adopta le même dispositif et jouit longtemps du même régime. Les troupes de première ligne se déployèrent au nord d'Oulches, côtoyant l'arrête d'un ressaut taillé à angle droit ; le bataillon de soutien garnit le bois du Moulin Rouge ; les réserves cantonnèrent à Beaurieux : favorisés par le calme relatif de l'artillerie allemande, les poilus renouvelèrent l'organisation démodée du secteur. Tandis qu'au sommet du ressaut, les avant- postes dirigeaient vers l'ennemi l'appareil offensif des parallèles de départ et des sapes russes et japonaises, les compagnies de travailleurs creusaient dans le flanc abrupt une véritable caserne souterraine, reliée aux diverses tranchées et dotée par l'habileté professionnelle du sous-lieutenant **GUILLUY**, d'observatoires ingénieux et confortables. D'autres perçaient sur toute sa longueur le Bois de Moulin Rouge par un boyau d'évacuation.

Un incident pittoresque dérida les travailleurs. Le 27 juin, deux parlementaires accrédités aux armées, MM. Galli et Seydoux, visitèrent le secteur. Curieux et amusés, les poilus se montraient du doigt ces civils qui « montaient aux fraises », gantés et finement chaussés : « Y vont s'faire repérer avec leurs beaux capiaux ! » Les loustics firent assaut de plaisanteries et les députés furent les premiers à s'en égayer.

Au début de juillet, un ordre de la 5e Armée, prescrivant de faire des prisonniers, ralluma l'activité combative. La compagnie **CARDON** prépara sur un terrain, à Merval, un coup de main dont le commandant **FRERE** avait dressé le plan. L'opération s'exécuta le 15 suivant le rythme prévuμ. Elle aboutit à la réduction du saillant 181- 4, mais ne permit pas la capture de prisonniers, les défenseurs ayant été tués ou ensevelis sous l'écrasant nivellement de l'artillerie. L'affaire fut reprise le lendemain et menée à bien sous l'énergique impulsion du capitaine **CARDON**, du sous-lieutenant **EMONET**, de l'aspirant **FALLEUR** et du sergent **LEMOINE**. Elle mit en plein relief le moral élevé du régiment ; les volontaires s'offrirent si nombreux qu'il fallut faire parmi eux une sélection. Ce fait d'armes clôtura en beauté le reposant intermède du secteur Vassogne-Oulches. Le 21 juillet, le régiment s'embarqua à Oeuilly pour participer à l'offensive de la Somme.

UN CHEF.

Avant de revivre ces heures de gloire, il convient de saluer le chef qui inculqua au 1er « la mentalité de la victoire » sans goûter la douceur de la « réaliser ». Appelé à conduire une mission en Russie, le colonel **RAMPONT** abandonna le 30 juin la direction du régiment qu'il avait assumée à la veille des combats de Verdun, Homme de principes et homme d'action, inébranlable dans l'accomplissement du devoir et bienveillant dans l'exercice du commandement, énergique sans raideur, affectueux sans faiblesse, d'une exquise courtoisie, d'un bonhomie affable, d'une légendaire crânerie, estimé de ses chefs par ses talents militaires, aimé des troupiers qu'il allait voir chaque jour dans les tranchées et auxquels il distribuait dans un sourire épanoui, paroles de réconfort, plaisanteries gauloises, poignées de mains… et paquets de tabac, sans trop rapide passage a marqué le 1er de Ligne d'une empreinte ineffaçable.

Mieux que ces définitions incolores, l'ordre d'adieu qu'il adressa au régiment le 30 juin évoquera, pour ceux qui l'ont connu, cette belle figure d'homme et de chef :

Officiers et mes Camarades,

« En quittant le 1er d'Infanterie, je me dois de vous remercier tous de votre volonté, de votre travail et de votre courage qui m'ont aidé à conserver intactes la réputation et la renommée du régiment.
« Aussi, c'est avec respect que je salue votre Drapeau et que ne pouvant vous dire adieu à tous, j'étreindrai ce drapeau dans une pieuse accolade avec un immense regret et une profonde émotion.
« Vous, mes camarades, braves soldats du Nord et de la France entière, que j'ai appris à connaître sous Verdun, souvenez-vous que votre colonel vous a beaucoup aimés !
« Vous, MM. Les officiers, médecins et aumônier du Corps, si braves et si dévoués, je vous salue.
« Mes regrets sont atténués par la confiance inébranlable que m'inspirent vos trois chefs de bataillon, figures admirables et modestes, que vous donnent l'exemple des plus belles vertus militaires, science, honneur, devoir et sacrifice et qui vous conduirons ainsi à la victoire…
« Pour eux, je n'aurai jamais assez de reconnaissance.
« Au revoir ! Ma plus grande fierté sera d'avoir compté pendant cette guerre, en tête des contrôles de votre régiment !
« Et maintenant, je puis aller ! Je sais en quelles nobles mains je remets la direction du régiment. Je salue joyeusement, en votre nom, le retour du colonel de Bruignac.

« Rampont ».

Grand, sec, nerveux, débordant d'activité en dépit de son âge avancé, le nouveau chef de corps apporta dans l'exercice de sa charge comme dans ses relations privées une sorte de scrupuleuse rigidité.

Sous une ardente impulsion, le 1er de Ligne va s'affirmer avec éclat sur les champs de bataille de la Somme.

****

Amicalement

CHAPITRE V

L'OFFENSIVE DE LA SOMME

LA VEILLEE DES ARMES.

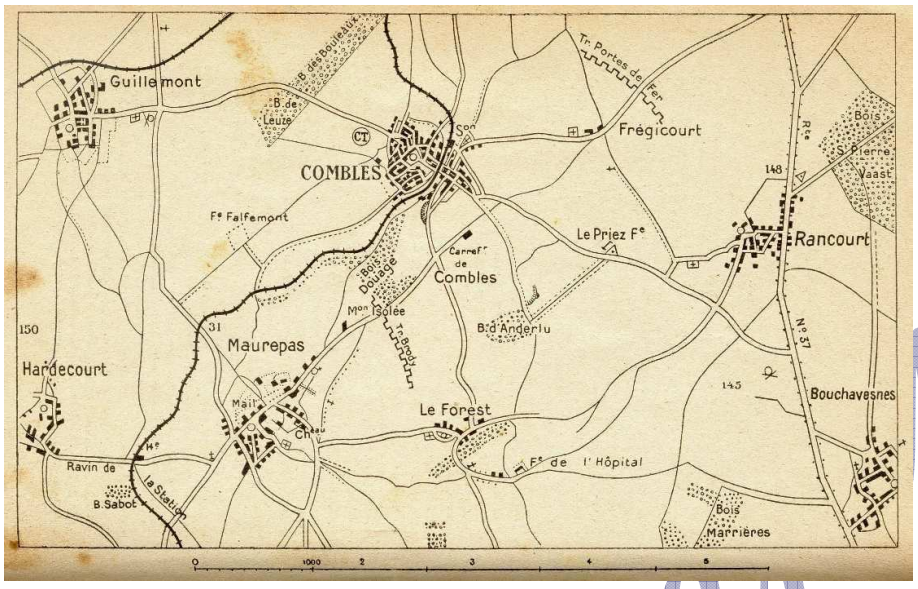
Le passage ne se fait pas sans transition des tranchées où l'on piétine au secteur d'attaque où l'on bondit. L'offensive qui met en œuvre contre une cuirasse perfectionnée des engins complexes et raffinés, exige de l'assaillant la science technique et l'habilité manœuvrière, le coup d'œil et l'initiative, corps souple et foi au succès.

C'est pour se livrer à ce double entraînement que le 1ere de Ligne débarque, le 24 juillet, aux abords du camp de Crèvecoeur. Durant deux semaines, exercices et théories, simulacres d'assaut et prises d'armes alternent suivant une rigoureuse cadence. Le 3 août, au cours d'une revue, le général **GUILLAUMAT** épingle sur la poitrine du commandant **MANGIN** et **BONZOM** la rosette de la Légion d'Honneur ; il remet la croix au capitaine **CARDON**, la médaille militaire au sergent **LEMOINE**. Puis, chevauchant sur le front du régiment, il le félicite de son énergique attitude et l'exhorte à ne pas faillir aux promesses de succès que recèle l'avenir. Le 7, le 1er participe avec les unités de la 1er Division d'Infanterie à l'enlèvement simulé du village d'Hardivillers. Le 9, il s'ébranle en direction de Wailly. A la croisée des chemins de Crèvecoeur et d'Ailly-sur-Noye, les troupiers aperçoivent un général qui, l'air pensif, le regard tendu, la démarche saccadée, arpente la route, les mains derrière le dos. C'est **FOCH**, le second de **JOFFRE**, qui coordonne sur la Somme l'effort français et l'effort britannique. Le buste redressé, martial et cadençant le pas, le régiment défile devant lui. Le 19 août, après un bref séjour à Mailly et au camp de Gressaire, le 1er se dirige vers le front pour relever le 9e Zouaves à Maurepas. C'est à brève échéance une attaque à déclencher. La perspective en est virilement accueillie par les poilus. Nostalgie du foyer assombri par l'invasion, désir de percer enfin la zone traîtresse où l'on s'enlise, spectacle impressionnant de l'allant des armées anglaises et de notre formidable outillage, tout contribue à colorer d'enthousiasme et d'espoir exalté leur froide résolution de vaincre.

LE THEATRE DE LA VICTOIRE.

L'offensive de la Somme bat son plein. Inaugurée le 1er juillet par une attaque de grand style sur un front de 60 kilomètres, en direction de Bapaume-Péronne, elle a dès le début remporté de brillants succès tactiques. Toute la première ligne allemande est tombée entre nos mains. Falkenhayn étourdi par ce coup inattendu a desserré la rude étreinte qui oppressait Verdun et transporté à la hâte les bataillons d'assaut du Komprinz, des rives de la Meuse aux collines de Picardie. Retranchés dans une série de villages transformés en redoutes, abondamment pourvus de mitrailleuses, ils se cramponnent à leur seconde ligne dont Péronne et Combles sont les pièces capitales… L'Etat-major Français ne se laisse pas arracher l'initiative des opérations. En une série de bonds successifs et limités, précédés d'un intense pilonnage d'artillerie, il emporte morceau par morceau le système défensif allemand. Bataille d'usure qui engloutira rapidement toutes les disponibilités de l'ennemi et creusera dans son flanc une poche destinée à le manœuvrer ultérieurement.

MAUREPAS.



Le 1er de Ligne intervient au point culminant de cette seconde phase de la bataille, au moment où la 6e Armée, sous les ordres du général Fayolle, poursuit l'encerclement de Combles et grignote ses bastions avancés.

Le régiment prend position dans la partie conquise du village de Maurepas. La croupe qui le porte surgit de la profonde dépression du ravin de la Station au sud-est, s'amincit vers le nord-ouest suivant un plan légèrement ascendant et s'infléchit progressivement vers la masse sombre des arbres squelettiques du Bois Douage. La grande route du village orientée dans le même sens passe devant l'église, traverse le mail et s'incline vers le carrefour de Combles. De l'église et du mail, deux routes descendent le flanc est : l'une longe le cimetière, l'autre le château ; toutes les deux débouchent dans le chemin creux à la naissance de la croupe parallèle.

Ces conditions topographiques avaient influencé la marche de la bataille. La première moitié du village jusqu'à la hauteur du mail s'offrait comme une cible au tir des canons français. Arrosée et démolie, elle était tombée le 12 août aux mains du 9e Zouaves. La seconde moitié, construite sur le plateau, échappait à l'observation de nos artilleurs. Deux fois ses maisons, restées debout, avaient brisé l'élan de nos troupes. Le 1er de ligne reçut l'ordre de s'en emparer.

Il prit position le 19 août. Le bataillon **MANGIN** s'établit à droite en liaison avec le 54e bataillon de Chasseurs, le bataillon **FRERE** à gauche, dans le prolongement du 201e ; le bataillon de **JOB** demeure en réserve dans le ravin de la Station.

Trois journées se passèrent à approfondir les tranchées, à creuser des abris dans les affleurements crayeux, à déblayer et à organiser les maisons croulantes. Tandis que notre préparation d'artillerie se déchaînait, les lourds obus allemands nivelaient le village, dévastaient le bois Sabot et creusaient des brèches sanglantes dans les rangs du 1er. Les sous-lieutenants **DUBOIS** et **CAGNARD**, le capitaine **DORR** furent mortellement frappés. Le commandant Mangin tomba foudroyé par un obus le 22 août, au déclin du jour, comme il regagnait son poste de commandement, face au cimetière.

Ancestral

Ses membres déchiquetés furent recueillis dans une toile de tente et transportés à l'arrière. Quand la glorieuse dépouille passa sur le front du bataillon de réserve, le commandant de **JOB** réunit les sections disponibles et, sous la mitraille, fit rendre les honneurs.

Officier par vocation, imprimant à sa mission de chef le caractère d'un sacerdoce, à son respect de la consigne les allures d'un culte dont tous les rites sont nobles par eux-mêmes et inviolables, d'une exquise sensibilité sous des dehors rugueux, d'une bonté paternelle pour le soldat, sous un ton bourru et parfois grognard, par-dessus tout modeste, de cette modestie sans apprêts qui révèle une âme uniquement soucieuse de faire tout son devoir, sans évaluation des difficultés, sans supputation des avantages, sans considération du mérite, tout simplement parce que c'est le devoir, le commandant Mangin reste l'honneur du corps des officiers dont il a incarné les plus nobles traditions et du régiment qui s'est nourri de ses exemples. La citation qui inscrivit à l'Ordre de l'Armée sa bravoure et sa mort ne fit que ratifier officiellement l'éloquente affirmation de l'admiration de ses chefs et les témoignages naïfs et touchants de l'affection de ses hommes.

Dans Maurepas bombardé, la proximité de l'attaque excitait la nervosité des combattants ; elle imprimait un brusque crescendo au sinistre duo des artilleurs. Pour échapper au barrage allemand, l'infanterie Française se blottissait dans les ruines qu'elle organisait péniblement. Pour traverser impunément notre préparation d'artillerie, les boches se terraient dans l'élément de tranchée 328 et un pâté de maisons à l'est, qu'en raison de la configuration du plateau et malgré la vigueur déployée, le tir de nos batteries lourdes n'avait pu endommager. Des reconnaissances offensives envoyées le 23, pour sonder les positions allemandes, constatèrent l'insuffisance du pilonnage. Elles durent se replier, fauchées par les mitrailleuses. Le 24 au matin, l'infanterie française évacua ses lignes avancées pour permettre à l'artillerie une recrudescence d'activité. Le tir fut cette fois efficace, mais les deux îlots de résistance demeurèrent invulnérables. A 16 heures 30, les poilus percèrent non sans pertes le barrage ennemi et reprirent leurs emplacements de combat.

L'attaque était fixée à 17 heures 45. Le dispositif des troupes et la délimitation des objectifs avaient été soigneusement précisés. Le 1er bataillon, sous les ordres du capitaine **CARDON**, avait pour mission de se porter sur la crête parallèle à la croupe de Maurepas, à distance d'assaut des tranchées du Caucase et de Brody. Le bataillon **FRERE** devait achever la conquête du village et atteindre la Maison isolée située à 300 mètres de là, sur la route de Combles.

A l'heure H, le 1er bataillon s'élance ; la 2e compagnie à gauche est arrêtée presque aussitôt par le tir nourri des mitrailleuses postées dans Maurepas ; la 1er à droite, bien que réduite de moitié, réussit à atteindre son objectif en liaison avec la 46e Division d'Infanterie. Elle s'y maintient inébranlable malgré le repli des éléments de droite qui l'isole complètement en face d'un ennemi entreprenant. Le 25 au soir, la progression des unités voisines la dégage et rectifie le front.

L'action décisive se joue sur le front du bataillon **FRERE**. Deux compagnies sont en ligne dans le village, des deux côtés de la grande route : la 7e à gauche à la lisière nord-est du mail ; la 5e à droite sur la route de mail au château. La compagnie de soutien se trouve à proximité de l'église et du cimetière. Résolu et bien armé, l'ennemi attend de pied ferme : éléments de tranchée, entonnoirs, murs crénelés constituent pour ses tireurs des abris inexpugnables. Dès 17 heures 15, se dévoile ses mitrailleuses dont le feu nourri rase nos parapets et menace de paralyser l'élan de nos troupes. Prévoyant cette éventualité, le commandant **FRERE** a muni la première vague de chaque compagnie d'un canon de 37 et d'une section de mitrailleuses. Mis en batterie au moment de l'assaut ils neutraliseront les mitrailleuses ennemies et permettront le débouché.

A droite, les pièces ne peuvent être utilement employées. Cloués sur place dès leur sortie des

tranchées, les assaillants se terrent dans les trous d'obus et se bornent à couvrir par un feu de mousqueterie la marche de bataillon **CARDON**.

A gauche, magnifique d'entrain et de décision, le chef de bataillon préside lui-même aux derniers préparatifs. Une minute avant l'heure H, le sous-lieutenant **BERTUCAT** met le canon de 37 en batterie et pointe. Quelques obus bien placés jettent le désarroi dans un groupe de mitrailleurs boches. Avant qu'ils soient revenus à eux, la section **JUMEAUX** bondit, les désarme et prend de flanc la tranchée 328. Exploitant le succès, le commandant **FRERE** lance à fond cette attaque latérale qui déborde la grande route de Maurepas et permettra sous peu la reprise de l'attaque frontale avortée. Pour accentuer la progression et garder le contact avec le 201^{e}, la compagnie **HOUVENAEGHEL** serre sur la gauche. Un trou se dessine au centre de la ligne de combat : la compagnie de soutien s'y intercale.

Dans ce cadre étriqué se livre une lutte de géants. Accrochée par les mitrailleurs nichés dans les trous d'obus, prise de flanc par les grenadiers dissimulés dans les éléments de tranchée, arrêtée de front par les tireurs abrités derrière les pans de muraille, épuisée, décimée, mais obstinée et acharnée à vaincre, la vague d'assaut s'infiltre de ruine en ruine, bondit d'entonnoir en entonnoir, avance irrésistiblement à force d'agilité et de volonté. Elle ne s'arrête, essoufflée, qu'à la tombée de la nuit. Postés dans des abris de fortune, séparés parfois par une méchante muraille crevassée, les adversaires se fusillent à bout portant et se démolissent à coups de grenades.

Le commandant **FRERE** parcourt les groupes et galvanise les énergies. Il reforme hâtivement les ces cardes et donne les directives pour la reprise du combat. Pour alimenter le front d'attaque et prévenir toute surprise, il fait appel à deux compagnies de la réserve du régiment. La 9^{e}, placée dans les tranchées de départ, assure l'inviolabilité du front, la 11^{e} rétablit la soudure entre les progressions inégales des deux bataillons.

Le 25 août, à 4 heures 30, la bataille se rallume. A l'aile gauche une grande cuve-réservoir disposée au milieu des vergers et transformée en blockauss par un groupe de mitrailleurs allemands entrave un instant l'avance débordante de la compagnie **HOUVENAEGHEL**. Quelques obus explosifs du canon de 37 crèvent l'armature de cuivre et éliminent les défenseurs récalcitrants. Au petit jour, la ligne confine aux dernières maisons du village. Le centre et la droite décollent à leur tour dans le chemin creux et sur la route de Combles. Un barrage de mitraille amortit leur élan et leur interdit l'accès à la sortie nord-est de Maurepas. La lutte persiste farouche et incohérente toute la journée du 25. Ce n'est que dans la nuit que le succès se précise. La 7^{e} compagnie gagne l'emplacement de la Maison isolée. Les 6 ^{e}, 5^{e} et 9^{e} profitent d'une accalmie dans le bombardement pour la prolonger à droite et se relier à gauche avec le 1er bataillon. L'objectif est atteint, la route de Combles ouverte, un important butin est capturé avec une centaine de prisonniers. C'était une victoire nouvelle accrochée aux plis du Drapeau.

Il resterait à en signaler les glorieux artisans : depuis le chef de bataillon dont l'habilité tactique brisa les stratagèmes d'une défense ingénieuse et qui, coiffé de son légendaire calot rouge, dirigea lui-même l'attaque sur le terrain jusqu'aux commandants de compagnies et de sections qui pointèrent eux -mêmes les pièces et firent le coup de feu ; depuis les sous-officiers qui recueillirent des lèvres défaillantes de leurs chefs expirants les suprêmes consignes et les réalisèrent, coûte que coûte, jusqu'aux simples soldats qui s'élancèrent à découvert pour débusquer un ennemi formidablement retranché. Une semblable énumération déborderait le cadre forcément retreint d'un historique officiel.

Car, sur cette liste infinie

Il n'est pas un de ces exploits, -Emouvante monotonie-

Qui ne revienne plusieurs fois.

Bornons-nous à évoquer l'image de nos grands morts ; le capitaine **DONCOEUR**, terrassé en entraînant sa compagnie : l'adjudant **DEVIENNE**, frappé à la tête de sa section ; l'adjudant mitrailleur **BOULANGER** qui, blessé la veille de l'attaque, refuse d'être évacué, prend part à la lutte, et meurt, quarante -huit heures après, des suites de sa blessure ; et ces deux figures juvéniles et martiales, unies dans la mort comme dans la lutte, les sous-lieutenants **JUMEAUX** et **GOUBET**, l'un solide et fin, trahissant sous la charpente un peu lourde d'un ancien cuirassier, une extrême vivacité d'intelligence et une grande fraîcheur de sentiments ; l'autre mince et fluet, cachant sous une écorce un peu frêle d'élégance féminine et de délicate timidité une étonnante maturité de jugement et une indomptable énergie ; tous deux d'une radieuse jeunesse, d'une haute culture, d'une souriante bravoure.

Morts et vivants, restés dans la pénombre ou taillés en plein relief sur le fond sombre du combat, une même gloire les enveloppe tous, un même souvenir les unit, un même frisson d'orgueil sans doute les secoua quand, au lendemain de la prise de Maurepas, le général Fayolle cita à l'Ordre de la 6^{e} Armée, ennoblie par leur héroïsme et leur immolation, l'âme commune du 1er de Ligne.

LE CARREFOUR DE COMBLES.

Relevé le 28 août par le 43^{e}, le régiment bivouaqua quelques jours au bois de Maricourt où un détachement de renfort vint combler le vide causé par la mort ou l'évacuation de 400 hommes. Il séjourna du 4 au 13 septembre à Bray-sur-Somme. Mis le 15 à la disposition de la 2^{e} Division d'infanterie, il remonta en ligne. Les opérations gravitaient autour de Combles. Etagé sur un bombement de terrain, au fond d'une dépression que dominaient au nord, le bois des Bouleaux, au sud, la crête où chevauchait la route de Maurepas et qui aboutissait à un important carrefour, le petit village voyait se resserrer sur lui la poigne robuste du 1er Corps d'Armée. Nos troupes en occupaient la lisière occidentale, elles le débordaient vers l'est, jusqu'à la ferme le Priez ; elles cherchaient à la dominer par la conquête du carrefour situé en surplomb à 200 mètres au sud. Deux assauts menés par le 73 ^{e} et le 110^{e} contre ce nœud de routes puissamment fortifié s'étaient écroulés sous des pertes terribles. Le 1er de Ligne reçut l'ordre de tenter à nouveau l'aventure.

Il se posta sur la face sud-est de Combles, sa gauche appuyée au bois Douage, sa droite à la ferme le Priez. L'attaque fixée au 18 décembre comportait deux objectifs : le chemin de Frégicourt, que le bataillon **CODEVELLE** avait pour mission de nettoyer, le Carrefour et la Briqueterie au-delà dont le bataillon **de JOB** devait s'emparer. Le lieutenant **MAHIEUX**, chargé de cette dernière opération résolut d'emprunter la route Leforest-Combles, sensiblement ascendante et de ce fait moins surveillée que la grande route de Maurepas. A 18 heures, il se replia avec toute sa compagnie pour permettre le raccourcissement du tir d'artillerie. Puis il lança une reconnaissance dirigée par le sous-lieutenant **GUILLUY**, seul officier disponible.

Intermède pittoresque dans le tragique déroulement de l'offensive, les quinze hommes s'avancent à la file indienne, par une pluie torrentielle, sur la route boueuse et défoncée. Le chef ouvre la marche en promeneur, la canne à la main et la pipe à la bouche. Ils dépassent sans être aperçus, les avant-

postes allemands et tombent brusquement dans la première tranchée. Les sentinelles donnent l'alarme, les défenseurs effarés se précipitent aux créneaux, mais déjà, merveilleux d'agilité et de sang froid, le caporal **GUERBOIS** et quelques grenadiers d'élite les occupent et les accablent. Profitant du désarroi, le sous-lieutenant **GUILLUY** progresse jusqu'au carrefour avec une poignée d'hommes. Un officier allemand attiré par le bruit sort, revolver au poing. Le sous-lieutenant **GUILLUY** bondit sur lui et lui assène un violent coup de canne, le revolver tombe, l'officier se rend.

La scène devenait amusante. Pour mieux suivre le dénouement, les poilus de la 10e, témoins intrigués et passionnés, se hissent sur le parapet, en dépit des balles et des obus. Les boches ahuris se voient pris entre deux feux et cessent la résistance. La panique gagne la garnison située au-delà du Carrefour. Croyant à une attaque générale elle évacue ses positions et se replie sur Combles. La compagnie **MAHIEUX** se porte tout entière en avant, et s'établit solidement dans les tranchées allemandes et dans la briqueterie. Sans perte et comme se jouant elle avait ramassé 60 prisonniers, dont 2 officiers et emporté une position stratégique que n'avaient pu ébranler deux attaques forcenées payées du sang de 800 braves.

Dans la nuit du 18 au 19, le bataillon **CODEVELLE** réalisa de son côté une série de coup de main. Deux groupes conduits par l'adjudant dit **MISTRAL** et l'adjudant **SANTER**, nettoyèrent les emplacements de batteries sur la route de Frégicourt et ramenèrent 19 prisonniers.

FREGICOURT.

Après quelques jours de repos, le 1er Régiment d'Infanterie fut mis à la disposition de la Brigade **RAUSCHER**, dans le secteur de Frégicourt. Le 26, le commandant Frère prit position dans le village et fit couper la dernière route qui permit aux allemands de déboucher de Combles. Le lendemain, les 2e et 3e bataillons reçurent l'ordre d'enlever les tranchées de Prilep et des Portes de Fer qui couronnaient la crête circulaire au nord-est de Frégicourt. Mal soutenus par l'artillerie, amenés à pied d'œuvre quelques heures avant l'attaque, sans avoir le temps de reconnaître le terrain, contraints de se déployer en éventail pour faire face à leurs objectifs, leur vaillance se consuma en efforts infructueux contre le barrage de mitraille. Le sous-lieutenant **OLLIVIER** fut blessé mortellement. Le lieutenant **LARIVIERE** trouva une fin digne de sa bravoure au moment où il installait un canon de 37 pour neutraliser les mitrailleuses ennemies. Les rangs s'éclaircirent rapidement. Prise de front et de flanc par un tir nourri, la vague d'assaut fut contrainte de se replier. Seule la 7e compagnie, brillamment enlevée par le capitaine **ALIGARD**, progressa dans la tranchée de Frégicourt.

MORT DE L'AUMONIER.

Ces derniers jours de la bataille de la Somme furent assombris par une cruelle disparition. Le 26 septembre, au soir, comme il relevait les blessés dans les environs de Frégicourt, l'abbé Thibaut fut atteint à l'omoplate gauche par un éclat d'obus qui pénétra dans la poitrine. Il expira quelques heures après dans l'auto sanitaire qui le transportait à l'ambulance de Bray-sur-Somme.

L'aumônier tué, c'était un peu de l'âme du régiment qui s'exhalait ; c'était la voix, qui, sans relâche, depuis vingt-quatre mois insufflait l'enthousiasme, berçait la douleur, sanctifiait le sacrifice. Les cœurs des poilus s'endeuillèrent et le colonel **de BRUIGNAC** traduisit l'unanime

tristesse dans cet ordre du jour si puissamment évocateur :

« Le chef de Corps a l'immense douleur d'annoncer au 1er de Ligne, la mort de notre cher et vénéré aumônier, « l'abbé **THIBAUT**, mortellement atteint le 26 septembre au soir, au nord de Frégicourt, d'un projectile, au côté gauche « et décédé le 27 en arrivant à l'ambulance. Les expressions usuelles semblent impuissantes à rendre ce que fut ce « Français et ce Prêtre. Consumé par une ardente charité, il dépassait les bornes du possible en se dévouant corps « et âme au régiment qu'il avait adopté et à chacun de ses chers soldats. Sans trêve ni relâche, ne tenant aucun « compte de l'impérieux besoin de repos qui arrête parfois les plus dévoués, il ne cessait d'aller encourager les « vivants, que pour prodiguer aux blessés des soins vraiment maternels ou pour donner aux dépouilles de ceux qu'il « avait tant aimés, une sépulture aussi digne que possible. La plus grande partie des rares heures qu'il passait seul « dans un abri quelconque, il la consacrait à prodiguer de touchantes consolations aux familles de nos pauvres

« victimes. Son courage était héroïque, aucun danger ne l'arrêtait, et ce fut vingt fois chaque jour et vingt fois chaque « nuit, qu'il affronta follement la mort. Bien plus, dès qu'un groupe de ses soldats se trouvait en position dangereuse, « c'est vers eux qu'il s'empressait, abandonnant pour quelques heures les autres, devenus momentanément moins « intéressants, parce que moins exposés. La Légion d'Honneur ornait sa poitrine, mais ce ne fut pas une fois, ce fut cent fois qu'il la mérita ! L'épopée sublime du Régiment de Cambrai, il l'a vécue tout entière et chacun de nos « morts, chacune de nos blessures, fut ressentie profondément par son cœur aimant. Car ce qui le caractérise le « mieux, c'est l'affection inexprimable qu'il portait à tous et à chacun. Tout concourait à alimenter en lui cette « affection : sa vocation de prêtre, son patriotisme enthousiasme, son tempérament ardent. Il fut un saint par le « mobile de ses actes, il fut un Français exemplaire et un patriote ardent, il fut un ami tendre pour chacun de ses « chers soldats. Aussi sa mémoire doit-elle être aimée de tous, mais nos regrets n'arriveront pas à acquitter la dette « d'affection que nous avons contractée envers lui. Seul le dieu tout-puissant en l'accueillant dans l'éternité « son « créateur et à ses frères ».

UNE ECLAIRCIE DANS LA TOURMENTE.

Le 1er de Ligne fut relevé le 30 septembre du secteur de Frégicourt. Il passa du champ de bataille, humide encore de son sang, à la coquette cité de Chantilly, richement drapée dans son manteau de forêts. Les poilus vécurent là des heures inoubliables de repos et de fierté. Tandis qu'une partie assurait la garde d'honneur au Grand Quartier Général, les autres se répandaient dans les parcs somptueux ou goûtaient, pour 24 heures, les douceurs de la vie parisienne.

Le 14 octobre, le régiment se massa sur un vaste terrain, en face de l'Hôtel Condé, pour assister à une remise de décorations par le Généralissime. Les citations furent lues à haute voix dans un silence impressionnant. Sèches et abruptes, hautaines et détachées, elles déroulèrent en un raccourci saisissant la splendide épopée des vainqueurs de Maurepas. D'un geste le général Joffre ponctuait chaque paragraphe, épinglant sur la poitrine des commandants de **JOB** et **FRERE**, la rosette de la Légion d'Honneur, remettant la Croix aux lieutenants **MAHIEUX** et **DEFONTAINE** et la Médaille Militaire aux Sous- officiers et Soldats qui avaient brillé par leur courage. Puis, donnant plus d'envergure à son témoignage d'admiration, il décora le Régiment tout entier, morts et survivants, en agrafant le Croix de Guerre à la hampe de son drapeau.

Après les meurtrissures de la lutte, c'était l'auréole de la gloire.

****

Amestholm

CHAPITRE VI

L'OFFENSIVE DU CHEMIN DES DAMES

DE LA CHAMPAGNE A L'AISNE.

Lueur d'apaisement dans la sombre tourmente, le séjour à Chantilly prit fin le 20 octobre. Embarqué à Senlis, le régiment rallia en Champagne les unités de la 1er Division d'Infanterie. Il occupa au nord-ouest de Souain le quartier de l'Etoile qu'il déborda ensuite par élargissement sur les ailes. Front calme, à peine ridé par quelques combats d'avant-postes, ciel grisâtre, rarement éclairé par la trajectoire des torpilles, tranchées étroites et fangeuses, poilus terreux et pâlots piochant ou veillant aux créneaux, telle est, rapidement crayonnée, la physionomie du secteur. Ajoutons, pour être complets, note prestigieuse sur le fond uniformément terne, la grande revue du 11 novembre, où d'imposantes délégations de toutes les unités se massèrent, drapeau en tête, dans la plaine de Suippes-Somme-Brionne, pour défiler devant le général **GOURAUD**. La 1ère compagnie du 1er de Ligne fut de la fête ; les sous-lieutenants **CARRE** et **GUILLUY** reçurent la Croix de la Légion d'Honneur, les adjudants **SANTER** et « dit Mistral », le soldat **BUIRETTE**, la Médaille Militaire.

Le 28 septembre, le régiment descendit aux cantonnements de Courtisols. Il y demeura près d'un mois, partagé entre les exercices d'une instruction intensive et les travaux sur la seconde position de Suippes à Souain. Le 2e bataillon, complété par des éléments du 3e, fit une brève échappé au Camp de Mailly, où il manoeuvra en présence d'une mission étrangère et d'une division belge. Le 5 janvier, le régiment reprit possession des tranchées devant Sainte-Marie à Py. En première ou en seconde ligne, dans le secteur de l'Etoile ou à la ferme Piémont, il eut à fournir un effort physique considérable, en raison de l'étendue du front et de la faiblesse des effectifs, de la rigueur du climat et de la complexité des ouvrages à édifier. L'ennemi, d'abord timide et somnolent, fut mis en éveil par le caractère grandiose des travaux entrepris sur le front champenois ; il pressentit une attaque et multiplia les coups de sonde pour en découvrir la trame, les coups de main pour en entraver les préparatifs. Le tir d'engins de tranchée et les combats à la grenade étaient ses moyens d'action les plus communs. Le plus atroce fut l'émission d'une nappe de gaz asphyxiants, qui submergea les bataillons russes à Auberive et dont les émanations toxiques propagées jusqu'à la ferme Piémont, causèrent quelques ravages dans les rangs du 1er.

Le régiment quitta sans regret ce théâtre ingrat et obscur. Le 15 février, par un froid âpre et piquant, il enleva gaillardement la rude étape qui le séparait de Sary. Marche féconde en incidents : vers le nord- est on percevait le roulement sourd et prolongé d'une violente canonnade ; dès l'arrivée aux cantonnements, les trois bataillons furent alertés ; 4 heures plus tard des auto-camions les emportaient dans la nuit vers l'inconnu. Etaient-ce le prélude d'un nouveau Verdun ? Les vieux poilus l'affirmaient ; l'évènement dérouta leurs sombres pronostics. Il ne s'agissait que d'une opération de détail contre Maisons de Campagne et la Côte 185. Satisfaits d'avoir conquis ces deux postes d'observation, les allemands n'essayèrent pas d'élargir le succès.

Le 1 er n'eut pas à intervenir. Après huit jours passés à Saint-Jean-sur-Tourbe et Hans, il gagna par étapes la région Romain-Beaurieux.

La préparation de l'offensive entrait dans la phase décisive. Derrière le mince rideau de troupes qui

gardaient les tranchées de l'Aisne et de la Vesle, l'immense armée des travailleurs procédait à l'équipement du front. Chaque jour, autos et chemin de fer, déversaient d'énormes quantités de matériel ; les lignes télégraphiques et téléphoniques sillonnaient les voies, portant en tous sens, précise et rapide, la pensée du chef. Les pionniers élargissaient les routes ; les ingénieurs lançaient sur les fleuves de gigantesques ponts métalliques. Du 8 au 28 mars, le 1er de Ligne s'adonna pour sa part à l'élaboration de ce vaste programme. Tandis que les 5e et 6e compagnies se dispersaient dans les bois de Goussancourt, pour procéder à des coupes d'arbres, les autres cantonnées à Cuiry, Maizy, Concevreux, Glennes, Romain, travaillaient sous la direction du génie et service des routes. La 2e compagnie de mitrailleuses était mise à la disposition du Service télégraphique du Corps d'Armée. Elle campait dans les Creutes de Beaurieux où un obus la frappa, le 25, à l'heure du rapport, lui mettant 26 hommes hors de combat. C'est durant cette période que le 1er de Ligne perdit le commandant Frère, appelé à diriger le 6e Bataillon de Chasseur à Pied ; il le retrouva deux ans plus tard en qualité de Lieutenant-colonel.

La préparation de l'infanterie n'était pas moins nécessaire que l'aménagement du terrain. Dans les cours d'armée, centres d'instruction divisionnaires, champs de manœuvre, les troupes d'assaut s'initiaient aux nouvelles méthodes de combat ; elles apprenaient sur le terrain à réaliser la liaison d'armes, à emporter des objectifs précis, à triompher des obstacles qui arrêtent la progression. Les spécialistes s'exerçaient au maniement de la grenade, du V.B., de la mitrailleuse, du lance-flammes. Pour subir cet entraînement et esquisser en de minutieuses répétitions, l'assaut qu'il devait donner au Plateau de Craonne, le 1er de Ligne se transporta, le 28 mars, au camp de Lhéry. Il n'en partit que le 8 avril pour prendre ses positions de combat en face du Plateau de Californie.

L'OFFENSIVE DU PRINTEMPS.

Décidée le 16 novembre, au Conseil de Guerre de Chantilly, élaborée au cours de l'hiver par l'effort méthodique et soutenu du pays tout entier, l'offensive du printemps – c'était l'espoir unanime – devait amorcer la décision par la percée. Elle semblait réunir les facteurs essentiels du succès : armée nombreuse et supérieurement entraînée, outillage formidable, moral exalté, doctrine de guerre éclaircie et précisée par les expériences de la Somme. Un événement toutefois en avait faussé le mécanisme : l'audacieux repli de Ludendorff entre Arras et Fère, qui contraignit le général **NIVELLE** à reporter sur la crête du Chemin des Dames et dans un secteur de diversion à l'est de Reims, la ligne d'assaut primitivement fixée aux deux faces du saillant Nesles- Roye-Noyon et qui réduisit les armées françaises à une attaque frontale, contre un ennemi averti, sur des positions escarpées.

CRAONNE.

L'objectif assigné au 1er de Ligne était le Plateau de Californie, à l'extrémité orientale du Chemin des Dames. Sur les photographies prises d'un avion, sa table élevée et taillée à angle droit se détache comme un récif désertique dans un océan de verdure. Vu de la dépression du ravin sans nom, il évoque grossièrement par le relief et la netteté des formes architecturales, l'arrogante et massive silhouette d'un château fort moyenâgeux. A gauche et à droite, les saillants du Jutland et de Tyrol s'en détachent, jouant le rôle de tours flanquantes qui seraient coupées en leur milieu par une rampe crénelée. Au centre et sensiblement en retrait, la paroi de pierre descend à pic, s'interrompt à mi-pente en un palier étroit où perche le village de Craonne, puis s'incline doucement en glacis vers le ravin. Dans l'épaisseur des murailles, tels des meurtrières et des poternes, les abris allemands

ouvrent leur gueule béante ou savamment masquée. En bordure du plateau, puis sur la première déclivité, le fameux Chemin des Dames, couvert par une profonde tranchée, semble un gigantesque chemin de ronde abrité par une bretèche.

Le plan de la défense s'inspire du modelé du terrain : deux lignes de tranchées garnissent les pentes des saillants ; une ligne couvre la grande route qui traverse Craonne, une autre défend l'accès immédiat du Chemin des Dames ; la dernière ou tranchée d'Hasloch, interdit la pénétration dans le Plateau de Californie. Les maisons et l'église de Craonne puissamment organisées, les innombrables abris bourrés de mitrailleuses doublent cette cuirasse rigide d'une armature plus souple et moins visible.

Le 1er Régiment d'Infanterie s'établit le 9 avril dans les tranchées fangeuses qui couvrent la rive sud vaguement ondulée du ravin sans nom. En liaison avec le 201e à gauche, avec le 233e à droite, il doit emporter le saillant du Jutland, la partie sud-ouest de Craonne, le Plateau de Californie et sans limitation d'objectifs, pousser l'ennemi l'épée dans les reins le plus loin possible vers le nord.

La préparation d'artillerie se déchaîne sans interruption du 9 au 16 avril, contrebattue avec une vigueur croissante par les lourds canons allemands. Le sol tremble, le paysage disparaît sous un voile de fumée. Ce pilonnage prolongé ne parvient pas à démolir le système défensif adverse. Par contre, il donne l'éveil à l'ennemi qui masse à l'arrière ses divisions d'intervention. Le 12 avril, le régiment adopte son dispositif d'attaque : en première ligne, le bataillon **CODEVELLE** qui doit enlever la position du Jutland et la compagnie **ALIGARD**, qui doit nettoyer et occuper le village de Craonne ; en soutien, le bataillon de **JOB**, destiné à prolonger l'élan initial, en réserve, le bataillon **ALLARD** qui exécutera un passage en ligne au débouché du Plateau de Californie et prendra alors la direction du mouvement.

Dans la nuit du 15 au 16, l'artillerie ébréchant les fils de fer, décèle l'imminence de l'attaque. Les poilus inspectent leur équipement, vérifient leurs armes, se passent les suprêmes consignes pour le cas où « ils y resteraient ». A 5 heures, ils s'acheminent vers la parallèle de départ. Emus, mais confiants, ils attendent… l'œil fixé sur le chef de section.

Il se peut qu'un souvenir pleure…

Il se peut qu'on regarde l'heure…

L'heure au poignet n'a pas tremblé !...

Six heures… D'un bond, les vagues d'assaut sautent le parapet, se glissent silencieusement dans la brume glacée d'une maussade matinée de printemps, franchissent sans encombre le ruisseau sans nom et abordent à la naissance du glacis qui aboutit aux tranchées allemandes. L'ennemi sera-t-il surpris dans sa taupinière ? Douloureuse déception ! Un avion boche qui survolait nos lignes s'est rendu compte du mouvement et lance des fusées. Le tir de barrage se déclenche sur le ravin ; les mitrailleuses postées à l'entrée des abris se dévoilent ; les troupes d'élite qui occupent le secteur, soldat de la Garde et du Régiment Elisabeth, garnissent les tranchées et engagent une lutte sévère à la grenade. La vague d'assaut ralentit son allure, s'éclaircit, se fragmente. Elle progresse par infiltration jusqu'aux tranchées adverses. C'est alors un effrayant corps à corps. Au Jutland, le bataillon **CODEVETTE** emporte la première ligne, mais n'avance que pas à pas dans les boyaux de communication. La compagnie **ALIGARD** se hisse péniblement à la lisière sud de Craonne. Muraille par muraille, cave par cave, elle entame l'alignement de maisons qui borde au sud la

grande route du village. De leurs abris bétonnés, les Maxims balayent impunément le champ d'assaut, tandis que, s'insinuant par les galeries souterraines, les grenadiers allemands prennent les assaillants de flanc et de dos. La vague offensive s'étale et s'épuise. Les compagnies **MAHIEUX** et **BLIN** renforcent le bataillon **CODEVELLE** sur la face orientale du Jutland, la compagnie **DUTEMPLE** se poste à l'ouest de Craonne. D'un effort tenace, elles mordent la seconde tranchée allemande. Dans le ravin sans nom, le barrage ennemi arrose le bataillon **ALLARD** accroché à la pente sud du Jutland et entrave le service de liaison et le transport des blessés. Déjà 400 hommes jonchent le glacis. Le capitaine **FOQUE**, le lieutenant **BLIN**, le capitaine **MAHIEUX**, grièvement atteints, doivent transmettre à d'autres leur commandement. Le commandent **de JOB**, bien que blessé, refuse de se laisser évacuer.

Suspendu par l'obscurité, le combat à la grenade reprend, sombre et farouche, dans l'après-midi du 17. L'ennemi recule pied à pied. Enfin, vers 17 heures, sa résistance semble mollir ; l'attaque du 201e sur la tranchée du Balcon a jeté momentanément le désarroi dans ses rangs. Saisissant l'à-propos, le lieutenant **EMONET** rassemble tout ce qu'il a sous la main, fonce sur les boches ahuris, et les talonne jusqu'au Chemin des Dames. Une balle le terrasse, un feu de salve décime la poigné de braves qui l'ont suivi, mais le reste du bataillon s'ébranle à son tour et s'installe en bordure du Plateau. La ligne a fait un bond de 400 mètres. Le 3e bataillon, commandé maintenant par le capitaine **MANCERON**, en profite pour occuper le chemin creux à l'ouest de Craonne. Seul, le village résiste toujours aux héroïques efforts des compagnies **ALIGARD, DUTEMPLE,** et **PARIS** et s'enfonce menaçant dans nos lignes. L'église et le cimetière, bourrés de mitrailleuses, empêchent le débouché sur la grande route. Une tentative de la compagnie **GUILLUY**, pour les prendre de revers dans le prolongement oriental de la tranchée des Dames, échoue sous le feu des Maxims.

La bataille sommeille le 18 pour rebondir le 19 à la crête du Plateau de Californie. Les compagnies **PARSY** et **DELAGE** du bataillon **CODEVELLE, GUILLUY** et **DUMELZ**, du bataillon **de JOB**, s'élancent à l'assaut de la tranchée d'Hasloch, en liaison sur la gauche avec le 33e. Précédées par un barrage roulant, elles abordent la position, la nettoyent, l'organisent et la dépassent sensiblement. Des grenadiers allemands, en bras de chemise, refluent par les boyaux pour contre-attaquer. Une poussée vigoureuse les rejette en désordre. Mais à gauche, le front du 33e a plié sous le choc. Pris de front et de flanc dans une position aventurée, les poilus du 1er doivent évacuer leur conquête et se rabattre sur la tranchée des Dames. Des essaims de grenadiers couvrent la retraite, résistant jusqu'à épuisement des munitions.

Exténué et diminué du tiers, le 1er de Ligne fut relevé le 22 avril par le 34e. Pendant quatre jours, avec un sombre acharnement, ses soldats s'étaient rués contre la forteresse inexpugnable ; ils avaient tapé à tour de bras sur les beaux régiments de Kaiser, capturant plus de cent ennemis, en démolissant des centaines d'autres. Hachés par les Maxims, abattus par les grenades, étreints dans l'ombre par d'invisibles ennemis, surgis de mystérieuses retraites, ils avaient manifesté une opiniâtreté superbe et un souverain mépris du danger. 779 hommes, dont 16 officiers, étaient tombés dans la mêlée. Une unité symbolisa leur héroïsme à tous : la 2e Section de mitrailleuses, de la compagnie **CARBENAY**, qui, sous les ordres de l'adjudant **PEYRIN**, se sacrifia jusqu'au dernier servant pour neutraliser le tir ennemi sur le flanc est du Jutland, si bien que l'Ordre de la 5e Armée qui cita sa ténacité, dut citer en même temps sa totale immolation. Heurt implacable de la volonté immatérielle contre la masse écrasante de la muraille, lutte poignante où l'exigüité des résultats semble ironique défi en face de l'immensité de l'holocauste.

La bataille de Craonne, âpre et meurtrière, eut cet autre effet douloureux d'arracher à l'affection du 1er de Ligne, le commandant **de JOB**, grièvement blessé au cours du combat. Modèle de droiture et de sang-froid, il poussait jusqu'à l'héroïsme le souci de l'élégance et la noblesse de l'attitude ; son

âme ne se courbait pas plus sous les rigueurs du devoir que sa haute stature sous la menace des obus. Aimé de la troupe flatte la grandeur des manières quand elle s'agrémente d'affale bonhomie, estimé de ses chefs qu'il avait séduits par l'élévation de ses conceptions et la maîtrise dans l'action, il emporta l'unanime regret du régiment dont il demeure l'une des plus belles figures.

LE CAMP DE MAILLY.

Epuisé, mais pas abattu, fier de ses blessures comme de ses lauriers, le 1er de Ligne resta inaccessible au souffle de découragement qui frôla alors tant d'âmes.

Par une série d'étapes allègrement enlevées, il gagna les bords de la Marne, puis la région de Montmirail où l'arrivée d'importants renforts, composés en majeure partie de jeunes recrues de la classe 17, infusa un sang nouveau à ses effectifs appauvris.

Du 14 mai au 10 juin, il séjourna au Camp de Mailly, où le 1er Corps d'Armée s'entraînait sous les ordres du général **LACAPELLE**. Ce fut une période d'intense vie militaire. Matin et soir, exercices et manœuvres se succédaient suivant un plan ordonné : les enseignements de la récente offensive furent mis en lumière ; la troupe initiée aux derniers termes de l'évolution tactique ; les problèmes complexes de la liaison des armes, de l'amalgame et de la compénétration des unités, reçurent des solutions précises. En quelques semaines, le 1er Corps d'Armée acquit une valeur technique incomparable.

Le général **LACAPELLE** le félicita dans une revue solennelle où il remit aux officiers et soldats les distinctions obtenues dans les affaires du Chemin des Dames. Le commandant **ALLARD** reçut la rosette de la Légion d'Honneur, les capitaines **DUTEMPLE** et **MANCERON** furent faits Chevaliers.

Le 10 juin, le 1er de Ligne se rendit par étapes à Fontaine-Fourche et Villuis. Il y séjourna au repos jusqu'au 27 juin, date à laquelle il s'embarqua à Provins.

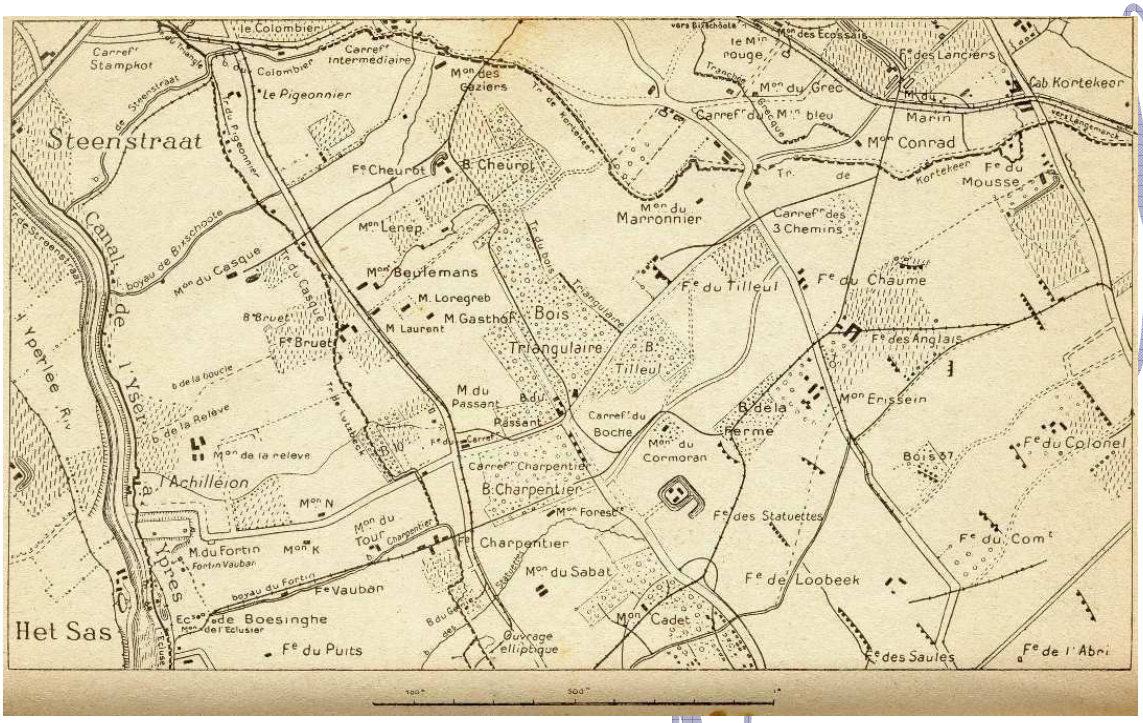
Pour étayer l'offensive anglaise dans les Flandres, l'Etat-major Français faisait appel au terrible outil de guerre, qu'il savait d'un maniement facile et sûr, trempé par les plus durs combats et affiné par le récent entraînement. Le 1er Corps d'Armée reçut l'ordre de se porter tout entier dans la région de l'Yser.

****

Ancestramil

CHAPITRE VII

LA BATAILLE DES FLANDRES



AVANT L'ATTAQUE.

Le 1er de Ligne débarqua à Bergues le 29 juin ; le lendemain, il fut transporté an autos dans la région de Westvléteren. Las d'arpenter depuis trois ans, l'aride plateau de la Champagne pouilleuse, les monts boisés de l'Argonne, les falaises crayeuses de la Somme, les gars du nord saluèrent avec émotion la plantureuse plaine flamande. A perte de vue, elle déployait sur la table uniforme de son sous-sol imperméable et de son riche terreau, la nappe verdoyante de ses prairies savamment irriguées. Disséminées par toute la campagne dans un cadre de haies vives et de boqueteaux, les fermes opulentes et hospitalières disaient l'effort tenace, le bon sens solide et fin, la gaieté sobre et réservée, tandis que les horizons brumeux où se profilaient les flèches ajourées des clochers pointus et les tours massives des beffrois moyenâgeux, jetaient sur ces paysages robustes, une teinte de discrète mélancolie : images de cette froideur voulue, de cette fidélité aux traditions, de ce culte de l'idéal qui sont les caractères propres du paysan flamand.

Les poilus regardaient obstinément vers l'est, vers la terre meurtrie où des milliers de foyers anxieusement les attendaient ; les yeux alors s'embuaient de larmes, les cœurs se gonflaient d'une volonté farouche, celle de sauter la barrière de feu qui dissociait leurs affections. Instinctivement, les âmes se haussèrent au niveau des plus rigoureux devoirs.

Cet espoir exalté eut pu paraître présomptueux, si le style grandiose des préparatifs d'attaque ne

l'avait pas ailleurs autorisé. Les camps regorgeaient de soldats, les routes étaient sillonnées de véhicules de tous genres. Sous le couvert d'un minutieux camouflage, la constitution des dépôts, l'équipement du front, l'entraînement des troupes se poursuivaient sans trêve et sans à-coups. Le génie britannique s'y déployait tout entier avec son flegme, sa méthode, son sens pratique. L'objectif était capital pour l'Angleterre. Il s'agissait d'élargir le saillant d'Ypres en direction générale Thourout-Courtrai, de provoquer, par suite de cette menace stratégique, l'évacuation de la côte belge et, par le fait même, d'émousser le tranchant de l'arme sous-marine. La 1er Armée française, formée des 1er et 36e Corps d'Armée, sous les ordres du général **ANTOINE**, devait coopérer avec l'armée **GOUGH**. Le plan d'attaque soigneusement précisé comportait une formidable préparation d'artillerie et des bonds limités de l'infanterie, opérés à l'abri de barrages roulants. Cette offensive – disons-le tout de suite pour mieux situer l'action du 1er de Ligne – échouera dans son grand dessein stratégique, en raison des difficultés du terrain, aggravées par les conditions climatiques, en raison aussi de la méthode défensive allemande qui consistera à garnir de mitrailleuses en avant des lignes bouleversées, le champ d'entonnoirs. Toutefois, de l'aveu même de Ludendorff, elle aura ce résultat appréciable d'ébranler le moral de l'ennemi en lui causant des pertes effroyables.

Le rôle du 1er de Ligne, au cours de ces opérations, sera particulièrement brillant. Débouchant du secteur de l'Het-Sas sur le canal de l'Yser, au sommet nord- ouest du saillant d'Ypres, il va remonter vers le nord en deux élans vigoureux et échancrer la lisière sud de la forêt d'Houthulst. Retraçons brièvement cette nouvelle page de gloire.

L'HET-SAS.

Débarqué le 30 juin à Westvléteren et au Lion belge, le régiment goûte, durant quelques jours, le charme de la fraternité belge, la saveur de l'amitié anglaise. Le 4 juillet, le bataillon **ALLARD** prend position devant Steenstraat, le 6, le bataillon **CODEVELLE** relève le 18e Régiment de ligne belge dans le sous secteur de l'Het-Sas. Les troupes de réserve collaborent aux travaux de l'arrière, aménagement de pistes, création d'emplacements de batteries.

Puis du 17 au 29 juillet, c'est, à nouveau, une période de franc repos. Quelques cérémonies officielles excitent la curiosité légèrement blasée des poilus. Déjà, le 5 juillet, le colonel, la musique et une compagnie du régiment, ont escorté le Drapeau, à la réception du roi d'Angleterre à Rexpoëde. Le 14, un détachement, dirigé par le capitaine **CARDON**, a défilé à la grande revue dans Paris. Cette fois ce sont, dans les cantonnements de Quaedypre et de Soex, les visites du Président de la République, du général **LACAPELLE** et du général **ANTHOINE**. Ce dernier glisse en confidence que l'attaque se déclenchera le 31 juillet. Le 30, on remonte dans le secteur de l'Het-Sas.

Les positions françaises sont à cheval sur la route Lizerne-Ypres. Elles poussent de nombreux rameaux sur le mince fossé de l'Yperlée, qui frange, à l'ouest, le vaste lit vassaux du canal de l'Yser. Les allemands garnissent l'autre rive. La tranchée de l'Ecluse, flanquée du fortin Vauban, épouse fidèlement la tracé de la berge oriental ; la tranchée de lutzbeck forme la seconde ligne, appuyée à un groupe de quatre bois accouplés : bois Charpentier et bois du Passant, bois du Tilleul et bois Triangulaire ; la tranchée Korteker dessine le troisième bourrelet, parallèlement à la route Bixchoote-Langemarck, en avant d'une série d'ouvrages fortifiés : maison des Ecossais, maison du Grec, maison Conrad. Les fermes organisées et les abris bétonnés qui criblent le sol, complètement le système défensif.

Le plan d'engagement du 1er prévoit l'occupation, avant l'heure H, de la première ligne allemande, la déduction en trois bonds de la seconde ligne et, pour clôturer la journée, l'envoie de patrouilles qui amorceront et exécuteront, s'il y a lieu, l'occupation de la tranchée Korteker.

Avec la maîtrise d'un artilleur consommé, le général **ANTHOINE** ouvre un tir de préparation qui foudroie la zone d'attaque jusqu'à la coupure de Steenbeck. Les blocs de béton disposés sur la berge orientale sont déchaussés et effrités, les tranchées de l'Ecluse et de Lutzbeck sont nivelées. Les obus, crevant le sol meuble et humide d'énormes entonnoirs aux parois à pic, transforment le champ de bataille en une gigantesque écumoire. Les fermes sont rasées, les fils de fer ébréchés, les bois éventrés sur une largeur de 100 mètres. Le feuillage des arbres a disparu, haché par la mitraille et les troncs tordus et noircis s'allongent squelettiques, comme des poteaux indicateurs.

Broyés par l'ouragan d'acier, les allemands évacuent leur première ligne le 28 juillet. Le groupe franc du lieutenant **DEFONTAINE**, resté dans le secteur après le départ du 1er, s'insinue par les saignées pratiquées dans la berge, au débouché des boyaux ; il passe le canal et s'établit à 300 mètres à l'est. Le génie, accouru sur ses traces, lance les passerelles et les tapis roulants.

Dans la nuit du 30 au 31, par une épaisse obscurité, sous un violent bombardement, le bataillon **ALLARD** franchit le canal et s'installe dans la zone chaotique des trous d'obus jalonné par la maison K, la ferme du puits, le fortin Vauban.

La suprême préparation fait rage : tir d'écrasement qui pulvérise les positions, tir de ratissage qui élimine le personnel, tir indirect des mitrailleuses qui arrose les carrefours et les débouchés à l'arrière. A 4 heures 24, le bataillon **ALLARD** s'élance, en liaison à droite avec le 233e, à gauche avec le 33e. Les compagnies **PARIS** et **DOCHE** sont en tête, suivant à 200 mètres cet étrange rouleau compresseur qu'est le barrage mobile. Le premier bond se fait sans perte ; l'infanterie allemande, démoralisée par la canonnade, ne tente aucune réaction. Parvenues dans la tranchée de Lutzbeck, les compagnies stoppent pour reprendre l'échelonnement. A 5 heures 48, nouveau bond, puis nouvel arrêt dans les bois du Tilleul, bois triangulaire, bois du Passant où les assaillants se sont infiltrés et s'organisent. Le bataillon **GUILLOT**, resté jusqu'alors en réserve, exécute un passage en ligne. A 6 heures 30, les compagnies **MAHIEUX** et **DUTEMPLE** s'élancent à l'assaut des fermes du Tilleul et du Chaume. Le boche s'est ressaisi ; son artillerie ensanglante, sans pouvoir l'enrayer, la marche des poilus. Ils s'installent sur les objectifs, les débordent, sondent et occupent la tranchée Korteker et, devant l'inertie de l'infanterie allemande, couronnent, après un combat d'avant-postes, la ligne général : Ferme des Cuirassiers, Maison des Ecossais, Ferme des Lanciers.

Ce saut de 3 kilomètres, exécuté brillamment, sans pertes sensibles et comme à la manoeuvre, excita l'enthousiasme du régiment. La pluie fine est pénétrante qui tomba sans discontinuer les jours suivants se chargea de le rafraîchir. Sur ce terrain imperméable et plat où les travaux d'irrigation et de drainage étaient suspendus depuis trois ans, les eaux stagnèrent à la surface. La boue fit son apparition, cette boue inconsistante et glacée qui pénètre dans les vêtements, colle à la peau, raidit les membres. Les tranchées devinrent des faussés lagunaires où l'on travaillait, enfoncé dans la vase jusqu'aux genoux. Le champ d'entonnoirs se transfigura en un delta marécageux, piqué de puits profonds où les corvées nocturnes pataugeaient, s'enlisaient, se noyaient. Le 6 août, à la relève, quand les poilus émergèrent du cloaque insalubre, les visages ravagés, les teints fiévreux, les uniformes en lambeaux et maculés de boue disaient éloquemment l'épuisante fatigue de ces lendemains de victoire.

Le martyre appelait l'apothéose. Le 14 août, tandis que les 1er et 2e bataillons coulaient des heures paisibles sur la plage de Malo-Terminus, le 3e bataillon se massait, pour une revue, sur le champ

d'aviation de Bergues. Le général Pétain lut, d'une voix vibrante, la seconda citation du 1er de Ligne à l'Ordre de l'Armée ; il noua la fourragère verte à la hampe du Drapeau, accrocha une palme nouvelle à sa Croix de Guerre et posa pieusement les lèvres à ses plis glorieux.

Etreints par l'émotion, eux qui n'avaient pas tremblé sous les obus, les vainqueurs de l'Het-Sas sentirent tous les baisers de la Patrie frôler leurs joues rouges de fierté.

PAGEGOED.

Le 22 août, le 1er remonta en ligne à l'extrémité nord-est de la gaine d'offensives du 31 juillet. Ses tranchées débordaient légèrement la ferme André Smits, l'ouvrage des Lilas, la ferme des Camélias où siégeaient les postes de commandement des commandants de compagnie ; ses patrouilles fouillaient les rives du Steenbeck. Favorisée par la température chaude et asséchante, la vie s'écoula, calme et facile, jusqu'à la relève.

Du 14 septembre au 4 octobre, le régiment fut mis au repos aux Attaques, près de Calais. La proximité d'une ville active et souriante, l'affabilité des populations, le voisinage de la mer, effacèrent promptement toutes traces de fatigues ; un bref entraînement à Looberghe rendit au 1er cohésion, endurance et souplesse. A l'heure où la bataille se rallume, de Passchendaele à la forêt d'Houthulst, le régiment se trouve prêt pour l'offensive.

Il s'installe le 18 à la pointe nord-est du sillon de l'Het-Sas, prolongé maintenant jusqu'aux rives du Corverbeck. Sa première ligne, grossièrement parallèle au ruisseau, est en liaison, à droite, à la ferme Papegoed, avec le 233e, à gauche, à la ferme de la Victoire, avec le 401e. Le bataillon de réserve occupe la zone Lilas -Camélias-André Smits. Devant lui, les positions boches courent l'une du Draaibank au bois de Papegoed, l'autre de la tranchée du Tour à la ferme Dungelhof ; doublées toutes deux par des alignements d'abris bétonnés et de trous d'obus organisés.

Huit jours se passent à équiper le front. Les bourrasques d'octobre, les abondantes chutes d'eau ont accentué le caractère marécageux du pays. Les pistes de caillebotis s'envasent sous le choc de la canonnade. Les allemands, nerveux et irritables, inondent les positions d'obus à gaz toxiques. Les poilus tiennent bon cependant, mais un grand nombre sont terrassés par la maladie ; les évacuations se multiplient. L'ordre d'attaque, galvanisant les énergies, suspend seul l'épuisement physique.

Deux bonds offensifs réalisés le 26 et le 27 à l'aube, doivent porter nos troupes dans la deuxième ligne allemande. Du 22 au 25, les canons, crachant à pleine gueule, pratiquent des coupes sombres dans le bois Papegoed et le bois du Trapèze. Six compagnies de mitrailleuses, établies à Mondovi sous la direction du capitaine Chotteau du 1er, réalisent, sur les secondes positions ennemies, un tir de harcèlement et d'interdiction particulièrement efficace. Le 25, dans la nuit, le génie lance des passerelles sur le Corverbeck.

Le 26, à 6 heures, les compagnies **PARIS** et **LECLERCQ**, du bataillon **ALLARD**, la compagnie **VEILLET LAVALLEE,** du bataillon **CODEVELLE**, franchissent le parapet. Lentement, suivant la cadence du barrage mobile, elles s'infiltrent dans le bois Papegoed et se glissent au sein des clairières désolées. Un obstacle arrête soudain leur pénétration : indemne sous sa carapace de béton, un abri se dresse, dont les flancs crénelés vomissent le fer te le feu. Une mitrailleuse, nichée sous son ombre, balaye les assaillants qui s'aplatissent et combattent à distance. Cette situation inextricable menace de se prolonger, quand deux tireurs d'élite la dénouent d'un coup brusque et hardi. Emergeant d'un trou d'obus, le sergent **APPOURCHEAUX** et le soldat **VOYEZ** foncent

droit sur les boches en actionnant leur fusil mitrailleur ; ils les chassent dans leur taupinière et se postant à l'orifice ouest de l'abri, referment sur eux la porte de la prison. Soixante-seize prisonniers sont cueillis ; l'avance se poursuit jusqu'à la corne nord-est du bois.

Elle est reprise le lendemain, à 5 heures 15, en dépit d'un violent bombardement. Pivotant sur la droite, le bataillon Allard et le bataillon **GUILLOT,** qui ont relevé dans la nuit le bataillon **CODEVELLE** occupent, face au nord-est, les positions ferme Arabe, ferme Dungelhof, bois du Trapèze. Une rectification ultérieure les porte sur l'alignement du 401e à l'In den Hemel Cabaret.

La victoire est complète, mais trente soldats reposent dans le suaire de boue ; une centaine de blessés s'acheminent douloureusement vers l'arrière, évacués, aux prix d'efforts inouïs, par l'héroïque phalange des infirmiers que dirige le médecin-major **AZAM**. Les autres, fantômes hâves et amaigris, cèdent le secteur au 327e et se traînent exténués jusqu'aux cantonnements de repos de Bissezacle, Soex et Bellevue. La campagne des Flandres est virtuellement terminée. Du 19 au 4 décembre, le 1er s'établira encore en seconde ligne à l'ouest de Pypegaele, mais ce sera pour travailler dans l'arrière-secteur.

Le 10 décembre, les gars de Nord dirent définitif adieu à la Flandre aimée où ils avaient souffert sans amertume et lutté sans défaillance, parce qu'au même moment et sur le même sol, au foyer mutilé, on luttait et souffrait aussi. Par étapes entrecoupées de haltes prolongées, le régiment gagna la région de Lizy -sur-Ourcq. Les compagnies se disséminèrent dans les gracieux villages aux résonances si françaises : May-en-Multien, Plessis-Placy, Marnone-la-Paterie, Vernelles, Moulin-de-May. Elles devaient y séjourner jusqu'au 19 janvier 1918.

****

CHAPITRE VIII

LA RUEE GERMANIQUE

LE PLATEAU DE CALIFORNIE.

L'année 1918 s'ouvre sous de sombres auspices. La Russie s'abîme dans le bolchevisme, la Roumanie capitule, l'Italie, un instant fléchissant, s'arc-boute aux rives du Piave. Volontaire concentré, Ludendorff tourne vers la France le bélier formidable de ses 201 divisions. Dans l'attente du coup droit, les Alliés préparent la parade : tandis que les chefs réalisent une sage économie des réserves, les armée s'initient aux principes de la bataille défensive en profondeur ou s'épuisent à tremper et assouplir la cuirasse défensive.

Le 1er Régiment d'Infanterie prend position, le 20 janvier, au sud de l'Ailette, dans les rangs de la 6e Armée. Le bataillon de tête s'établit au nord de Chevreux, le bataillon de soutien dans Craonne, la réserve à Craonelle. Le Haut Commandement redoute une attaque sur ce front particulièrement vulnérable parce que récemment conquis. Ordre est donné de l'équiper sans tarder. En dépit des obus à gaz toxiques qui dessèchent le bois de Beau-Marais, et paralysent maintes fois les travailleurs les plus robustes, le 1er besogne dur, nuit et jour, à tous les échelons de combat, pour réaliser les ingénieuses conceptions du Génie. Il dessine, dans l'argile marneuse, un système de tranchées, sinueux et ramifié, d'une savante complexité ; il cisèle, dans l'escarpement rocheux du

Ancestramil

Plateau de Californie, un réduit qui est à la fois une forteresse et un ouvrage d'art. D'innombrables abris creusent les flancs du Jutland – le plus remarquable, celui de l'Electra, fut ensanglanté par l'explosion d'un dépôt de grenades qui tua et blessa vingt soldats de la 6e compagnie. – Le 7 mars, le secteur, complètement renouvelé, est en état d'affronter le choc des sturmbataillonen. Le 1er se rend alors au camp de Coulonges où, sous le commandement d'un nouveau Chef de Corps, le lieutenant-colonel **BIDOZ**, il s'entraîne pour les durs combats à venir.

NOYON.

L'horizon militaire s'assombrit. Le 21 mars, 40 divisions allemandes ont crevé le front britannique, de l'Oise à la Sensée ; elles déferlent, en direction générale Montdidier, Amiens, Abbeville, menaçant à la fois la liaison franco-anglaise et les communications maritimes. Déjà les renforts français accourent pour étayer les armées **GOUGH** et **BYNG**, étourdies et démoralisées.

Les poilus du 1er, en route vers Pontavert où ils vont relever les unités de la 2e Division d'Infanterie, guettent, sur le chemin, les autos qui les jetteront dans la bataille. Elles les rejoignent le 24 à Baslieux-les-Fismes et les transportent au petit jour à Pont-Saint-Mard et Guny où le régiment cantonne dans les Creutes. Le 25, il pousse des reconnaissances sur Couey-le-Château et Folembray ; à minuit, il s'embarque pour Noyon.

La menace de l'invasion planait sur la ville ; silencieuse et éplorée, la population évacuait vers le sud ; les derniers trains quittaient la gare…

L'armée Humbert qui couvrait les approches de l'Oise, reculait méthodiquement, sous la poussée de forces supérieures ; le 1er reçut l'ordre de protéger le repli de la 5e Division de Cavalerie qui défendait les abords de Noyon. Il s'installa sur les hauteurs de Saleney, sa gauche couronnant la crête escarpée du Mont Saint-Siméon, sa droite appuyée au village de Béhéricourt. Durant une journée et demie, il tint l'ennemi en respect par l'énergie de son attitude et la précision de son feu. Le 26 mars, à 20 heures, découvert par le retrait des régiments de gauche, il se replia en bon ordre, combattant à distance et capturant les cavaliers boches qui s'aventuraient dans ses lignes. Il passa l'Oise à Pont -l'Evêque et Sampigny, se rassembla dans le Parc du château de Carlepont et garnit la rive sud du fleuve, entre Pontoise et Varennes. Les allemands n'en tentèrent pas le passage. Entraînés vers Montdidier sur les talons des anglais, ils limitèrent les prises de contact à de faibles combats de patrouilles.

Le calme persista jusqu'aux premiers jours d'avril. Alors, gonflée par les pluies de printemps, l'Oise déborda largement sur ses rives, jetant, sur la clarté riante des paysages du Valois, la terne humidité des Flandres. Les poilus connurent à nouveau le calvaire des corvées nocturnes par les chemins submergés, les veilles transies dans les tranchées ennoyées, les gardes aux avant-postes, dans des tonneaux plantés sur la berge. Epuisés physiquement et guettés par la maladie, ils eurent encore à s'opposer aux entreprises de l'ennemi. Après un premier échec à l'est de Varennes contre la compagnie **MAHIEUX**, les allemands forcèrent, le 23 avril, sur le front du 3e bataillon, le passage du fleuve. Prélude d'artillerie, traversée sur des radeaux, irruption dans nos lignes, l'attaque comportait un grand déploiement de forces et nous causa quelques pertes, sans entamer nos positions. Le 1 er riposta au début de mai, en organisant deux coups de main sur les tranchées allemandes devant Pontoise. Ils échouèrent, entravés par le lancement défectueux des barques en toile qui retarda l'exécution et donna l'éveil aux ennemis.

Le 9 mai, le régiment se porta vers le sud-ouest, à Saint-Léger et Ollencourt. Il y passa quinze jours,

partagé entre le repos dans les pittoresques villages et l'entraînement dans les décors somptueux de la forêt de l'aigle. C'est là, que le 27 mai, à la tombée de la nuit, les autos, les autos légendaires de la Marne, de Verdun, de Noyon, vinrent le prendre pour l'emporter mystérieusement dans la forêt, sur la route de Compiègne. Quelque drame nouveau se jouait sur le front.

UNE SURPRISE DE LUDENDORFF.

Ludendorff avait exploité en profondeur la percée réalisée le 21 mars. Il s'était enfoncé en coin dans notre flanc jusqu'à la ligne Moreuil-Montdidier où la géniale maestria de Foch, le jeu habile de nos réserves, la ténacité de nos troupes avaient brisé son élan. Le 9 avril, tapant plus au nord, il avait enlevé Armentières et Bailleul et gravi le sommet du Kemmel. L'Allemagne s'enorgueillissait de ces éclatants succès tactiques ; mais le Grand- Etat-Major déplorait tout bas l'échec de ses conceptions stratégiques : Amiens, Béthune, Ypres, Calais restaient inviolés ; la liaison franco-anglaise était mieux assurée que jamais, grâce à l'unité de commandement, l'accès de la mer était barré par une infranchissable muraille. Où frapper le coup décisif ?

Ludendorff jette son dévolu sur la Champagne, secteur peu organisé et occupé par des divisions fatiguées. Le 27 mai, il renouvelle entre Anizy-le -Château et Reims la « manœuvre de Riga » ; canonnade brève et violente, émission de gaz toxiques, élan brutal et accéléré de « Stosstruppen », quatre fois supérieures en nombre. Le succès est foudroyant : en vingt quatre heures, les allemands bondissent de l'Ailette à la Vesle, poussant devant eux des débris de régiments qui tourbillonnent dans le vide. Foch ne se trouble pas. Il ramène au sud de l'Aisne les réserves qui ont glissé au secours des anglais et concentre la résistance sur les parois de la poche où s'engouffre l'armée adverse. Le 1er de Ligne doit s'insérer dans la 6e Armée qui couvre le flanc ouest au sud de Soissons.

LA RETRAITE.

Il débarque dans la nuit du 27, salué par le bombardement des Fokkers qui survolent nos lignes au radieux clair de lune. Les deux premiers bataillons cantonnent à Serches ; le troisième se porte au nord-est sur Ciry-Salogne et Chassemy. Le 28, à l'aube, le colonel **BIDOZ** et le lieutenant **CARRE**, officier de liaison, se postent sur les hauteurs de Couvrelles pour explorer la zone d'action du régiment, quand ils voient décaler au galop, par la route de Cerseuil, une patrouille de cavalerie. Chargée de porter un pli à une unité présumée dans Cerseuil, elle s'est heurtée aux avant-postes ennemis ; le choc sur le front du 1er est imminent. Aussitôt le colonel précipite l'entrée en scène de ses hommes et les dirige par fractions sur leurs emplacements de combat : 1 er bataillon et compagnie Hors-Rangs sur la côte 144, 7e et 6e compagnies en soutien, 5e en réserve. Le 3e bataillon, ramené en arrière, s'établit à la ferme du Mont de Soissons.

Une escadrille d'avions, fendant l'air à faible hauteur, prélude à l'attaque par un lancement de fusées et un copieux arrosage de nos tranchées. Les sapeurs réagissent par un tir nourri qui abat l'un des oiseaux. L'artillerie entre alors en scène ; puis les groupes de fantassins se glissent dans la verdure et engagent le combat ; ils émergent, innombrables, des moindres accidents de terrain ; pointent leurs mitraillettes et croisent leurs feux. Terrés dans des positions improvisées, les poilus résistent vaillamment. Les pionniers, dissimulés dans un fossé devant le Peuplier, voient surgir à 30 mètres, d'un repli du sol, des grenadiers boches. Superbe de crânerie et de sang- froid, le lieutenant **GUILLUY** qui les commande ouvre un feu meurtrier ; il est renversé, fusillé à bout portant ; ses

hommes, débordés, sont faits prisonniers. A la Siège Ferme, l'aumônier et le personnel médical refusent d'abandonner les blessés couchés dans les caves ; ils tombent aux mains de l'ennemi. La vague d'assaut s'infiltre partout, submerge les îlots de résistance et s'étale vers le sud-ouest. Il faut reculer.

A la tombée de la nuit, le 1er prend position au Mont de Soissons. Eclairant le ciel noir de rougeoiements lugubres, à l'horizon, flambait l'immense parc d'aviation de la Folie ; le bombardement se faisait foudroyant. Les troupes, décimées, prolongèrent la résistance jusque dans la matinée du 29. Elles s'établirent alors à la ferme de l'Epitaphe, face à l'est, pour couvrir Chacrise contre l'ennemi débouchant de Lesges. Elles tinrent bon, mais la chute de Soissons et de Fère- en-Tardenois entraîna un repli accentué de l'aile gauche française aventurée en coin dans les lignes allemandes.

Le régiment se porta sur le Plateau de Droizy où il se reforma dans la nuit, sous le couvert d'un bataillon de Chasseurs. Le 30, à l'aube, il se regroupa au Monument et prit position dans le bois, du Plessier. L'après-midi amena une recrudescence d'activité offensive. Lancés en flèche jusqu'à la Marne, dans un couloir étranglé, les Sturmbataillonen tentèrent, avec une vigueur redoublée, l'élargissement de la gaine d'offensive. La poussée se fit irrésistible. Délogé du bois Plessier, le 1er passa la nuit du 30 au 31 dans de grossières tranchées accolées à la lisière ouest du village. Le lendemain, il poursuivit sa retraite par Saint-Rémy-Blanzy et Billy-sur-Ourcq, jusqu'à la Loge Ferme où il fut relevé.

Ces lignes, sèches et anguleuses comme un tracé indicatif, ne sont pas une évocation de la bataille ; elles se bornent à en marquer les jalons. Comment redire l'acharnement et l'héroïsme déployés dans ces quatre jours de combats incessants où le régiment, reculant pas à pas, fut presque anéanti ? Lutte incohérente où des poignées d'hommes, abandonnées au commandement d'un chef ou à l'initiative d'un soldat débrouillard, sans liaison avec les groupes voisins, sans plan d'ensemble, sans directives précises, parfois coupées de l'arrière, improvisaient des centres de défense, se repliaient sous menace d'enveloppement et soupiraient après l'ordre ferme de la résistance sur place et de la volte-face victorieuse. Lutte déprimante où nos troupes, sans soutien d'artillerie, sans appui d'avions, sans ravitaillement, n'opposaient que leurs poitrines à des flots d'adversaires supérieurement outillés et exaltés par l'ivresse du triomphe. Seule la foi patriotique solidement chevillée dans les cœurs a pu inspirer et soutenir ce sublime entêtement.

Relevé le 1er juin, le 1er de Ligne se rassembla dans le buisson d'Hautwison et se rendit à Villers-Cotterêts que la population venait d'évacuer. A près cinq jours de diète forcée et de perpétuelle insomnie, il s'abandonna sans réserve à la douceur de vivre. Le 3 juin, il remonta en ligne dans les chêneraies de la forêt de Retz et témoigna, par deux entreprises hardies, de cette faculté de rebondissement qui est, à travers l'histoire, l'apanage de la race. A peine arrivée sur le front, devant la Grille Ferme, la compagnie **SCHER** reçut l'ordre de contre-attaquer. Elle s'élança sans hésitation, dégagea un Etat-major de régiment, entraîna par son exemple les unités voisines et enraya la pénétration allemande dans la forêt. Le lendemain, la compagnie **MESSAGER** complétait le succès par un vigoureux coup de main sur le front du 91e.

Cette stabilisation des lignes clôturait par un brillant épilogue la série de durs combats qui avaient mis en si haut relief la robuste santé morale du 1er. Réduit des deux tiers et privé de la majeure partie de ses cadres, il n'était plus qu'un régiment fantôme. Mais à son front meurtri, le général **DEGOUTTE** posa l'auréole d'une troisième Citation à l'Ordre de l'Armée. Sacrifice couronné de gloire. Sacrifice fécond aussi, car l'ennemi, dans ses assauts désespérés, n'avait pu arracher la décision ; il n'avait fait que creuser dans nos lignes une nouvelle poche qui prêtait flanc à la

manœuvre : et déjà, dans la forêt de Villers-Cotterêts, sauvée par les gars du 1er des regards indiscrets de l'ennemi, la victoire s'embusquait, prête à bondir au signal de Foch.

UN COUP DE THEATRE.

Le 8 juin, le régiment se rendit à Cuvergnon ou quelques jours de repos et l'assimilation de jeunes recrues de la classe 18, rendirent vie et gaieté à ses compagnies exsangues. Du 12 au 17, il travailla de nuit à organiser la défense immédiate de Villers- Cotterêts, puis il remonta en ligne à la lisière orientale de la forêt, à 1000 mètres de la Savière, entre Corcy et Longpont. En l'espace de quinze jours, il s'installa sous bois trois lignes de défense d'où il put narguer la rage inopérante de l'ennemi, ses bombardements sans effets, et ses coups de main infructueux. Ripostant au moment opportun, il réussit même à améliorer ses positions par quelques opérations de détail. Le 1er juillet, la compagnie **CARRE** enleva brillamment la côte 118 et le pâté de maisons à l'ouest de Corcy. Le 10, exploitant un magnifique succès remporté par la compagnie **RAGOT**, du 201e, sur la Grille Ferme, le régiment, en liaison avec le 169e, progressa sans combat jusqu'à la rive occidentale de la Savière, qu'il couronna depuis le sud de Longpont jusqu'à la station est de Corcy.

Relevé le 12, et placé en réserve du Grand Quartier Général, il se rendit par Senlis et Chantilly à Persan, Beaumont et Bernes. Les gracieux panoramas de l'Ile- de-France, les paysages lumineux aux lignes molles, aux teintes discrètes et nuancées, la limpidité et la douceur d'un beau ciel d'été s'harmonisaient avec le besoin de repos qu'éprouvaient les poilus. L'activité fiévreuse et bourdonnante de la banlieue parisienne satisfaisait par ailleurs à leur soif de distractions. La journée du 14 juillet fut célébré magnifiquement : c'est à peine si la violente canonnade entendue vers minuit, dans la direction de la Champagne, éveilla chez certains une fugitive appréhension. Le 15, au soir, sur la Grande Place de Beaumont, la Musique du Régiment dirigeait d'un rythme sûr les évolutions des soldats dansant avec les jeunes filles du pays, quand un ordre d'alerte suspendit brutalement la valse. Les voitures et cuisines roulantes s'éloignèrent immédiatement ; les trois bataillons, massés dans leurs cantonnements, passèrent la nuit sans incident. Le lendemain, à 18 heures, des autos les emportèrent vers la bataille.

****

CHAPITRE IX

LA VICTOIRE

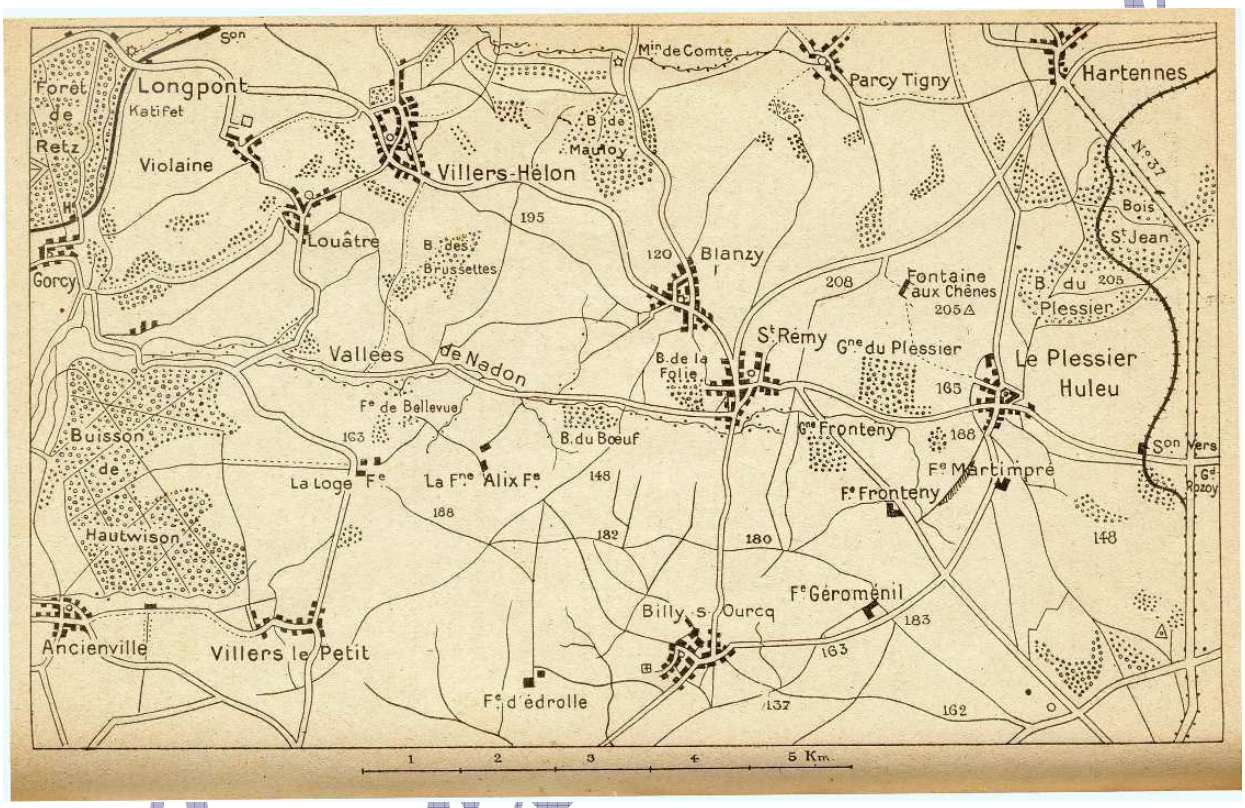
LA RIPOSTE DE FOCH.

Le 15 juillet, de la Main de Massiges à Château -Thierry, Ludendorff déclanche, en direction Chalons-Epernay, « l'offensive pour la paix ». La méthode de percée est ponctuellement appliquée : mais la finesse du génie français a deviné et déjoué la rigueur implacable du système allemand. Manœuvrés par nos groupes d'élite laissés en première ligne, les assaillants enfoncent et s'enlisent dans des ornières repérées par notre artillerie, tandis que le gros de nos forces retranché à l'arrière, les écrase de ses feux. **Von EINEM** se brise sur **GOURAUD**, **Von BELOW** se butte à la montagne de Reims, **Von BOEHN** ne peut élargir la bande de terrain qu'il conquise au sud de la Marne. Le boche chancelle, étourdi.

Foch a ménagé ses réserves ; il a mis au point la doctrine française de la percée par la puissance de

l'artillerie, l'irruption des chars d'assaut, le mordant et l'initiative du soldat, et de l'exploitation de la percée par l'élargissement et l'initiative du soldat, et de l'exploitation de la percée par l'élargissement de la bataille ; il croit à la force de sa race, à sa faculté de résurrection. Au moment psychologique il provoque « l'événement » qui achèvera la démoralisation de l'adversaire. Le 18 juillet, les armées **MANGIN** et **DEGOUTTE** crèveront le flanc ouest de la poche de Château-Thierry et dégonfleront l'orgueil germanique.

LE PLESSIER HULEU.



Le 1er de Ligne sera de la fête. Débarqué le 17, à la pointe du jour, à l'est de Crépy -en-Valois, il bivouaque sous bois, tandis qu'à Russy-Bémont, le colonel **BIDOZ** communique aux commandants de bataillon et de compagnie le plan d'engagement pour le lendemain. Le régiment s'établira par échelons à la lisière orientale de la Forêt de Retz, à l'ouest et au sud de Longpont, débouchera à l'heure H en soutien du 13 e Tirailleurs et passera ultérieurement en première ligne. A 19 heures, le 1er s'engage dans la forêt pour rejoindre ses positions de combat : marche difficile par des routes ensablées, défoncées sous la masse des chars d'assaut et encombrées de troupes et de convois ; marche mystérieuse par une atmosphère d'orage, dans une obscurité opaque, les hommes cheminant lentement en se tenant par la vareuse. A 3 heures, le régiment est à pied d'œuvre.

Aucun souffle n'agite la forêt endormie, aucun murmure ne trouble le grand silence de la nuit. Impressionnés et presque angoissés par la solennité du moment, les poilus se recueillent et attendent. A 4 heures 35, un vacarme effroyable déchire l'air et secoue le sol ; des milliers de canons dissimulés dans l'épaisseur des bois se démasquent et crachent la mort. Les chars d'assaut s'ébranlent, entraînant les vagues d'infanterie. Le 1er franchit la Savière, occupe Violaine et se porte

dans Louâtre, où il dépasse les tirailleurs. A la tombée de la nuit, le bataillon **GENAIS**, en liaison, à droite, avec le 224e, à gauche, avec le 233e, s'empare du bois des Brussettes et ramasse une batterie de 105 ; les bataillons **LEMAY** et **BONAFOUS** suivent, échelonnés à 600 mètres d'intervalle.

La griserie de la victoire galvanise les énergies, l'espoir chante au fond des cœurs. Le 19, à la reprise de l'attaque, c'est presque de l'enthousiasme. Le bataillon **GENAIS** s'infléchit vers le sud-est et emprunte les vallées de Nadon ; cheminement étranglé entre deux bosselures de terrain, couloir doucement ascendant qui court de la dépression de la Savière à la crête dominante du Plessier Huleu. Il progresse en combattant, enlève le bois du Bœuf et se déploye devant Blanzy-Bois de la Folie. Le boche s'est ressaisi ; ses pièces légères réagissent vigoureusement ; ses mitrailleuses, postées dans le bois ou nichées dans les ravins, croisent habilement leurs feux et opposent au mordant des poilus, un écran de balles. Mal soutenu par sa propre artillerie, dont le réglage devient en raison de la profondeur de notre préparation, découvert sur son flanc droit où la compagnie **SCHER** tente vainement d'assurer la liaison avec les éléments voisins, le bataillon **GENAIS** doit stopper, après trois assauts infructueux. Est-ce déjà l'essor brisé ?

Vers le soir, deux hardis coups de main ouvrent la voie à de nouveaux succès. A gauche, la compagnie **WOILLAUME** s'infiltre dans le Bois de la Folie, en débusque les mitrailleuses et pousse jusque Saint-Rémy. A droite, le sergent **SENEZ** discerne dans le lointain, la vapeur bleutée qui décèle un nid de mitrailleuses. Il arrose copieusement les tireurs ennemis tandis que l'adjudant **FOISSAC** fonce sur eux à fond de train. Les boches n'attendent pas le choc et se replient précipitamment. La route est déblayée ; le bataillon **GENAIS** se glisse, par le couloir du Nadon, jusqu'à la Garenne Fronteny ; le bataillon **LEMAY** s'établit dans Saint-Rémy.

La ligne doit rebondir le 20 au petit jour, mais la mort du capitaine **GENAIS** empêche la transmission des ordres. Abandonnées à leur propre initiative, les compagnies de tête se portent spontanément en avant, suivant l'impulsion du 233e. D'un seul élan, à l'abri d'une escadrille de tanks, elles se hissent sur la crête Le Plessier-Ferme Martimpré. Chefs et soldats rivalisent de courage. On voit le caporal **BOUCHERON** émerger d'un champ de blé à l'appel d'un aviateur, se précipiter tête baissée sur un groupe d'ennemis, abattre les trois premiers à coups de baïonnette, capturer les sept autres et rentrer dans nos lignes grièvement blessé, mais chargé de tant de gloire, que seul la Croix de le Légion d'Honneur fut jugée capable de la symboliser. Ce brillant succès est d'ailleurs éphémère. L'artillerie allemande décime les assaillants, les chars d'assaut font demi-tour, à court d'essence ou s'écrasent, épaves monstrueuses, sur les flancs de la côte 188. Une brusque contre-attaque ramène nos troupes à leurs points de départ, Garenne du Plessier, Ferme Fronteny. Deux fois, elles reviennent à la charge, deux fois elles s'écroulent avec de lourdes pertes. La compagnie **CARRE**, accourue en renfort, n'est pas plus heureuse. Le 1er bataillon sort, abîmé et démoli, de ces chocs incessants ; ses cadres sont anéantis ; il est relevé dans la nuit par le bataillon Bonafous et se porte à Saint- Rémy. Les compagnies **SCHER** et **CARRE** très éprouvées, elles aussi, sont mises au repos dans la garenne Fronteny.

Ce n'était là qu'une trêve imposée par l'épuisement des deux partis.

La bataille devait se rallumer le 21, à 16 heures 30, plus âpre, plus sanglante que jamais ; le bataillon **BONAFOUS** reçut pour objectif la ferme Martimpré ; le bataillon **LEMAY** dut appuyer, en seconde ligne, l'attaque du 201e, contre Le Plessier-Huleu et occuper le sud du village. L'artillerie déclancha un tir précis et méthodique, qui rasa les maisons et les positions fortifiées, elle fit un large emploi d'obus asphyxiants, dont nos soldats constatèrent la terrifiante efficacité en relevant, le lendemain, dans les vergers à l'est du Plessier, les cadavres gonflés et bleuis de groupe entiers d'ennemis foudroyés par les gaz toxiques.

A l'heure H, une imposante escadrille de douze chars Renault et de six chars Schneider entame le martèlement suprême des défenses ennemies. Les capitaines **BONAFOUS** et **MAHIEUX** marchent en tête de leurs hommes, le lieutenant **BOUCON**, frappé d'une balle dès sa sortie de la tranchée, anime ses soldats par un dernier cri de : « Vive la France » ; le lieutenant **DELPLACE** est mortellement blessé à l'heure où, crânement et comme à la manœuvre, il s'arrête et se retourne sous les obus pour appeler à lui un groupe de mitrailleurs. Le bataillon s'empare rapidement de ses objectifs : côte 188, ferme Martimpré, chemin de terre à l'est.

Sur le front du 2e bataillon, la lutte revêt un caractère de tragique horreur. Les 5e et 6e compagnies ont rallié, dans les hautes futaies de Garenne du Plessier, le 6e bataillon du 201e, afin de bondir, inaperçues, à l'heure H, sur la grande route du village. Cette concentration de troupes n'échappe pas à l'ennemi. De la crête du Plessier, ses regards plongent sur la garenne mollement inclinée vers l'est. Il déverse sur elle une trombe d'acier qui écrase les unités blotties dans la verdure. Les hommes se terrent dans les trous d'obus. Seule, la compagnie **CARRE**, après trois tentatives infructueuses, réussit à déboucher sur la route et se porte à la droite de la compagnie **SCHER**, qui, partie de la Garenne Fronteny, a percé aisément le barrage moins dense de ce côté. Peu nombreux, mais volontaires et merveilleux d'agilité, les poilus abordent à la lisière ouest du Plessier, s'accrochent aux premières maisons et gagnent par infiltration toute la partie située au sud de la route. Dans la soirée, le 201e et les débris de la 6e achèvent la conquête du village et s'y organisent dans des embryons de tranchées. Les objectifs sont atteints. Des centaines de héros jonchent le champ de bataille, mais leur sacrifice n'a pas été stérile. De la crête du Plessier et de la ferme Martimpré nos canons vont battre la grande route Château- Thierry-Soissons, par où refluent en désordre les beaux régiments du Kaiser, expulsés des rives de la Marne.

La journée du 22 manque une accalmie dans la bataille. Le feu intense, déclenché des hauteurs du Grand Rozoy, sur le ravin et la station à l'est, nous interdit l'exploitation immédiate du succès. L'artillerie se poste à portée efficace et règle son tir ; les débris du régiment se regroupent pour l'ultime effort, le 2e bataillon est momentanément relevé par des éléments du 233e.

Le 23, à 5 heures, domptant l'épuisement physique et secouant cette lassitude morale qui saisit les plus braves au contact trop prolongé de la mort, le bataillon **BONAFOUS** bondit sur la côte 148, nettoie le bois qui la couronne et progresse vers le talus du chemin de fer. Fauché par les mitrailleuses et découvert sur la droite, il ne peut pas l'aborder. La compagnie **CARRE**, appelée en renfort, se heurte aux mêmes obstacles. Le bataillon, essoufflé, s'organise sur ses positions. Le 24, à 3 heures 30, avec une ténacité sublime, il renouvelle l'aventure, contournant la côte 148 par le nord, pour se dérober au barrage ennemi. A peine est-il parvenu aux positions allemandes qu'une contre-attaque brutale l'arrête et l'assomme. Le capitaine **BONAFOUS** résiste comme un lion et s'écroule frémissant, au milieu de son bataillon massacré. Un trou s'évase dans la ligne française, la compagnie **CARRE**, appuyée par une section de mitrailleuses, s'y précipite, le comble et s'y maintient inébranlable jusqu'à la relève dans la nuit du 26 au 27.

Neuf jours d'effrayants corps à corps, des prisonniers ramassés par centaines, le front boche enfoncé sur une profondeur de 10 kilomètres, le 1er de Ligne mutilé de ses cadres et privé d'un millier de ses fils, mais paré d'une quatrième Citation à l'Ordre de l'Armée : tel était le bilan de cette campagne inoubliable. Les morts pouvaient dormir en paix. Ebranlé par le coup de massue du 18 juillet, le colosse allemand ne pourra plus retrouver l'équilibre. Les alliés frapperont sur lui à tour de bras, martelant son corps gigantesque de chocs irrésistibles, labourant ses flancs vulnérables de blessures profondes et multiples, jusqu'à l'effondrement final du 11 novembre.

Les vainqueurs du Plessier ne connaîtront pas l'ivresse des derniers triomphes ; il reste à leur honneur d'avoir asséné le premier coup, le plus terrible et le plus sanglant.

L'ALSACE.

Par Louâtre et la forêt de Villers-Cotterêts, le régiment gagna le village de Taillefontaine. Le 29, il fit placé en réserve du groupe d'armées **FAYOLLE** et transporté en autos dans lé région Jonquières, Cauly, Langueil-Saint-Marie, Arsy, où il passa un mois à ce reconstituer : vie calme et reposante, d'une douceur d'autant mieux sentie que grondait plus fort, dans le lointain, la canon des offensives de Picardie. Alerté le 21 août et amené de nuit à Villers-sur- Coudin pour étayer une division française délogée de Lassigny, le 1er n'eut pas à intervenir ; une contre-attaque rétablit immédiatement le combat. Le régiment se porta à Sacy-la -Grande, Verberonne et Liancourt, où vinrent le renforcer des éléments du 216e, dissous. Le 27 août, il s'embarqua à la gare de Pont-Sainte-Maxence.

Le lendemain, il descend au Thillot, sur les rives de la Moselle, franchit les Vosges au col de Bussang et longe, par des chemins en lacet, le ruban argenté de la Thur.

Sur elle-même, à la façon

D'une femme montrant sa robe,

L'Alsace tourne à l'horizon.

L'Alsace, rêve toujours caressé et toujours déçu, vision évanouie aussitôt qu'ébauchée, c'est elle enfin qui s'ouvre, accueillante aux poilus du 1er. Familière et pittoresque, industrieuse et poétique, elle déroule aux regards ses montagnes robustes où rien ne s'escarpe, ses sombres sapinières que déchirent de minces filets d'eau, ses vallées sinueuses peuplées d'usines trépidantes et de gracieux chalets. C'est la terre meurtrie où la Civilisation latine et la Kultur germanique, avant de se heurter dans un choc sanglant, se sont affrontées durant quarante-quatre ans de joutes immatérielles. Le 1er s'attache à elle avec enthousiasme ; dans ses cantonnements de repos à Saint-Amarin, Moosch et Willer, il s'abandonne délicieusement à la chaude hospitalité des populations qui le comblent de gâteries.

Le 31 août, les deux premiers bataillons escaladent l'Hartmanswillerkopf où il relève le 19e. Ils garnissent la crête face à l'est, dominant le Niederwald, la vallée de l'Ill et la vaillante Mulhouse qui, la nuit, s'illumine d'un éclairage féerique ; le bataillon **ALLARD** s'établit au sud, dans le ravin du Til. Un rideau forestier couvre les positions ennemies. Secteur étrange, les compagnies sont disséminées sur des fronts immenses ; les groupes de combat, juchés sur les arrêtes de la montagne, s'enveloppent d'un réseau de fils de fer et guettent dans le ravin les patrouilles ennemies qui s'infiltrent à l'abri du feuillage ; aucune attaque de large envergure, le bombardement limité à un lacement intermittent de torpilles, des embuscades et des coups de main : après le déroulement tragique de l'offensive, c'est le règne de la petite guerre.

Elle a ses héros et ses martyrs. Le 2 septembre, le groupe **JEAN-BLANC**, de la compagnie **CARRE**, résiste vaillamment à un fort détachement des grenadiers allemands, soutenus par des mitrailleuses ; le 12, la 1er compagnie repousse une nouvelle attaque, mais elle perd son chef, le

Ancestrami

lieutenant **TRANCHANT**, enseveli par l'éclatement d'un minen, avec les douze hommes du service de liaison et du poste téléphonique. Le 20, au nord de l'Hartmans, une section allemande se heurte à la froide obstination de deux courageux soldats et laisse entre leurs mains un sous-officier blessé. Le 1er bataillon riposte sur le champ ; l'adjudant **VANEL**, à la tête de trente hommes, se glisse sous les sapins jusqu'aux tranchées ennemies ; aperçu au moment où quatre chasseurs spécialistes coupaient les fils de fer, il doit se replier. Les jours s'écoulent de la sorte, émaillés d'incidents imprévus jusqu'au 16 octobre où le premier est relevé par un régiment américain qui s'est distingué à l'offensive de Saint-Mihiel.

Il remonte la vallée de la Tur jusque Moosch et, par la fameuse route Joffre, gagne en autos la ville de Masseveaux, à la pointe sud de l'Alsace. Le 19 octobre, la riante cité s'éveille aux sons de la musique, les édifices publics sont pavoisés d'emblèmes tricolores. Les maisons, d'une sobre élégance sous un aspect vieillot, s'enguirlandent et se décorent ; les habitants endimanchés se massent autour de la grande place, derrière les notabilités communales et les enfants des écoles, si gentils dans leurs costumes nationaux. C'est la petite Patrie qui revêt, avec un brin de coquetterie, la séduisante parure de son particularisme pour fêter les soldats de la France immortelle. Le 1er de Ligne doit recevoir la Fourragère aux couleurs de la Médaille Militaire. Le général **de CASTELNAU**, commandant le groupe des Armées de l'est, passe sur le front des bataillons et lit d'une voix sonore la quatrième Citation du régiment :

Tandis qu'un tambour ouvre et ferme

Les guillemets sombres du ban,

Il enroule la Fourragère à la Hampe du Drapeau, le baise longuement et fait rendre les honneurs. Alors, scène ravissante et d'une délicatesse toute française, une nuée de jolies fillettes fendent les rangs des compagnies et, dans un sourire mutin, accrochent elles-mêmes à l'épaule des poilus le symbole de leur gloire.

L'ARMISTICE.

Le 20 octobre, le 1er dit adieu à l'Alsace et se rend par étapes à Montureux- sur-Saône. Durant quinze jours, il se livre au camp de Damey, à des exercices de troupes et de cadres. Le 8 novembre, il remonte vers la région de Nancy.

L'Allemagne est aux abois. **FOCH**, par la continuité et l'élargissement de son action offensive, a épuisé ses réserves et refoulé ses troupes au-delà de l'Escaut et de la Meuse. Il compte l'achever le 14 et transformer en déroute sa colossale retraite. Les groupes Mangin et Gérard, sous les ordres de Castelnau, vont foncer sur Metz et Thionville, réaliser la percée décisive et peut-être capturer, dans un gigantesque coup de filet, les dernières armées du Kaiser, embouteillées en Belgique. Le 1er de ligne doit participer à cette attaque ; il en ressent une indicible fierté. Tous les jours, ce sont des alertes et de brusques départs. Le 9, on est à Vittel-Ligneville ; le 10, à Thiraucourt, Saint-Menge, Viviers-lez-Offroicourt. Le 11, ce sera sans doute la reprise de contact avec l'ennemi.

Mais déjà la rumeur publique colporte le mot d'armistice ; les autorités municipales commentent la nouvelle et hissent le Drapeau. Il n'en faut plus douter. Effrayés par la perspective de l'invasion, les boches ont capitulé en rase campagne. Et **FOCH**, en un style lapidaire, claironne la Victoire et

Ancestrami

clame la reconnaissance de la Patrie :

« Officiers, Sous-officiers, Soldats des Armées Alliés,

« Après avoir résolument arrêté l'ennemi, vous l'avez, pendant des mois, avec une foi et une « énergie inlassable, « attaqué sans répit. Vous avez gagné la plus Grande Bataille de l'Histoire et « sauvé la Liberté de Monde.
« Soyez fiers !
« D'une gloire immortelle vous avez paré vos Drapeaux.
« La Postérité vous garde sa Reconnaissance ».

Le 1er était digne d'entendre un tel langage. Avec la mâle gravité de ceux qui ont souffert, il fêta la Victoire, il pria pour ses Morts, il accepta les devoirs nouveaux de la Paix. Le 15 novembre, il s'ébranla vers l'est pour occuper la tête de pont de Mayence et protéger, dans un même geste, les intérêts de la France et la Justice internationale.

LA MARCHE TRIOMPHALE.

Pour retracer les étapes de cette voie triomphale, il faudrait le coloris et le relief de la peinture, le sens des nuances et l'intensité de vision : pour évoquer dans leur plénitude et leur complexité les impressions multiples qui s'éveillèrent alors dans l'âme des poilus l'analyse du psychologue serait nécessaire.

C'est la frontière de 1914. Franchie à Brin-sur-Seille, aux accents de la Marseillaise, devant le Drapeau déployé, c'est la Lorraine désannexée. Marthil, Dalhain, Lellingen, Forbach, accueillant, sous les fleurs et les bénédictions, ses libérateurs sanglants.

Aux derniers jours de novembre, c'est l'entrée dans le Palatinat, le séjour à Sarrebrück, la marche dans les vallées industrielles, au milieu d'une population craintive et farouche ; puis, cadençant le pas et redressant la tête, c'est le défilé dans Mayence, devant **FAYOLLE** et **MANGIN**, et c'est le Rhin traversé, le Rhin majestueux, devenu plus « libre » et plus fier, depuis que la « garde » de proie a évacué ses bords. Et partout et toujours, en face de l'ordre simple et doux de la force française, c'est l'effort tenace et méthodique, mais lourd et compassé de la puissance allemande, malfaisante jusque sa débâcle.

Le régiment parvient le 14 décembre dans sa zone d'occupation. Il cantonne à Bixhosheim et Russelsheim, sur la rive droite du Rhin, puis dans l'immense forêt de la Hesse, à proximité de Francfort. Relevé le 13 mars, il s'embarqua à Gross-Gérau et, traversant la Belgique, de liège à Bray-Dunes, regagna sa ville de garnison.

CAMBRAI.

Le 23 mars, il est reçu officiellement par la Municipalité de Cambrai. Le ciel maussade et pluvieux jette sur les cœurs un voile de mélancolie. Les ruines chaotiques d'où émergent, robustes et hautaines, les trois tours de la Cité, lui prêtent un cadre grandiose d'un symbolisme émouvant. La

ville s'emplit d'une foule enthousiasme qui acclame les poilus et leur jette des fleurs. Rassemblé sur le Grande Place, le 1er de Ligne est passé en revue par le général **DAUVE**, puis il défile gravement dans les rues noires de monde. Et cette marche souple et martiale évoque aux yeux humides des mères, l'image toute fraîche encore de leurs fils partant au combat. A cinq ans d'intervalle, c'est la même fierté stoïque, le même entrain, la même foi qu'abrite sous son ombre le vieux Drapeau tout ruisselant de gloire.

CONCLUSION

Le 14 juillet 1919, quand le monde attendri regarda défiler ses libérateurs, la délégation du 1er de Ligne se réduisait à quelques hommes conduits par le colonel ; mais des plis gonflés du Drapeau, les victoires s'envolaient en foule et, par-dessus l'escorte frissonnante, une invisible armée s'engouffra sous l'Arc de Triomphe. Ils étaient là, les morts de Verdun et de Couvrelles, obscurément tombés aux lueurs sombres de la retraite ; ceux de Beauséjour, de la côte 108, de Craonne, fauchés dans la mélancolie des mêlées indécises, ceux enfin de Maurepas, de l'Het-Sas, du Plessier, ensevelis, vainqueurs, sur le sol payé de leur sang. Ils étaient là, mêlés par la pensée à l'émouvante Apothéose, les heureux survivants qui avaient sonné le suprême hallali de l'Allemagne aux abois. Héros purs et désintéressés, tous ils avaient été les artisans de la Victoire, et la France dont l'âme, à cause d'eux, rayonnait sur les peuples libres, les berçait tous de son admiration, de sa reconnaissance et de sa tendresse.

****

CITATIONS OBTENUES AU COURS DE LA CAMPAGNE

1° CITATIONS OBTENUES PAR LE REGIMENT

Ordre Général, n°393, de la 6° Armée :

Le 1er Régiment d'infanterie :

Régiment qui, depuis le début de la campagne, s'est signalé en toutes circonstances, par sa belle tenue au feu, sa ténacité dans la défensive, son ardeur dans l'attaque.

Le 24 août, sous l'énergique impulsion de son chef, le lieutenant-colonel **de BRUIGNAC,** s'étant tout d'abord heurté à une partie de village puissamment organisée par l'ennemi, l'a enlevée pied à pied, aux prix d'efforts acharnés qui ont duré toute la nuit ; a fini par atteindre le 25, au matin, les objectifs qui lui avaient été assignés, les a conquis, s'y est organisé et y a résisté victorieusement, sous un bombardement des plus intenses, à tous les efforts de l'ennemi pour l'en repousser.

Au P.C. le 24 Septembre 1916,

Le général Fayolle, commandant la 6eArmée,
Signé : **FAYOLLE**

Ancestramil

Ordre du Général en Chef, n° 14.208, du 13 Août 1917 :

Le 1er Régiment d'Infanterie :

Sous le commandement du lieutenant-colonel **de BRUIGNAC**, vient d'affirmer de nouveau sa réputation, en enlevant brillamment, à l'attaque du 31 juillet 1917, plusieurs tranchées fortement organisées et en pénétrant dans les lignes allemandes jusqu'à trois kilomètres de profondeur. S'est maintenu ensuite pendant plusieurs jours, sous des bombardements violents, dans des trous remplis d'eau, organisant le terrain malgré la tempête, élargissant chaque jour sa conquête et donnant aussi preuve de sa ténacité et de son esprit offensif.
Signé : Pétain.

Par Ordre n°46 « F » du Général Commandant en Chef,
En date du 13 Août 1917, le port de la Fourragère aux couleurs du Ruban de la Croix de Guerre est accordé au 1er Régiment d'Infanterie.

Ordre Général, n°626, de la 6e Armée :

Le 1er Régiment d'Infanterie :

Régiment animé du plus bel esprit de sacrifice et d'un sentiment élevé du devoir. Pendant la période du 28 Mai au 7 Juin 1918, constamment engagé en première ligne, dans des situations souvent difficiles, a accompli toutes les missions qui lui ont été confiées. Débordé à plusieurs reprises, n'a cédé du terrain que sur un ordre formel, et, sous l'ardente impulsion du lieutenant-colonel **BIDOZ**, n'a cessé d'opposer un obstacle inviolé aux attaques ennemies.

Q.G.A., le 2 Septembre 1918,
Le général Degoutte, commandant la 6e Armée,
Signé : **DEGOUTTE**

Ordre du Général en Chef, n°22.518, du 15 Septembre 1918 :

Le 1er Régiment d'Infanterie :

Régiment animé du plus bel esprit de sacrifice et d'un sentiment élevé du devoir. Sous l'ardente impulsion personnelle de son chef, le lieutenant-colonel **BIDOZ**, a soutenu, du 27 Mai au 4 Juin, le choc des forces allemandes supérieures en nombre, remplissant, dans des conditions très difficiles, toutes les missions qui lui étaient confiées.
Du 18 au 26 juillet, prenant part à la contre-offensive du Tardenois, a atteint, par des attaques successives, contre un ennemi tenace, tous les objectifs qui lui étaient assignés, pénétrant de huit kilomètres dans les positions allemandes et affirmant de nouveau son élan et sa valeur offensive.
Signé : **PETAIN**

Ordre n°124 « F », le port de la Fourragère aux couleurs du Ruban Militaire, est accordé au 1er Régiment d'Infanterie.

Ancestram

2° CITATION DE BATAILLON

Ordre Général, n°62, en date du 18 Novembre 1917 :

Le général Nollet, commandant le 36e C.A., cite à l'Ordre de l'Armée :

Le 2e Bataillon du 1er Régiment d'Infanterie :

Sous l'impulsion énergique de son chef, le commandant **ALLARD**, a atteint d'emblée tous ses objectifs, s'élançant à l'attaque avec un ensemble et un entrain magnifiques. Malgré le bombardement ennemi, et en dépit d'un terrain détrempé et bouleversé par les obus, a organisé habilement la position, maintenant intégralement le terrain conquis.

Le 18 Novembre 1917.
Signé : **NOLLET**

3° CITATION DE COMPAGNIES

Ordre Général, n°91, de la 1er D.I., du 28Juillet 1917 :

La 9e Compagnie du 1er Régiment d'Infanterie :

Compagnie d'élite, qui, depuis le début des hostilités, n'a cessé de faire preuve des plus belles vertus militaires et de l'abnégation la plus absolue.

Le 16 Avril 1917, sous le commandement énergique du capitaine Dutemple, a conquis la partie ouest du village de Craonne et s'y est maintenue plusieurs jours, jusqu'à la relève, malgré la violente réaction de l'ennemi et la perte des deux tiers de son effectif, dont tous ses Sous-officiers.

La 3e Compagnie du 1er Régiment d'Infanterie :

Compagnie d'élite qui s'est distinguée à la Harazée, à Beauséjour et dans la Somme où elle a réussi une opération de détail, qui a amené la capture d'un certain nombre de prisonniers, dont un officier.

En avril 1917, sous le commandement du lieutenant Caffeau, malgré des pertes très sensibles, est partie superbement à l'assaut pour la conquête d'une position importante.

La 7e Compagnie du 1er Régiment d'Infanterie :

Sous les ordres du capitaine Aligard, est entrée, le 16 Avril 1917, dans le village de Craonne, dont elle a conquis et occupé la partie est. Séparée du reste du bataillon par un bombardement intense et malgré les pertes subies par le feu des mitrailleuses ennemies, n'en a pas moins conservé la position conquise jusqu'à ce que le contact ait pu être repris avec le régiment.

Ordre du Régiment, n°55, du 1er Octobre 1918 :

La 5e Compagnie, commandé successivement
Par le lieutenant **PARIS** et Lieutenant **CARRE** ;

La 7e Compagnie, commandée par le sous-lieutenant **MESSAGER** :

Pendant les durs combats du 28 au 30 Mai, de ténacité et d'endurance lorsqu'il s'agissait de

Ancestramil

retarder ou d'arrêter l'avance d'un ennemi supérieur en nombre, a, le 21 Juillet, marché magnifiquement à l'attaque, traversant les barrages d'artillerie et de mitrailleuses les plus intenses, a atteint son objectif après un combat acharné et s'y est maintenue.

Le lieutenant-colonel,
Commandant le 1er Régiment d'Infanterie,
Signé : **BIDOZ**

4° CITATION DE SECTIONS

Ordre Général, n°237, de la 5e Armée, du 1er Juin 1917 :

La 2e Section de la 3e Compagnies de Mitrailleuses
Du 1er Régiment d'Infanterie :

Unité qui s'est entièrement sacrifiée en luttant contre les nombreuses mitrailleuses qui défendaient les tranchées allemandes. Exposée à un feu meurtrier de mitrailleuses, d'artillerie et de grenades, gradés et hommes, sous le commandement de l'adjudant **PEYRIN**, tué au cours du combat, servirent les pièces jusqu'au dernier mitrailleur.

Ordre Général, n°129, de la 1er D.I., du 11 Novembre 1917 :

Le Service Médical du 1er Régiment d'Infanterie :

Dans toutes les offensives du régiment et en particulier dans celle des Flandres, sous l'énergique impulsion du Médecin-major de 2e classe **AZAM**, a fonctionné d'une façon parfaite, malgré des pertes cruelles, et a fait l'admiration de tous, en effectuant rapidement la relève des blessés, de jour comme de nuit, sous les plus violents tirs de barrage et malgré les difficultés d'un terrain détrempé et complètement bouleversé.

Le général commandant la 1er D.I.,
Signé : **GREGOIRE**

Ancestrami

CITATIONS OBTENUES PAR LES MILITAIRES DU 1ER R.I.

Du 2 Août 1914 au 11 Novembre 1918

A l'Ordre de l'Armée	156
A l'Ordre du Corps d'Armée	176
A l'Ordre de la Division	486
A l'Ordre de la Brigade	408
A l'Ordre du Régiment	1.087
Total	2.313

RENFORTS RECUS

Du 4 Août 1914 au 11 Novembre 1918

Officiers	186
Sous-officiers, Caporaux et Soldats	7.743

NOMBRE DE JOURS PASSES EN LIGNE

Du 4 Août 1914 au 11 Novembre 1918	808

MORT AU CHAMP D'HONNEUR DURANT LA CAMPAGNE

Officiers	65
Sous-officiers, Caporaux et Soldats	3.243

Ancestramil

LISTE DES OFFICIERS, SOUS-OFFICIERS & HOMMES DE TROUPE

DÉCORÉS DE LA LÉGION D'HONNEUR

DU 2 AOUT 1914 AU 11 NOVEMBRE 1918

COMMANDEUR

FRÈRE A., lieutenant-colonel.

OFFICIERS

ALLARD F., chef de bataillon.
BONZOM, chef de bataillon.
BIDOZ, lieutenant-colonel.
DE JOB. chef de bataillon.
DUROY DE. BRUIGNAC lieutenant-colonel.
FRÈRE, chef de bataillon.

Ancestramil

CHEVALIERS

BARAS	capitaine.	DU JONCHAY.	chef d'escadron.
BOUCHART D.	sous-lieutenant.	DE JOB	chef de bataillon.
BRACQ	capitaine.	DUGAUQUIER	lieutenant
BLIN E.	lieutenant.	EMONET E.. lieutenant.	
BRIATTE O.	sous-lieutenant.	FOQUE E.	capitaine.
BROU	capitaine.	FATOUX	capitaine.
BOUCHERON J.	sergent.	GUILLUY C.	sous-lieutenant.
BONAFOUS	capitaine.	GUILLOT	chef de bataillon.
CHAVANNE M.	capitaine.	GENAIS E.	capitaine.
CARDON P.	capitaine.	GUILLEMIN	chef de musique.
CIAMBORRANI	sous-lieutenant.	LEROY F.	sous-lieutenant.
CODEVELLE	chef de bataillon.	MAHIEUX C.	lieutenant.
CHAULET	lieutenant.	MANCERON R.	capitaine.
CARBENAY A.	capitaine.	MARTIN P.	chef de bataillon
CARRÉ P.	sous-lieutenant.	PELLETIER	sous-lieutenant.
CHOTTEAU L.	capitaine.	PILLION	capitaine.
CARNEL J.	sous-lieutenant.	PARSY M.	lieutenant.
DELAVENNE	capitaine.	PARIS D.	lieutenant.
DAUTHUILE	M.-M. 1re classe.	PRIEUR A.	sous-lieutenant.
DELEVAL H.	lieutenant.	PETIT E.	capitaine.
DUTEMPLE	capitaine.	RAUSCHER	capitaine.
DÉFONTAINE V.	sous-lieut.	SEYDOUX	chef de bataillon.
DOR DE LASTOUR	capitaine.	THIBAUT	aumônier.
DONCOEUR	capitaine.	TRICOT.	sous-lieutenant.
DELERUE F.	capitaine.	WIELS	capitaine

Ancestramil

LISTE DES SOUS-OFFICIERS & HOMMES DE TROUPE

DÉCORÉS DE LA MEDAILLE MILITAIRE

DU 2 AOUT 1914 AU 11 NOVEMBRE 1918

ADJUDANTS - CHEFS

JACQUOT C. **LAURENT.** **DELANNOY-B.**

ADJUDANTS

ADAM L. **GOSSET P.** **PINARD E.**
BRANCOURT I. **MENU J.** **RAHYR, chef arm.**

BUSQUET R.
BRICOUT G.
BRIN M.
BÉRA E.

CHAs.SAN P.
COFFINIER L.
DI MISTRAL C.
DHERBÉCOURT C.

LEQUIEN J.
LONGUET L.
LEMAITRE G.
LEVIEUX A.
MAILLARD G.
MEUNIER E.
MOCH R.
POUYET F.

RYCKBUSCH G.
RICHEZ A.
SAMAILLE P.
SANTER L.

VANELLE C.
VASSEUR J.
VINCQ L.

SERGENT - MAJOR

LETENEUR C.

SERGENTS

LEROY P., s.-four.
RENOIRT G., s.-four.
APPOURCHAUX J.
BACHELET G.
BOURCET F.
BRISBOUT.
BLIN P.
BOURLET D.
BIZET R.
BOUCHERON J.
BOULLICOT F.
CHARLET H.
CORNU J.
CIOSI G.
CLÉMENT G.
DANGLETERRE H.
DEBERGUE C.
DENECKER L.
CAFFAU F.
DUPIRE E.
DESMARCHELIER A.
FOURNEAU M.

FAILLE L.
FIÉVET F.
GOULOIS J.
LEMOINE E.
LEFEBVRE J.
MARTEL P.
MARTINAGE L.
MUTIN R.
MARTIN E.
MERCIER L.
NOUVEL P.
PLANCHAIS M.
QUENCE R.
ROUSSEAU.
SERVIN R.
TIUÉRIEZ E.
VERBRUGGHE A.
MÉRIAU A.
THUILLER E.

CAPORAUX

BRIMONT E.
BONNIER A.
BODECOT H.
BEAULIEU J.
CARNEAU P.
CROIN O.
CUVILLIER A.

DUTOUQUET J.
FAURIE F.
FAUQUEMBERGUE H.
GRAVE J.
GALABERT J.
GRUMIAUX P.
GARELMANN G.

OBLIN C.
POIRET M.
POSTlC K.
PUYPONCHET J.
PREUX C.
PAVY G.
QUILLET M.

Ancestramil

DEHORME E.
DORMEGNIES T.
DEHOCQ L.
DEPREUX F.
DEREGNAUCOURT A.
DUBOIS E.
DUBUS R.
DEMARCQ G.

HAVRER A.
HAVEZ M.
HOCHART H.
IDRAC L.
LEFEBVRE J.
LEFORT J.
LAUNETTE L.
LEFEBVRE H.

ROUSEL. G.
SOLLIER A.
SARAZIN L..
TISON.
TRIBOUT P.
VALLÉE R.
WILLERVAL L.

SOLDATS

ALBOT L.
ALLAERT D.
ACHERAR A.
ARTAUD L.
BUTIN L.
BRUSSEEL A.
BOUCHE A.
BOMME C.
BIZET C.
BOUCHET G.
BUIRETTE G.
BRAYAT P.
BADENS P.
BUISINE D.
BESSAGUET R.
BACQUES J.
BOULARD A.
BOURDERY L.
BACHELLERIE P.
CHARLET B.
COUTANCE G.
CEREC F.
CASTEL E.
COUTEL F.
CHATELAIN G.
CAMUS J.
CAPRA8SET R.
CARLIER P.
CAMPHIN G.
CONSTANTIN P.
CARRIE A.
CHARBONNIER P.
CHASTANET B.
CROISILLAC J.
CHAPEU J.-M.
DUBAR H.
DELAMBRE L.
DELECOURT. M.

DEBARGE V.
DELANNOY J.

DEBÈVE F.
DELOFFRE A.
DEVOOST C.
DELCROIX J.
DESPREZ H.
DEHOUCQ E.
DOUCET E.
DEVROULT U.
DHOLLANDE A.
DRINCKBIER L.
DUCOIN V.
DREVILLE M.
DELPIERRE G.
DEMAGNY A.
DEVOLDRE A.
DOUGNY L.
DECUT J.
DARTENCEZ J.
DUMORTIEZ E.
DAURIE A.
DAMBRIN L.
DELMAS E.
DRUON L.
EVRARD A.
EUGÈNE P.
FRANÇOIS G.
FLORENT P.
FLAMENT A.
FEUILLET J.
FERRA E.
FAIDHERBE C.
FILLIAT H.
FRÈRE A.
FLORENT F.
FLORENT A.
FARRON A.
GROLEZ F.
GOURNAY P.

GODIN A.
GELEZ M.

GAILLARD J.
GIRAUDEL J.
GUYOT P.
HURE O.
HERBIN J.
HOUQUE H.
HAINAUT G.
HACHE N.
HONVAULT R.
HUMETZ E.
HERBAUT P.
HORNAERT H.
HERBAUT P.
HAUQUET A.
HORDE L.
IMBRECHT H.
INSERQUEIS A.
IDRAC P.
JALLAGEAS F.
JOUVIE J.-B.
JALLAT A.
JOURDAIN A.
JONGLEUX L.
LECOCQ J.
LEQUETTE A.
LELIÈVRE H.
LEPRINCE J.
LEPRETRE J.
LOUART L.
LEFEBVRE P.
LEMAIRE J.
LALAU L.
LESTIENNE F.
LEVEL A.
LEBLOND E.
LEDUCQ L.
LEBRUN L.
LIGNON J.-B.
LACOURTOISIE P.
LAPORTE C.

Archives Départementales du Nord

LEGROS E.
LELONG G.
LANIER H.
LAURJÈRE E.
LAPEY K.
LECERF. C.
L.AIGLE M.
LAURENT M.
LEMAIRE G.
LUGEZ J.
MONTAGUE A.
MARÉCHAL G.
MOMMERANSY L.
MANIER L.
MOIRET C.
MIGNAUT H.
MORY A.
MARCHANDISE A.
MORICE R.
MEYTRAUD O.
MILON A.
MAILLY C.
MONIER A.
MALBRANGUE C.
MOHAMED B.-A.
MOLLET M.
MONTALVA H.
MAURICE J.

MONTLOUIS G.
MARCOTTE P.
MACAREZ.J.-B.
NAUDEZ F.
OLLIVIER H.
OLLIVIER H.
OLLIVIER F.
PEHIER F.
PELTIER A-
PIHEM H.
PLUMECOCQ A.
PRUDHOMME A.
POTIER M.
PILLION D.
PONCHIN L.
PEINTE A.
PAGES M.
PAVE A.
PIOCHE E.
PLÉ J.-B.
PROVILLE A.
PASCALI L.
PAUVERT M.
PERRE A.
PERRIN F.
PAREZ J.
PINGERET L.
PONCHANT Z.

QUIQUEMPOIS J.
QUINCHON H.
RUCQUOY M.
ROGER A.
REHBER V.
SEBLE J.
SAINT P.
SAUVAGE E.
SCOTTE F.
SUIRE E.
SOULIMANT P.
THIÉBAULT L.
THOVEL A.
TYRANT C.
TRESCOS F.
TESSON J.
THÉVENOT J.-B.
THIVILLIEZ F.
VINZENT L.
VARLET L.
VERVACKE E.
VANOVERBERCK L.
VILLEFRANQUE P.
VERDIER F.
VERDIER F.
VÉRARDI A.
WIART L..P

Ancestrami

MILITAIRES TUÉS, DÉCÉDÉS OU DISPARUS

AU COURS DE LA CAMPAGNE

OFFICIERS

HULOT M., lieutenant-colonel.	**LARIVIÈRE L.,** lieutenant.	**DUBOIS L.,** sous-lieutenant.
MANGIN E., commandant.	**LEBORGNE P**., lieutenant.	**DUCAMP'S C.,** sous-lieutenant.
BERNARD E., capitaine.	**PELLETIER D'OISY J.,** lieutenant.	**ESCHBACH M**., sous-lieutenant.
BESSIEUX A., capitaine.	**PLAZANET A**., lieutenant.	**GALIÈQUIE P-**, sous-lieutenant.
BLANC G. capitaine.	**SAVALLE F.,** lieutenant.	**GOUBET A**., sous-lieutenant
BONAFOUS E., capitaine.	**SÉGUIN M.,** lieutenant.	**GUÉRIN F**., sous-lieutenant.

BRUYÈRE lF., capitaine.	**TRANCHANT** L., lieutenant.	**GUILBERT P.**, sous-lieutenant.
BROU A., capitaine.	**WILMET L.**, lieutenant.	**GUILLUY** C., sous-lieutenant.
DÉCANT E., capitaine.	**BARTHE J.,** sous-lieutenant.	**HADENGUE A.,** sous-lieutenant.
DELERUE E., capitaine.	**BERTEAUX A.**, sous-lieutenant.	**HENRIET L.**, sous-lieutenant
DONC.OEUR J., capitaine.	**BERTIN A.**, sous-lieutenant.	**JUMEAUX F.**, sous-lieutenant.
DORR J., capitaine.	**BOUCON I.**, sous-lieutenant.	**MARIGNY J.**, sous-lieutenant.
GENAIS E., capitaine.	**CAGNART. J.,** sous-lieutenant.	**MAROQUIN E.**, sous-lieutenant.
PÉRIN L., capitaine.	**DAMBLANT. M.**, sous-lieutenant.	**OLIVIER F.**, sous-lieutenant.
PILLION N., capitaine.	**DELAGE J.,** sous-lieutenant.	**PECQUEUR** G., sous-lieutenant.
REMACLE L., capitaine.	**DE PROYART DE**	**RIBREUX L.**, sous-lieutenant.
CHATEAU F., lieutenant.	**BAILLESCOURT. P.,** sous-	**RICHEZ A.**, sous-lieutenant.
CAHU A., lieutenant.	lieutenant.	**TEXIER J.**, sous-lieutenant
DELPLACE M., lieutenant.	**DEROUBAIX H.**, sous-lieutenant.	**THIOMAS P.,** sous-lieutenant.
DE SOLÈRE E., lieutenant.	**DESSORT E.,** sous-lieutenant.	**VESQUE H.**, sous-lieutenant.
FARGENEL E., lieutenant.	**DOMBRE L.**, sous-lieutenant.	**VILLARD A.,** sous-lieutenant.
FONTAINE M., lieutenant.	**DUBOIS G.,** sous-lieutenant.	**WALBERT A.,** sous-lieutenant.

Ancestramil

AUMONIER

THIBAUT Philippe.

MÉDECINS

LEBLANC P., aide-major.
CHAMBRELENT A., méd. auxiliaire
LEMAIRE; L., méd.-auxiliaire.

ADJUDANTS-CHEFS

DEVIENNE H.	FOIGNE G.
DIT MISTRAL C.	SANTER L.

ADJUDANTS

BÉRA E.	DELOFFRE J.	LEFEBVRE J.
BLAS A.	DESBONNET G.	LE FLOCH J.
BONNIN J.	DUTOIT J.	LELOIR C.
BOULANGER M.	FARON J.	MANEUTI V.
BOURCET F.	FAUVET A.	MARCQ Ch.
BOURD0N J.	FOURMAUX E.	PEYRIN M.
CARREZ Ch.	GANET A.	ROUSSELLE G.
	GUÉHÉNEUCH DE	
C.AULLIER G.	LANO.	STEFFE E.
COLLINET C.	JACQUEMIN P.	SYLVAIN G.
DECUYPÈRE G.	LANGRAND A.	VÉRON F.
DELANNOY B.	LEBOEUF E.	

ASPIRANTS

BEUTTER J.	GUESDON P.	MÉLIN A.
BIRON J.	HOVELAQUE. Ch.	MORICE G.
BRUNELLE G.	LACROIX L.	PLANCKEEL R.
CLAIR B.	LAMBERT M.	SAGE J.
FLORIN R.	MÉLAGE H.	

SERGENTS-MAJORS

ADAM F.	CHÉROUD	HÉRY P.
BAUDRY E.	M. DUBOIS	LESENS B.
CARPENTIER J.	A. GUIDEZ C.	

Ancestrami

SERGENTS

ALLARD E.
APPOURCHAUX J.
ANTOINE E.
AUTHIER J.
BAILLON A.
BAILLOU E.
BARTHE L.
BARTHIER A.
BASTIEN A.
BÉAL L.
BEAURAIN A.
BEAUVILLAIN L.
BEDLÉ V.
BERGEROT N.
BERNARD S.
BLIN P.
BLONDEAU R.
BONTE R.
BOTTIN R.
BOUCHET M.
BOULLICOT F.
BOURGEOIS A.
BOURGEOIS C.
BOUTROUILLE G.
BRI P.
BRIQUET Ch.
BRISBOUT L.
BRISSON A.
BULTEAU M.
CAMBRAY F.
CARLIER E.
CATOIRE A.
CAUX J.
CHARLIER H.
CHAVETTE F.
CLÉMENT G.
COMBLE M.
CONIL J.
CORNU J.
COURTECUISSES E.
CUBERTAFOND A.
CUISSET P.
DAGUZAN E.
DARBET J.
DAVROAT V.
DEBRUILLE F.
DECOBERT A.
DÉCUPÈRE Ch.
DEFASQUE Ch.
DÉFONTAINE J.
DEGORGUE J.
DEKENS Ch.
DELACOUR A.
DELAVAL D.
DELDIQUE E.
DELIGNY G.
DELMARRE E.
DELOFFRE A.
DELPOUVRE L.
DELRUE K.
DENY E.
DENICKER L.
DENNEQUIN R.
DENYS A.
DESBONNET B.
DESCARPENTRIES P.
DESTAILLEUR E.
DESTOMBES A.
DEVENYN N.
DEVERNE R.
DEWAILLY E.
DIÉVAL J.
DILLIES H.
DOUAILLY F.
DUBOIS M.
DUBRULLE A.
DUCOULOMBIER J.
DUFOUR A.
DUMOULIN F.
DUMUR Z.
DUPUIS D.
DUQUENNE H.
DUTILLEUL P.
FIÉVET G.
FIL H.
FLORYN C.
FONTAINE F.
FONTAINE L.
FORESTIER Ch.
FORTIN T.
FOSSET D.
FOUCAULT A.
FOUET F.
FOURNEAU M.
FRANÇOIS H.
GARET H.
GERVOIS C.
LEBESCOUD R.
LECOCQ P.
LÉCUYER J.-B.
LEFÈVRE H.
LEG RAND L.
LEJEUNE E.
LEMAIRE H.
LEMOINE A.
LENSELLE L.
LENIAUX R.
LEPETIT A.
LEPERS L.
LEPLANT L.
LEPOUTRE J.
LEPROUST A.
LERICQ A.
LE ROUX DE BRETAGNE.
LEROY P.
LESAGE Ch.
LEVECQUE A.
LHOMEL A.
LIBOUTON A.
LIÉTARD R.
LIÉVIN J.
LIXON R.
MONCH ECOURT A.
MONIER A.
MORACHE L.
MOTHIRON J.
NICOLE A.
PAPON M.
PARMENTIER J.
PATERNOTTE M.
PAVOT L.
PECQUEUR E.
PELLEQUER R.
PICOT J.
PLANCHE M.
PLU M.
POTTRAIN G.
PRÉVOT E.
RENAUD L.
ROCH A.
ROMAGNY E.
ROUZÉ P.
RUCART L.
SAUTIER J.
SAUVAGE H.
SERLOOTEN M.
SERVIN R.

Ancestramil

GOLLIOT A.
GOURDIN C.
GRANIER P.
GRIÈRE L.
GUILLEMOT J.
GUMEZ N.
HELLEMONT J.
HERLIN L.
HERNAULT P.
HOURIEZ A.
JANIÈRE C.
JUVOQUA H.
LACHAZETTE J.
LAFONTAINE H.
LAISNÉ V.
LAMBRIN A.
LANGRAND H.
LANNOY C.
LARRAIGNÉ M.
LÉAUD P.
LOEUIL P.
LOZÉ C.
MACQUART M.
MAHIEUX L.
MAILLET M.
MAILLOT J.
MANS F.
MANY E.
MARCHEL L.
MARCHAL L.
MARCHAND Ch.
MARSIL A.
MARTEL L.
MAZARS A.
MEURIER G.
MEYER F.
MICHEL C.
MILLOT C.
MOHR W.
MOISAN L.
SEMIGRE L.
STEUX H.
SUCHET L.
TAQUET M.
THOREZ P.
TIRLEMONT P.
TOURNANT A.
TOURNIER M.
TROLLÉ H.
VALLEZ F.
VANDAELE M.
VANDEBROUCK A.
VANDENDUNGER C.
VANTOUROUX P.
VASLIN A.
VASSEUR E.
VASSEUR L.
VIOLENT E.
WIART F.

CAPORAUX-FOURRIERS

EUDELINE P.
HERBAUX J.
LEROY R.
MARLIER E.
MELSIN V.
TROUTOT M.

CAPORAUX

ALEXAN DRE G.
AMBEAU M.
BAILLET G.
BARATTE H.
BARENOT L.
BARREAU P.
BASQUIN F.
BASTIEN L.
BOSSART E.
BERQUIN P.
BERTH ELON C.
BERTIN L.
BEUQUE P.
BILLOIR P.
BLAUBOMNE H.
BLONDIAUX E.
BLOQUEZ F.
BOCQUILLON C.
BOITEL CI.
BOITELLE T.
BOITTIAUX E.
BONNETY A.
BOREZ A.
COURQUIN L.
COUSSAIN J.
CORVÉ J.
CRAUSKENS R.
CROMBET E.
CRUQUE G.
CUISINIER P.
CUISINIER S.
CUVELIER J.-B.
DACHEZ O.
DAMMARIT M.
DARQUIÉ A.
DELOFFLE A.
DECOFOURT E.
DEGOUL J.
DELACOURT P.
DELAGEY H.
DELANEZ P.
DELANSAY A.
DELAROQUE L.
DELATTRE A.
DELATTRE O.
DE LANQUESAING J.
DUTHIENNE G.
DUTOUQUET J.-B.
EICKMAYER A.
FARDEL Cl.
FARGE J.
FÉRAUD F.
FLEISCH R.
FOURQUEMIN R.
FRANÇAISE Cl.
FRANCKEL R.
FRANÇOIS J.
FRANÇOIS L.
FRIMAT CI.
GALLON P.
GARDIEN G.
GARET G.
GAUTHIER H.
GAVELLE G.
GAVELLE A.
GERVOIS J.-B.
GIRARDIN G.
GIROD D.
GLACET F.

Ancestramil

BOUCHAERT A.
BOULANT M.
BOURGEOIS A.
BOYER E.
BRICE A.
BRIDE G.
BROQUET A.
BROUGNART S.
BROUT T.
BRUNEEL F.
BRUVRY L.
BUSSET L.
CABANNES J.
CAPPOEN P.
CAPRON C.
CARDON D.
CARPENTIER B.
CARPENTIER J.
CASER G.
CASSABOIS J.
CASTEL C.
CATTEAU G.
CAUBARUS A.
CAUNOIS A.
CHARTIEZ P.
CHIADINI J.
CLAIRET J.
CLIQUET L.
CLOART L.
COLIN R.
COLLET E.
COLLET L.
COLPART R.
COMAITA Ch.
CORNET J.
DELFORGE E.
DELHAYE G.
DELIGNE J.
DELMOTTE A.
DELOBEL L.
DELPLANCQ E.
DELPLANQUE F.
DELPLANQUE A.
DELY A.
DENICOURT F.
DEPARETÈRE L.
DEPENNE L.
DEPRAETER L.
DÉPREZ D.
DESAINT A.
DESCAMPS A.
DESCHAMPS Cl.
DESCHAMPS J.
DESMET G.
DESPREZ J.
DEWAELLE D.
DHAINAUT Ch.
DHENIN L.
DIOP H.
DOURLENS G.
DUBOIS A.
DUBOIS E.
DUBOISY Cl.
DUFLOT AI.
DUGARDIN A.
DUMÉLIE A.
DUMOULIN A.
DUMAS J.
DURAND J.
DUSSOL F.
GOURNAY A.
GRAFFEUIL A.
GUERBOIS M.
GUIGO J.
GUILLAUME P.
GUILLEMONT A.
HENNETON G.
HENNION L.
HÉNO J.
HÉRIAU M.
HERLEM P.
HERMANT F.
HOCQUET A.
GAYET L.
JOLITON J.
JOUET G.
LABAT S.
LAFORGE J.
LAGAISE E.
LAMBERT F.
LAMBERT V.
LANNOY A.
LAROCHE P.
LAUFFER Ch.
LAUNETTE L.
LEBRUN E.
LECAT F.
LEFEBVRE H.
LEGAY Ch.
LEGRAIN F.
LEJEUNE J.
LELEU P.
LEMAIRE J.-B.
LEMAL A.
LEMARIE A.

LEMIRE A.
LENGLEN F.
LESAINT F.
LESCUR L.
LESIEUR L.
LESNE E.
LESTIENNE L.
LÉVEQUE L.
LEVEUGLE A.
LIÉTAER A.
LOISON D.
LORIDAN G.
LORIDAN J.
LOTTON L.
MAHIEU J.
MAHIEU L.
MALAGIE A.
MALAQUIN K.
MARELT A.
MARLO A.
MAROUZÉ A.
MINNE M.
MOLLET J.
MONTHUY J.
MOREAU L.
MORTELECQUE G.
MOUCHON Ch.
MOUTON A.
MOUTON R.
NIZET Ch.
NOLLET G.
NOUVEL P.
NOULIN L.
OLIVIER L.
OLIVIER F.
PANNEKOUKE G.
PARENT Cl.
PARMENTIER J.
PICOT M.
PLAISANT A.
PLANQUART J.
PLANQUE M.
SALOMEZ V.
SALUDES R.
SAUVAGE I.
SAVARY A.
SAVIGNAC A.
SAVY L.
SOYEZ Cl.
SOYEZ M.
SUNSUNÉGUI J.
THAUBOIS.
THÉPAULT P.
THEUILLET L.
THIÉFFRY G.
THIROUX L.
THUMERELLE J.
TIMMERMANN T.
TISON E.
TONNERRE M.
TOURET M.
TOURNEMINE M.
VACOSSIN A.

Ancestrama

MARQUET A.
MARQUILLY C.
MARTIN Al.
MASSONNEAUD P.
MAST E.
MAUPETIT A.
MAURY L.
MAYER A.
MAYEUR E.
MENU Al.
MÉRIENNE J.-B.
MÉRESSE Ch.
MERLIN I.
MESSY L.
MILLE J.
MILLESCAMPS V.
PLATEAU G.
PLOUVIER N.
POELANE J.
POIX R.
POTIER E.
POULAIN C.
PRÉVOST F.
RÉMOND A.
RENAUDIE C.
REPAIRE A.
RIQUOIR D.
ROBERT Al.
ROGEZ A.
RUFFIN A.
RULENCE L.
SALAMO E.
VALETTE J.
VALLÉE E.
VALLEZ Ch.
VANDAMME M.
VANREEMBECK J.
VARLET C.
VASUTE H.
VERDIÈRE G.
VERNET L.
VIDALOT F.
VIENNE V.
VIGNIER R.
VINCENT E.
WALLART S.
WALLERAND E.
WAQUIER G.

SOLDATS

AGAASSE J.
ALAPHILIPPE L.
ALAVOINE O.
ALBERT Ch.
ALEXANDRE A.
ALIDIÈRES B.
ALIPS P.
ALLART Ch.
ALLEMAND L.
ALLÈNE J.
AMIEL J.
AMIER G.
ANCELLE J.
ANDRIEU L.
ANNE J.-B.
ANOT F.
ANSART L.
ARCHER P.
ARIBAUD J.
ARNAL A.
ARNAUD P.
ARNIAUD L.
ARNOULT P.
ARNOUX Ed.
ARNOUX E.
ARROUE M.
ARZEL H.
BÉASSE R.
BEAUGELIN G.
BEAUVOIS A.
BÉCAR F.
BÉCHADERGUE J.
BÉCHE A.
BÉDOUIN G.
BÉCOURT C.
BEFFARAT J.
AUBRY G.
ASSEMAN A.
AUDEGOND V.
AUGEREAU G.
AUGIER M.
AUPAIX A.
AUPAIX Al.
AURÉJAC J.
AUTHIER M.
AUTRIQUE A.
AUVRAY C.
AZÉAU A.
BACCARELLI F.
BACHELET C.
BACHELLERIE P.
BADELON P.
BAELDE P.
BACQUET E.
BAFERLIGIEN L.
BAILLIEU E.
BAJARD P.
BANTEGNIE J.
BARBARRE A.
BARBART A.
BARBAY E
BARBAZANGE G.
BARBE A.
BLANQUART A.
BLANQUART H.
BLONDEAU G.
BLONDEEL J.
BERVAQUE F.
BLONDEL A.
BLONDEL M.
BLONDIAUX J.
BLONDY J.
BARBET M.
BARBIER A.
BARBOT Ch.
BARBRY V.
BARLET H.
BARRAU P.
BARON A.
BARRIÈRE M.
BARTHÉLÉMY J.
BARTIER G.
BASQUIN J.
BASQUIN O.
BASSET F.
BASTIEN A.
BATARD C.
BATISSE P.
BATTUT M.
BAUDIN R.
BAUDOUX J.
BAUDRY L.
BAUDUIN L.
BAUFARON E.
BAYARD A.
BAZETOUX S.
BAZIRE E.
BAZIN E.
BÉAL A.
BOUCHEZ Ch.
BOUCHEZ H.
BOUQUIAUX M.
BOUDÈNE A.
BOUDERLIQUE E.
BOUDET L.
BOUDET T.
BOUDOUX J.
BOUILLET G.

Archives Tramel

BÉDOUIN M.
BEIN G.
BELANBRE A.
BÉLIN G.
BELLUGE J.
BELMAS P.
BELVAL J.
BENARD L.
BERGER Ch.
BERNARD A.
BERNARD G.
BERNARD J.
BERNARD M.
BERNARD R.
BERNARDON A.
BERNIÈRE N.
BERREUR C.
BERROA T.
BERTE J.
BERTIN G.
BERTON R.
BERTRAND A.
BERTRAND E.
BERTRADET C.
BESSADET F.
BESSE A.
BESSON A.
BESSON P.
BÉTANCOURT M.
BÉTOURNÉ P.
BÉTRANCOURT F.
BEUGNON E.
BEUVRY J.
BEYNETTE J.
BÉZINGUE P.
BIBENT J.
BIGOT Ch.
BIENCOURT M.
BILLAUT H.
BIGAND A.
BILLOIR A.
BINOT F.
BINOT L.
BION H.
BIZIAUX J.-B.
BISSEY A.
BITTEBIÈRE A.
BIZÉL.
BIZET Ch.
BLAIN L.
BLAIS J.
BLANCHARD V.
BLANPAIN L.
BLANCHARD M.
BLANCHARD N.
BLANJARD P.
BLAMART F.
BLARY M.
BLUM R.
BLYWERT R.
BOCA M.
BOCHARD D.
BOCKAERT A.
BOCQUELET A.
BOCQUET F.
BOCQUET F.
BOCQUET J.
BODA A.
BODART D.
BODART J.
BODECOT J.
BOEZ Ch.
BOHIN F.
BOLLE A.
BOIDIN L.
BOISSEAU L.
BOISSIÈRE A.
BOISSIÈRE G.
BOISTELLE A.
BOISTELLE P.
BOITEL A.
BOIVIN G.
BONAFÉ L.
BONAVENT M.
BONCHE E.
BONDUEL R.
BONDUEL F.
BONHEURE R.
BONHOMME F.
BONIFACE Ch.
BONINGUE A.
BONNARD A.
BONNART G.
BONNAUD A.
BONNÉ E.
BONNEFOIS F.
BONNET J.
BONNETIER A.
BONNEVILLE C.
BRABANT P.
BONNE L.
BONNEVIN V.
BONNAURE A.
BONNIN A.
BONNITON E.
BONTE A.
BONTE M.
BOOGAERT A.
BORDAS A.
BORENCE D.
BORIE A.
BORNES F.
BOSTAL C.
BOTIN F.
BOTTIN F.
BOUCHENDHOMME M.
BOULANGER J.
BOULEN P.
BOULET J.
BOULOGNE E.
BONNY E.
BOURDIN A.
BOUREZ A.
BOUREZ E.
BOURGEOIS D.
BOURGEOIS M.
BOURGUIGNON A.
BOURLA P.
BOURLET A.
BOURLET C.
BOURLET G.
BOURSE T.
BOURSIER M.
BOURSSEAU J.
BOURRIEZ E.
BOURROTTE J.
BOURRY Ch.
BOUSCARY B.
BOUSQUET J.
BOUSQUET J.
BOUT L.
BOUTEAU L.
BOUTIN Ch.
BOUTIN G.
BOUTINAUD A.
BOUTROUILLE P.
BOUVIER M.
BOUYGE P.
BOUZOINE A.
BOY P.
BRABANT L.
BRACHET A.
BRACONNIER A.
BRACQ B.
BRACQ H.
BRACQ H.-J.
BRAEM G.
BRAEM M.
BRAS J.
BRASSART E.
BRASSELET Ch.
BRAUD J.
BRAUD L.
BRAULT A.
BRAULT A.
BRAULT E.
BRAQUART Z.
BRAURE G.
BRASSELET J.-B.
BRENNE L.
BRÉFORT Ch.
BRETON V.
BRIETTE F.
BREVET A.

Archives transmises

BLANCHART L.
BLANDIN T.
BOUCHERET G.
BOUCHET G.
BREVART C.
BRIAT M.

BRICE Ch.
BRICHE H.
BRICHE H.
BRICOUT M.
BRICOUT F.
BRICOUT F.-F.
BRIDOUX P.
BRIDELLE J.-B.
BRIGANT P.
BRIGUET.
BRILLET F.
BRILLON M.
BRIQUET A.
BRISSACQUE E.
BRIVOTIS F.
BROCHART J.
BRONCQUART V.
BROUCHE A.
BROUSSE J.- B.
BROUSSOLLE F.
BROUTIN A.
BROUTIN Ch.
BRUN P.
BRUNEL E.
BRUNEL L.
BRUNEL. P.
BRUNET L.
BRUNIC F.
BRUYELLE G.
B RUYÈRE M.
BRUYÈRE T.
BRYSSE A.
BUCON L.
BUÉ M.
BUISINE D.
BUISSET H.
BUISSET M.
BUISSON A.
BUISSON F.
BULTEZ D.
BURETTE Ch.
BURGUET L.
BURYJ.
BUSENIER G.
BUSSIGNIES P.
BUSSON L.
CABRE J.
CACHERAL G.
CADART F.
CAFFART H.
CAPELLE E.
CAPELLE H.
CAPELLE J.
CAPLIEZ A.
CAPPE A.
CAPRON A.
CARBONNIER A.
CARBONNIER E.
CARBONNIER H.
CARBONNIER H.-L.
CARÉMIAUX L.
CARETTE A.
CARETTE A.
CARLE L.
CARLES J.
CARLIER A.
CARLIER C.
CARLIER E.
CARLIER J.-B.
CARON A.
CARON A.
CARON E.
CARON F.
CARON F.
CARON G.
CARON H.
CARON H.-E.
CARPENTIER E.
CARPENTIER P.
CARPENTIER P.-C.
CARPENTIER L.
CARRA J.
CARRÉ E.
CARRER S.
CARREZ E.
CARRON J.
CARRON P.
CARRU H.
CARRY O.
CARTON J.
CASTEL A.
CASTEL D.
CASTELLON A.
CASTELAIN E.
CASTELLE E.
CASTELNAU M.
CATALIFAU J.
CATHALA G.
CATHELAIN J.
CATOUILLARD J.-B.
CHAMINAD J.
CHAMPARNAUD J.
CHAMPARNAUD L.
CHAMPIN E.
CHAMPRODON J.
CHAMPEVAL L.
CHANARD E.
CHANET J.
CHAPELLE L.
CHAPUT L.
CHARDOUSSE L.
CHARENTON P.
CHARLET E.
CHARRIÈRE A.
CHARRON F.
CHASSAGNE L.
CASTAGNOL F.
CHASTANET J.
CHASTIN G.
CHATAIGNIER J.
CHATAIGNIER P.
CHATEAU H.
CHATELLE F.
CHAUVIN F.
CHAUDRON E.
CHAULIAGNET L.
CHAUMETTE F.
CHAUSSOIS A.
CHAUZY L.
CHAVAUDRA E.
CHERQUEFOSSE T.
CHEVALLIER A.
CHEVALLIER M.
CHEVRIN P.
CHIQUET J.
CHIVOT G.
CHOCHON H.
CHOCU J.
CHOEUR F.
CHOEUR X.
CHOPIN D.
CHOPIN H.
CHOQUET A.
CHOQUET E.
CHOTEAU P.
CHRÉTIEN J.
CHUFFART M.
CHUINE L.
CIPIÈRE H.
CLABAUT L.

Archives Strasbourg

CAILLEUX E.
CAILLEZ F.
CAl LLEZ L.
CAILLEZ L.-J.
CALAMY A.
CALIPPE J.
CALLIÉBOOTE T.
CALMETTE E.
CALVET J.
CAMBAY A.
CAMBIER M.
CAMESCASSE J.
C AMPS A.
CAMUS F.
CAMUS J.
CANDEL B.
CANON M.
CANDAS J.
CAPELLE A.

CATTIAU J.-B.
CAUBARRUS H.
CAUDROIT J.-B.
CAUDRON P.
CAUET A.
CAUET L.
CAULE J.
CAUTE G.
CAVAILLÉ E.
CAVEL P.
CAVILLON G.
CAYSSIALS A.
CAZAUX P.
CAZIN A.
CAZY E.
CÉLISSE A.
CEUIGNET D.
CHABERT A.
CHABIRAND P.

CLAÈYS P.
CLAIRET F.
CLAISSE Z.
CLAUVAERT E.
CLAVIEZ O.
CLÉMENT A.
CLÉMENT R.
CLÉTY E.
CLERCK A.
CLICHE G.
CLIQUENNOIS F.
CLOT A.
CLOUZEAU R.
CLUZAN A.
CODRON G.
COGEZ A.
COILLIOT J.
COIGNAC L.
COINON R.

COINTE J.
COLENTHIEZ C.
COLLIARD J.
COLLIGNON T.
COLPART J.
COLOMÈS G.
COLPIN A.
COMBELLAS J.
COMPANY R.
CONDETTE A.
CONSTANT J.
CONSTANT M.
COOPMAN A.
COPIN V.
COQUART A.
COQUELLE C.
COQUELLE E.
COQUELLE H.
COQUERELLE M.
COQUIDÉ J.
CORBEAU E.
CORBEIL G.
CORDIER L.
CORDONNIER M.
CORN J.
CORNE J.-B.
CORNET A.
CORNET V.
CORNILLE L.
COSSE J.
COSTENOBLE C.

COTTIER E.
COUDERT E.
COUDERT P.
COUENNE V.
COUEZ C.

CUVELIEZ A.
CUVILLIER A.
CUXAC G.
DABLEMONT O.
DAENAS C.
DAJENS P.
DAGNIAUX F.
DAIZE E.
DAMBRINE L.
DANCOURT G.
DANEL H.
DANGLADE H.
DANJOU V.
DANZEL P.
DAPVRIL J.
DARBEAU M.
DARCISSAC J.
DARDE R.
DARIBÈRE L.
DARLAVOIS J.
DAUBÈZES H.
DAUBISSE F.
DAUCHY A.
DAUGE J.
DAURIE A.
DAVAINE F.
DAVE M,
DAVEAU H.
DAVID B.
DAVID L.
DAVOINE A.

DAVOINE J.
DAVRINCHE F.
DAZIN F.
DEBAÈS F.
DEBAIZE M.

DEFRETIN F.
DEFRANCE C.
DEGAND A.
DEGAUGUE L.
DEGEUSSE M.
DEGOSSE L.
DEGOUL A.
DEGOUTTE M.
DEGROISE G.
DEGROUX A.
DEGRYSE M.
DEHAYE A.
DEHANGHER J.
DEGONCHE F.
DEKEISTER A.
DEKEUVER P.
DEHEYSTE B.
DELABY F.
DELACOUR L.
DELAFORGE G.
DELAHAYE V.
DELADŒUIL E.
DELAHAYE L.
DELALLE R.
DELAFOSSE D.
DELAIRE G.
DELANGLADE G.
DELANNOY F.
DELANNOY F.
DELANNOY H.
DELANNOY J.-B.
DELAPPOTTERIE R.
DELATTRE A.
DELATTRE D.
DELATTRE G.
DELATTRE G.

Archives transparentes

COULON C.
COULON L.
COUPÉ M.
COURCELLES E.
COURMONT O.
COURTIN E.
COUSIN A.
COUSSIRATE J.
COUSIN E.
COUTANT R.
COUSSIN A.
COUTEL F.
COUYSSAC J.
COVILLERS A.
CRAMPON C.
CRAS C.
CRÉACH P.
CRÉPIEL H.
CRÉPIEUX J.
CRÉPIN A.

CRÉPIN E.
CRÉPIN F.
CROCHET J.
CROENNE G.
CROMBET F.
CRUVEILLER J.
CUBAUD L.
CUDEVILLE T.
CUIRON A.
CURABET J.
CUVELIER C.
CUVELIER E.
CUVELIER J.

DEBARGE D.
DEBARGE J.
DEBARGE L.
DEBAY J.-B.
DEBEER A.
DEBELLUTE J.
DEBÉTHUNE A.
DEBELLE M.
DEBLAÈRE J.
DEBORRE M.
DEBORGHER Ch.
DEBOUCK A.
DEBOUDT F.
DEBAUVE J.
DEBRILLE M.
DEBUISSON L.
DEBUT A.
DEBRUYNE T.
DEBUYSER L.
DEBUCHY V.

DECAILLON A.
DÉCAUDIN Z.
DÉCAUX H.
DÉCAUX P.
DECAYEUX J.
DÉCOCK R.
DÉCOTTIGNIES L.
DÉCONNINCK A.
DÉCOUX A.
DECROIX A.
DECROIX H.
DEFUSSELLES J.
DÉFONTAINE G.

DELATTRE P.
DELOME F.
DELAUNAY G.
DELOTRE E.
DELAVAL A.
DELBAUVE A.
DELBECQ J.
DELBECQ M.
DELBECQUE G.
DELBOIS J.
DELCOURT B.
DELCOURT B.
DELCOURT L.
DELCROIX F.
DELCROIX G.
DELDICQUE L.
DELELIS J.
DELEMAR L.
DELANGLADE G.
DELEMAR L.
DELENEUVILLE E.
DELEPIERRE G.
DELEPLACE H.
DELERUE T.
DELERUE Ed.
DELERUE N.
DELESCLUSE A.
DELETREZ V.
DELETTREZ D.
DELFOLIE A.
DELFOLIE J.
DELFORTAIE L.
DELFOSSE El.

DELGRANGE A.
DELGUTTE L.
DELHAYE F.

DELHAYE L.
DELIERRE L.
DELLION J.
DELMARLE P.
DELIMAS A.
DELIMAS P.
DELMAS P.
DELMAIRE J.
DELOBEL A.
DELOBEL Ch.
DELOFFRE L.
DELOFFRE L.
DELORD J.
DELORY J.
DELOS A.
DELOZIÈRE J.

DEPUYDE H.
DEPUYDE M.

DEQUÈNES A.

DEQUIDT D.
DÉQUIREZ J.
DERACHE H.
DERANSY H.
DERENTY A.
DERENDDRE A.
DERHORE J.
DERICK A.
DERICQ L.
DERIDDER G.
DERMY A.
DERNONCOURT H.
DERNONCOURT J.
DEROBERT E.
DEROCQ H.
DEROLET M.

DEUILLY L.
DÉVÉMIS F.
DEVEUDEVILLE C.
DEVERREWAERE A.
DEVÈZE J.
DEVILDE.
DEVILÉ F.
DEVOS H.
DEVOS R.
DEVOS A.
DEVRED V.
DEWEER E.
DEWATINE A.
DEWEZ J.-B.
DEWOLF H.
DEWILDEMAN J.
DEWILDE P.
DEYON M.
DHAINAUT A.

Ancestramil

DELPIERRE A.
DELPLACE E.
DELPLACE E.
DELPORTE H.
DELPORTE J.
DELPAY P.
DELVAL J.
DEBRIEU G.
DEBRIVE F.
DELRUE F.
DELVAL H.
DELVALLE G.
DELZENNE J.
DELZENNE C.
DEMAILLY R.
DEMARET H.
DEMARET G.
DEMARS P.
DEMAUDE H.
DEMER E.
DEMEYER H.
DEMEYÈRE E.
DEMOINGHON A.
DEMOL L.
DEMARCQ L.
DÉMON F.
DEMORY Al.
DEMUNTER G.
DÉNAT A.
DENBRŒDER L.
DENEL F.
DENELLE A.
DENGRÉMONT J.
DENIS Ch.
DENIS E.
DENIS J.
DENIS P.
DENIS P.
DENNEULIN J.
DENOYELLE A.
DENOYELLE F.
DENOYELLE A.
DENUT V.
DEPÉCKER L.
DEPELCHIN A.
DEPIENNE C.
DEPINOY E.
DELPLANQUE L.
DEPOORTER U.
DEPUYDE Ch.
DEROO R.
DERUYCK A.
DERUELLES G.
DERRO R.
DERYCKE J.
DESAUTE Al.
DESBAN D.
DESCAMPS P.
DESCAMPS F.
DESCAMPS F.
DESCAMPS G.
DÉCARPENTRIES E.
DESCAZEAUX F.
DECATTOIRE G.
DÉCENDRE G.
DÉCHAMPS J.
DÉCHAMPS J.-B.
DESCOINS E.
DESEURE J.
DESFACHELLES A.
DESFONTAINE E.
DESHUIS J.-B.
DESLEMMES J.
DESMULLIER L.
DESOIL A.
DESOMBRE J.
DESORT H.
DESOUTER J.
DESOUTER R.
DESPAGNE D.
DESPREZ A.
DESPREZ E.
DESROUSSEAUX E.
DESSAINT J.
DESSAINT V.
DESSAINT L.
DESSAINT U.
DESSE A.
DESSIMOULIE F.
DESTREBECQ V.
DÉSURMONT G.
DESUTTER J.
DESWARTE E.
DESWARTE H.
DETAPPE G.
DETHÈVE E.
DETHILLOY E.
DÉTREZ C.
DÉTREZ G.
DETRUIT G.
DHAINAUT G.
DHAINE H.
DHAUSSY A.
DHAUSSY E.
DHAUSSY J.-B.
DHÉDIN A.
DHÉNNIN L.
DHENRY M.
DHENNIN Ch.
DHERBÉCOURT L.
DHÉRIN A.
DHÉRIN C.
DHIEUX L.
DHINNIN A.
DHOLLANDE E.
DHOLLANDE L.
DHORDAIN H.
DHOILLY G.
DHORRE G.
DICQUE A.
DIDIER G.
DIDIER F.
DIDIER R.
DIEU P.
DIETSCH Ch.
DIGNOIRE A.
DILLIES L.
DIRUIT J.
DIZAERT H.
DOBY E.
DODILLON E.
DOLIGER Cl.
DOMARLES F.
DONNAINT V.
DONNEZ F.
DORÉ F.
DOUCHÉ E.
DOUCHET F.
DOUCHEZ P.
DOUCHEZ E.
DOUCHEZ F.
DOUILLET H.
DOUTRELEN E.
DOUTRELIGNE C.
DOUVRY R.
DRAPIER L.
DOUX M.
DRANCOURT J.
DRECQ P.
DREUX M.
DREUT O.
DROISSART E.
DROUVIN J.-B.
DRUON L.
DUPIRE J.
DUPLOUY Ch.
DUPONT H.
DUPONT F.
FEUGA D.
FEUGA J.-B.
FIANCETTE F.
FIÉVEZ A.

Ancestramil

DRUELLE C.
DUBACLE P.
DUBAR Ch.
DUBEAUREPAIRE J.-B.
DUBOIS F.
DUBOIS A.
DUBOIS S.
DUBOIS A.
DUBOIS J.-H.
DUBOIS J.
DUBOIS M.
DUBOIS M.
DUBOIS O.
DUBOIS V.
DUBOURGE L.
DUBROMEL A.
DUBREUCQ R.
DUBRULLE E.
DUBRULLE H.
DUBRULLE S.
DUBRUQUE A.
DUBURQUE H.
DUBURQUE D.
DUC H.
DUCAMP M.
DUCATILLON J.
DUCHENNE C.
DUCHENE J.
DUCANCÈLE V.
DUCROCQ A.
DUCROCQ Ch.
DUCROCQ J.
DUCROCQ T.
DUEZ C.
DUEZ F.
DUEZ I.
DUFAURE A.
DUFREL E.
DUFLOS A.
DUFLOT Ch.
DUFLY V.
DUFFOUR P.
DUFOURET F.
DUFOUR C.
DUFOUR T.
DUFOUR E.
DUFRAINE D.
DUHAL J.
DUHAMEL J.
DUHAMEL L.
DUHAUTPAS V.
DULAEY J.
DUMAS J.
DUMAS P.
DUMAS H.
DUMEZ H.
DUPONT G.
DUPONT E.
DUPONT L.
DUPONT L. D.
DUPONT P.
DUPRÉ J.
DUPIED J.
DUPRIEZ A.
DUPORGE A.
DUPUICH P.
DUPUIS A.
DUPUIS F.
DUPUIS J.
DUPUIS J.
DUPUIS M.
DUPUY A.
DUPUY L.
DUPUY L.
DURAND J.
DURAND R.
DURANDEAU P.
DURAND I.
DURAND V.
DUROYON F.
DURIEUX J.
DURIEUX J.-B.
DUSSEAUX H.
DUSSOURD J.
DUTEIL C.
DUTHEIL G.
DUTOIT G.
DUVAL M.
DUVANT E.
EGGERMONT H.
EGLIZAUD J.
EMAER J.
EMPIS E.
ESTINGOY F.
ESCAUDE J.
ESCUR G.
ESTRADE P.
EXBRAYAT A.
FABRY A.
FACHE L.
FACON L.
FACON H.
FAGEOLE J.
FARGE N.
FAUCHIER J.
FAUQUEMBERG E.
FAUQUÈRE A.
FAUQUENOY C.
FAURE J.
FAURE M.
FAURE G.
FAUREZ E.
FILLETTE E.
FISTEBERGT H.
FLAHAUT F.
FLAMANT M.
FLAMENT E.
FLAMENT U.
FLANQUART A.
FLAUJAC P.
FLORY P.
FLORENCE R.
FLORENT A.
FLORENT G.
FLOUR M.
FONS J.
FONSON A.
FONTAGNOL J.
FONTAINE E.
FONTAINE M.
FORESTIER E.
FORSAUS P.
FOSSEUX A.
FOSSIEZ J.
FOUART A.
FOUBLE L.
FOUCAUD P.
FOUCHON L.
FOUCART R.
FOURCADE M.
FOURCROY T.
FOURDRIGNIER G.
FOURDRIGNIER R.
FOUREZ Ch.
FOURMANTEL J.
FOURNIER J.
FOURNIER A.
FOURNIER Ch.
FRACHET L.
FRACHET L.
FRAISSARD J.
FRANÇOIS L.
FRANÇOIS V.
FRANQUELIN L.
FRAYSSE M.
FRAYSSE B.
FRAYSSINET F.
FRAZIER A.
FRÉMAUX A.
FRÉMAUX M.
FRENAY A.
FRÈRE A.
FRÈRE A.
FRÈRE J.
FRÉSIER J.
FRETIN E.
FREY Ch.
FRICAMPS R.

Archives Stramentum

DUMOND J.
DUMONT F.
DUMONT L.
DUMONT P.
DUMORTIER Al.
DUMORTIER E.
DUMOULIN F.
DUMOULIN H.
DUPAS O.

FAURIE P.
FAUVAUX H.
FAZEUILLES J.
FÉDON G.
FERGANT L.
FERRA E.
FERRAUD A.
FERRET E.
FERYN H.

FRICOUT J.
FRUCHART G.
FRUCHART H.
FRUCQUET G.
FURNE H.
GAILLARD A.
GAILLARD R.
GAILLIEZ A.
GALAIS G.

GALAND O.

GALLET H.
GALLIEN A.
GALLY A.
GAMBLIN A.
GAUDEL L.
GAUDOUET A.
GARBE E.
GARCIN F.
GARELLl A.
GARIN Ch.
GARIN Ch.-J.
GAROT J.
GARRIGUE R.
GARRIGA J.
GARRIGUES J.
GASCIARINI E.
GASPARD A.
GAUDERLOT O.
GATTINEAU H.
GAUDIEU L.
GAUDIN L.
GAUDRY J.
GAUTHERON G.
GAUTHIER A.
GAUTHIER H.
GAUTIER A.
GAUTIER L.
GAY L.
GÉFARD A.
GENEUVRE G.
GÉNIQUE H.
GÉRARD A.
GÉRARD A.
GERMANE J.
GERMONPREZ J.
GESTIN C.
GHIBAUT L.
GHIEN N.
GHYSELINCK G
GIACOBI Ch.
GILLERON A.
GILAIN L.
GILLARD A.
GILLON J.
GILLES E.

GONNIN F.
DE GORGUETTE D'ARGŒVES
GORIN H.
GORSE J.
GORSE L.
GOSSART L.
GOSSART A.
GOSSART E.
GOSSELIN P.
GOSSIN L.
GOSSET G.
GOTEAU M.
GOUAZE F.
GOUBE L.
GOUDALIEZ R.
GOUIN P.
GOUJON M.
GOURNAY A.
GOUTHERY J.
GOUVART A.
GRAFFEUIL J.
GRAGEZ E.
GRAMMONT L.
GRAND J.
GRANCOLIN J.
GRANGE P.
GRANGER L.
GRANGER J.
GRANSARD E.
GRANSEN J.
GRARE E.
GRAS A.
GRATTEPANCHE R.
GRAVE J.
GRAVELINE H.
GRÉBAUX A.
GRÉBERT A.
GRENIER Ch.
GRENIER J.
GRESSIER C.
GRESSIER N.
GREUILLET M.
GRIMAUD E.
GRISLIN G.
GRISON A.
GRIVILLER A.

GUILBERT V.

GUILBAUT T.
GUILLAUME H.
GUILLAUME L.
GUILLEMANT E.
GUILLIET L.
GUILLON L.
GUILLUY L.
GUILIOT M.
GUINET A.
GUINET V.
GUISLAIN A.
GUISLAIN E.
GUISNET E.
GUMEZ G.
GUMEZ A.
GUMEZ H.
GUTZVILLER M.
GUYARD H.
GYTHIEL P.
HAEZEWINDT G.
HAIGNERÉ R.
HALIEZ A.
HALLOTTE A.
HALLETTE A.-L.
HAMEAU L.
HAMEAU P.
HAMONOU T.
HAMY E.
HANNECART E.
HANAUT N.
HANQUEZ E.
HARRAU R.
HARDY L.
HARY P.
HARDY A.
HARDY L.
HARDY M.
HARY C.
HARY G.
HARY V.
HAUWEN A.
HAVEZ P.
HAVET L.
HAYAERT S.
HAZEBROUCQ A.

Archives Nationales

GILLES J.
GIRBAL C.
GILLON H.
GIRAUD-MESSIER
GLANGER L.
GLAVIEUX A.
GLORIEUX G.
GODART E.
GODEFROY J.
GODET Cl.
GODET O.
GODIN A.
GODIN F.
GODY V.
GŒMINNE C.
GŒTHALS G.
GOFFESTRE M.
GOIDIN A.
GOGUILLON A.
GOLLIARD P.
GOLLIOT E.
GOMBART A.
GOLASSIN E.

GROSJEAN L.
GROSSIER E.
GROUX H.
GROUX J.
GROUX M.
GRUSON M.
GRUSON A.
GRUSON R.
GUCHE P.
GUÉLIN M.
GUÉMART A.
GUÉNOT J.
GUÉRY J.
GUÉRY J.-F.
GUÉRIN P.
GUÉTONG J.
GUEUDRE J.
GUFFROY A.
GUFFROY T.
GUIGNARD A.
GUILAIN J.
GUIHOT J.
GUILBERT P.

HAYON J.
HÉDIN L.
HÉGO F.
HÉLART P.
HÉNAFF M.
HÉNAUT L.
HENDERYCHX G.
HENNEAU L.
HENNEBOIS A.
HENNION A.
HÉNON M.
HENNO E.
HENRY Y.
HENNO F.
HÉQUET F.
HERBET H.
HERBIN Al.
HÉQUET D.
HERBIN P.
HEER E.
HERBIN L.
HERBIN V.
HÉREN J.-B.

HÉRENT V.
HERLIN F.
HERNU O.
HERR R.
HEUMEZ H.
HEURTEUR P.
HEUSSE A.
HIEL A
HIESSE G.
HOCHART A.
HODIQUET J.
HOCHART H.
HOEZ L.
HOHRLEN G.
HOLIN L.
HOMS E.
HORRENT J.
HOSSELET J.
HOORNAERT C.
HOUCKE Ch.
HOURIEZ A.
HOURIEZ Ch.
HOURIEZ R.
HOURY M.
HOUSSIN G.
HOUSSIN G.
HOUTHOOFD A.
HOUVIN G.
HUART J.
HUBERT Ch.
HUC L.
HUGUET A.
HUE G.

JOUANET L.
JOUBERT D.
JOURDAIN E.
JOUSSEIN J.
JOUVENEAU P.
JOURNEL L.
JOYEUX L.
JUGE J.-B.
JULIA G.
JUMEAUX L.
JUST J.
KERFANTE J.
KERVAREC G.
KICKEN G.
KILLINGER A.
KUHNE J.
KUMM L.
LABADIE J.
LABAU H.
LABERCHE F.
LABITTE A.
LABITTE O.
LABORDE J.
LABRE Ch.
LABROY H.
LACAZE E.
LACHAIZE J.
LACOSTE J.
LACROIX E.
LACROIX E.
LACROIX L.
LADRIÈRE A.
LAFITTE F.

LANGLOIS G.
LANNOY J.
LANTOINE R.
LANOY R.
LANVIN E.
LAMSENS J.
LAPARRE A.
LANSIAUX J.
LAPEYRE P.
LAPLACE J.
LARIVIÈRE G.
LARONDRIE J.
LARGILLET A.
LARIDAN A.
LARME A.
LARMOYEUR J.
LARROCHE J.
LARRUE J.
LAIGOLLE I.
LARTIGOLLE P.
LARTYLÉ P.
LASALLE E.
LASFARGUES M.
LASNIER H.
LASPEYRES H.
LASSELIN F.
LASSERRE F.
LASSUS R.
LATOUCHE P.
LATOUR H.
LAUDE A.
LAUDY L.
LAUGEIX F.

Enregistrement

HUGO G.
HUGOT L.
HUGOT L.
HUMETZ A.
HUMETZ Ch.
HUREZ G.
JACOB H.
JACQUEMART M.
JACQUEMOND J.
JACQUIN L.
JADEM A.
JACQUINOT J.
JAMBLEZ P.
JANNOT J.
JANSON M
JANSOONE A.
JANSSENS E.
JAROUSSE M.
JARRET A.
JARRIGUE J.
JARRIGUE F.
JAUGEAT J.
JAVON F.
JAY J.
JEAMMONT J.
JEANROY P.
JEANSON A.
JÉGOU Y.
JÉSUS D.
JOLY E.
JOLY E.
JOLY J-B.
JOLY J.
JOLLY R.
JOSÉ C.
JOSSET M.

LAFFORGUE J.
LAGA P.
LAGACHE A.
LAGARDE P.
LAGRANGE Ch.
LAIGLE L.
LAINÉ E.
LALAUDE A.
LALANNE P.
LALANNE P.
LALAU S.
LALIN A.
LALFOND J.
LALLIER L.
LALOUX X.
LAMAND D.
LAMBERT C.
LAMBAERE R.
LAMBERT J.
LAMBERT J.
LAMBERT L.
LAMBERT M.
LAMBIN A.
LAMBIN P.
LAMBOUR E.
LAMÉLOISE J.
LAMIOT L.
LAMIRAUD G.
LAMIRAUD M.
LAMOTHE M.
LAMOURET E.
LANCEL L.
LANDAIS J.
LANDESQUE C.
LANDRY E.
LANDY J.

LAUG J.
LAUMOND J.
LAURENT A.
LATJRENT Ch.
LAURENT E.
LAURENT F.
LAURENT H.
LAURENT L.
LAURENT F.
LAURENT R.
LAURENT V.
LAURIEZ T.
LAURIER M.
LAURIÈRE E.
LAVAUD F.
LAVIÉVILLE M.
LAVIGNAC J.
LAVIGNAC E.
LAVIGNAC J.
LAVOISIER E.
LAVIGOGNE G.
LÉAL J.
LEBÈGUE J.
LEBERTHON A.
LEBLANC F.
LEBLANC E.
LEBLON C.
LEBORGNE G.
LEBORGNE M.
LEBOT F.
LEBRET L.
LEBRUN E.
LEBRUN J.
LEBRUN O.
LÉCAILLÉ M.
LECERF A.

LECERF L.
LECERF L.
LECIGNE S.
LECHEVALIER J.
LECLERCQ A.
LECLERCQ G.
LECLERCQ Ch.
LECLERCQ C.
LECLERCQ E.
LECLERCQ F.-H.
LECLERCQ F.
LECLERCQ P.
LECLERCQ G.
LECLERCQ A.
LECLERCQ G.
LECLERCQ J.-B.
LECLERCQ J.
LECLERCQ L.
LECLERCQ N.

LEFORT J.
LEGARD J.
LEGATE F.
LEGAY A.
LEGAY A.
LEGRAIN A.
LEGRAND A.
LEGRAND A.
LEGRAND B.
LEGRAND Ch.
LEGRAND D.
LEGRAND J.
LEGRAND L.
LEGRAND M.
LEGRIS J.
LEGROS E.
LEGROS L.
LEGROS P.
LEHOUCQ F.

LENOIR G.
LENTEMENT L.
LENTOURNE L.
LÉONARD A.
LÉONARD P.
LÉONARD R.
LÉOPOLD S.
LEPACHELET Ch.
LEPERS A.
LEPÈVE E.
LEPINE J.
LEPINOY G.
LEPLAT J.
LEPRÊTRE A.
LEPRÊTRE L.
LEQUEBIN O.
LEQUEUX E.
LEQUIEN F.
LEQUIEN H.

Ancestramil

LECOCQ J.
LECOCQ L.
LECONTE CYR.
LECONTE L.
LECONTE L.
LECŒUF C.
LECORNET J.-B.
LECOUSTRE C.
LECOUSTRE L.
LECOUSTRE L.
LECRAS E.
LÉCUYER R.
LEDIEUX A.
LEDIEU L.
LEDOUX H.
LEDOUX J.
LEDUC Ch.
LEFEBVRE L.
LEFEBVRE A.
LEFEBVRE E.
LEFEBVRE A.
LEFEBVRE A.
LEFEBVRE A.
LEFEBVRE Ch.
LEFEBVRE E.
LEFEBVRE F.
LEFLBVRE F.
LEFEBVRE G.
LEFEBVRE G.
LEFEBVRE J.-B.
LEFEBVRE J.
LEFEBVRE J-B.
LEFEBVRE J.
LEFEBVRE J.
LE GALLONDER P.
LÉCHEVIN R.
LEFEBVRE L.
LEFEBVRE O.
LEFEBVRE P.
LEFEBVRE P.
LEFEBVRE V.
LEFETZ A.
LEFÈVRE D.
LEFÈVRE H.
LEFÈVRE J.
LEFIEF L.
LEFLON A.
LEFORT C.
LEFORT E.
LEFORT E.

LEHU J.-B.
LEIGNEL E.
LEJEAN C.
LEJEUNE L.
LEJOSNE Â.
LEJOSNE J.
LEJOSNE O.
LEKENS M.
LELANDAIS A.
LELEU A.-H.
LELEU A.
LELEU F .
LELEU J.
LELEU K.
LELEU E.
LELEU L.
LELEU R.
LELEU V.
LELIEUX H.
LELOIR N.
LELONG A.
LELONG D.
LELONG H.
LEMAIRE A.
LEMAIRE E.
LEMAIRE E.
LEMAIRE H.
LEMAIRE J.
LEMAIRE J.
LEMAIRE J.
LEMAIRE L.
LEMAITRE A.
LEMAITRE H.
LEMATRE A.
LEMIRE N.
LEMOINE A.
LEMOINE F.
LEMOINE J.-B.
LEMOINE R.
LEMOINE V.
LEMOT SNE F.
LEMPEREUR E.
LEMPEREUR L.
LENANCKER L.
LENGAGNE E.
LENGLET A.
LENGLET E.
LENGLIN L.
LENNES H.
LENNES L.

LEQUIEN L.
LERESTE P.
LEROUGE A.
LEROUX Cyr.
LEROUX H.
LEROUX J.
LEROUX P.
LEROY A.
LEROY A.
LEROY A.
LEROY E.
LEROY G.
LEROY H.
LEROY J.
LEROY J.
LEROY J.
LEROY J.-B.
LEROY L.
LEROY L-D.
LEROY N.
LEROY O.
LEROY P.
LESAFFRE A.
LESAGE C.
LESCORNEZ V.
LESECQ G.
LESIEUX G.
LESIRE E.
LESNE Ch.
LESNE J.
LESNE M.
LESNES A.
LESPAGNE P.
LESPINE J.
LESTIENNE P.
LESUR J.
LETELLIER Ch.
LEURS E.
LEVECQUE A.
LÉVÊQUE F.
LÉVÊQUE P.
LEVEUGLE J.
LEYGNAT F.
LEYMARIE A.
LEYMARIE J.
LÉZIER A.
LÉZIER H.
LÉZY F.
LHERBIER A.
LHERMITTE J.

LHOMME G.
LHUSSIEZ E.
LIÉGEOIS A.
LIÉNARD D.
LIÉVAL J.
LIÉVIN E.

MAELSTAF G.
MAERTEN A.
MAESSE J.
MAGE T.
MAGIMEL Ch.
MAGNAU J.

MARCY C.
MARÉCHAL F.
MARÉCHAL V.
MARCILLE M.
MARES L.
MARESCAUX A.

transmis

LIGNIE J.
LIGNIER J.
LIGNY J.
LINZETER H.
LIRZIN P.
LISSENDREAU A.
LISSE R.
LIXON L.
LISTE E.
LOBRY A.
LOBRY L.
LOCQUET F.
LOEZ G.
LOISEAU A.
LOFFICIAL F.
LOISEL V.
LOGIE H.
LOISEL F.
LOMBART A.
LONGEAS L.
LONGIN G.
LONGUÉPÉE P.
LOONES A.
LOQUET Al.
LORIEAU L.
LORQUET M.
LORIOT Ch.
LORRIAUX G.
LORTRIO5 L.
LORTHOIR S.
LOSSON J.
LOUART J.-B.
LOUBRIS D.
LOUIS G.
LOUCHART A.
LOUCHET H.
LOURME A.
LOURDEL G.
LOURME N.
LOUEZ P.
LOUVET E.
LOUVET L.
LOUVETZ H.
LOYER E.
LOYEZ P.
LOYRAUX J.
LOYN H.
LOZINGUEZ F.
LUCAS F.
LUC J.
LUCAS V.
LUCAS H.
LUCAS M.
LUCE G.
LUMINEL P.
MABILLE C.
MACHU J.-B.
MACHU L.
MAGNEZ G.
MAGNIER L.
MAGNIER F.
MAGNIER E.
MAGNIEZ A.
MAGNIEZ J.
MAGNIEZ F.
MAGRIZ L.
MAGNY L.
MAGREZ G.
MAHIEUX M.
MAILLARD J.
MAILLE A.
MAILLET A.
MAILLET P.
MAILLOT A.
MAILLOT Ch.
MAILLOT L.
MAILLOT M.
MAINTIGNEUX J.
MAIRESSE F.
MAIRESSE J.
MAISONNADE H.
MALAQUIN V.
MALAQUIN V.
MALBEAUX E.
MALBEC J.
MALBRANQUE L.
MALERQUE G.
MALEYRE A.
MALFAIT Ch.
MALINGUE E.
MALLET R.
MLLET A.
MALLET A.
MALLET G.
MALLET M.
MALOUVRY E.
MALLOT J.
MALOUBIER J.
MALVILLE L.
MANAUT P.
MANDERLIER F.
MANESSIER L.
MANIEZ P.
MANIEZ H.
MANIEZ V.
MANOUVRIER P.
MANTEL L.
MARAUX G.
MARC A.
MARCAILLE H.
MARCAILLE J.-B.
MARCHAIS Ch.
MARCHADOUR Y.
MARCANTOINE G.
MARCHAND Ch.
MARCHAND J.
MARESCAUX F.
MARGAT P.
MARGRY L.
MARHEM G.
MARIA G.
MARIA S.
MARIE H.
MARIEN H.
MARIEN J.
MARIETTE E.
MARION L.
MARLEUX A.
MARLOT L.
MARONNIER M.
MAROSE F.
MARQUET A.
MARQUIS J.
MARQUIGNY J.
MARQUIS L.
MARQUIS A.
MAROSE F.
MARRE L.
MARSIGNY L.
MARSY A.
MARTAIJD P.
MARTEL A.
MARTEL G.
MARTIN F.
MARTIN B.
MARTIN H.
MARTIN E.
MARTIN J.
MARTIN M.
MARTIN M.
MARTIN S.
MARTIN M.
MARTIN T.
MARTIN V.
MARTINEAU A.
MARTY J.
MARTINACHE E.
MAS P.
MASCARD L.
MASCLEF J.
MASCLET L.
MAZINGUE L.
MASQUELIER F.
MASSE A.
MASSE A.
MASSELOT G.
MASSELOT M.
MASSET G.
MASSIAS A.
MASSON A.
MASSON E.
MASSON E.
MASSOUBRE P.
MASTAING F.

Ancestramil

MACHUT E.
MACHON J.-B.
MACQUET J.
MACRA E.
MADRIAS J.

MAUX A.
MAUGE R.
MAUGET L.
MAURETTE J.
MAUPRIVÉ I.
MAWART C.
MAURY V.
MAYER E.
MAYETTE G.
MATEUR C.
MAYEUR G.
MAYEUR M.
MAYRAUD A.
MAZAUD A.
MECGENS A.
MEERSEMAN R.
MEESE H.
MÉJEAN J.
MENAR M.
MÉNAR P.
MÉNARD E.
MÉNÉBOO L.
MÉNECHEY J.
MÉNOU E.
MERCIER J.
MÉQUIGNON L.
MERCIER D.
MERCIER C.
MÉRESSE J.
MERCIER H.
MLRLIER V.
MERLIN C.
MERIAUX Ch.
MESPOULET J.
METENIER M.
MERLIN A.
METRAL Ch.
MEUNIER J.
METTAY A.
MEUNIER G.
MEUNIER V.
MEURISSE A.
MEYER A.
MEYLEMANS H.
MEYRAND J.
MICHAUX R.
MICHEL F.
MÎCHEL A.
MIGNAN J.
MIGNEAU J.

MARCHIENNE F.
MARCIAUX V.
MARCOTTE P
MARCOU H.
MARCQ E.

MIRAMONT R.
MIRAULT E.
MIRLANDE Ch.
MIRLANDE Ch.
MOISSET J.
MOLLEMENT R.
MOLLET J.
MOLLET F.
MOLLET M.
MONCHECOURT D.
MONCHECOURT E.
MONCHAUX C.
MONCHET M.
MONCHIET H.
MONCIAUD J.
MONDO D.
MONGIS P.
MONGIS J.
MONNIEZ C.
MONNIEZ J.-B.
MONNOT U.
MONPAYS F.
MONTAGNE L.
MONTAIGNE A.
MONTALESCOT J.
MONTELLET L.
MONTIGNY J.
MOTIGNY P.
MONTMONT R.
MORDACQ G.
MORA J.
MOREAU E.
MOREAU J.
MORANT M.
MORANT N.
MORATILLE M.
MOREI F.
MOREAU G.
MOREL J.
MOREL T.
MORELLE L.
MORHAN L.
MOREZ A.
MORIELS A.
MORIELBRE T.
MORISSE A.
MORTESSAGNE F.
MORTIER H.
MORTIER A.
MORTIER M.

MASURE A.
MATHIAUD L.
MATHIEU A.
MATIGNON P.
MATHON E.

NEYSENSAS H.
NIFFE L.
NISSEN M.
NIVESSE E.
NOCLERCQ J.-B.
NOÉ L.
NoÉ O.
NOÉ C.
NONY F.
NOCLERCQ H.
NOPPENS T.
NORMAND C.
NORMAND G.
NOULIANE A.
NUEZ G.
OBATON L.-J.
OBLED F.
OBRY E.
OCITIN J.-B.
OFFRE M.
OGÉ A.
OGER G.
OGER O.
OGOR J.
OLIVER J.
ORANGER J.
ORLIAGUET A.
OUSSET N.
OUTERLEYS C.
PACAUD A.
PACQUIER E.
PAGE J.
PAIGNIEZ A.
PAINDAVOINE A.
PAISSARD A .
PALÉMON J.-B.
PAMARD L.
PANCÉ J.
PANNEQUIN B.
PANNETTER C.
PAOLI F.
PAPEGHIN A.
PAPOT J.
PAQUET P.
PARADIS Q.
PARAGE J.
PARENT H.
PARENT H.
PARET L.
PARET R.

Archives transmises

MIGNON F.
MILAU A.
MILLE J.
MILLER J.
MILLET L.
MILLEVILLE L.
MILLECAMPS E.
MILLECAMPS V.
MILLON H.
MILLORIAUX V.
MILLOT L.
MILLON A.
MILON J.-B.
MINARD E.
MINARD J.
MINART P.
MINER H.
MINNEGEER M.
MIOT F.

MORVILLIER A.
MORY L.
MOUQUE E.
MOURLON A.
MOYEN L.
MOY A.
MUGUET F.
MULLIER C.
MULLER A.
NABOULET J.
NACHEZ A.
NADÉRAS A.
NADAU F.
NASSAUTE M.
NAVE G.
NEE R.
NÉGRIER F.
NÉMIL J.
NÉRÉ E.

PARIS C.
PARIS V.
PARMENTIER E.
PARMENTIER R.
PARRÈRE G.
PASCAL J.-B.
PASCUAL A.
PASQUALI L.
PASQUET V.
PASQUET J.
PATAT P.
PATYRON L.
PATIN A.
PAUCHET H.
PAULHIAC P.
PAYEN A.
PAYEN P.
PECQUEUR H.
PÉDRANO E.

PERNAUD B.
PEINTE A.
PELAT J.
PELUCHON P.
PENDULE H.
PENET L.
PENIN A.
PERRINAUD A.
PÉROCHEAU J.
PÉRON E.
PÉRON E.
PATACHON J.
PÉRON G.
PERRE J.
PERRÉ A.
PERROT L.
PÉRUSSE L.
PÉRUS H.
PÉRUS H.
PÉTILLON L.
PETERS M.
PÉTILLON Ch.
PÉTEN P.
PÉTESME C.
PETIOT Ch.
PETIT. E.
PETIT J.
PETIT F.
PETIT H.
PETIT L.
PETIT M.
PETIT O.
PETIPREZ K.
PETIPREZ E.

PLATEAU F.
PLATEAU Ch.
PLAYE J.
PLAYOULT H.
PLEYNARD L.
PLICHON L.
PLOMB G.
PLUMECOCK J.
PLUQUE E.
PLUS F.
POCH J.
POCLET R.
PODEVIN D.
PODEVIN J.
PODEvIN L.
POHIER J.-B.
POHU E.
POIGNET P.
POINTEUD G.
POIRET O.
POIRIER J.
POIRIER A.
POISSONNIER M.
POISSONNIER M.
POLLART C.
POLLET A.
POLLET F.
POLLET L.
POLLET P.-L.
POLLET P.
POUCHAUX F.
PONGE E.
PONGY G.
POREZ A.

PRUDHOMME C.-J.
PRUDHOMME P.
PUBERT M.
PUIFFE J.
PUSTIENNE P.
PUYRAIMOND A.
QUEREUIL A.
QUES M.
QUESSON Cl.
QUESTE J.
QUÉVA Ch.
QUÉVA G.
QUÉVAREC F.
QUÉVA G.
QIJÉVAL A.
QUIGNON G.
QUILGARS Y.
QUILLET P.
QULLIEN G.
QUINET F.
RAGE A.
RAIMBAUX A.
RAISON L.
RAMACKERS N.
RAMÉ M.
RAMON Th.
RAOULT C.
RAULON M.
RAYNAUD A.
RAYNIER F.
RAOULT J.
REBIÈRE A.
REBOISSON H.
REBOURSIER G.

Archives Transmanche

PETIPREZ N.
PETYT A.
PEGNET C.
PHÉNIX J.
PHILIPPART J.
PHILIPPART B.
PHILIPPE J.
PHILIPPON E.
PHILIPPON J.
PICAVET C.
PlOQUÉ A.
PICQUÉ A.
PIVES A.
PIERRAIN A.
PIERREZ G.
PILLIER E.
PILLOT H.
PINAUD N:
PINCHON A.
PINEAU P.
PINCE L.
PINEAU L.
PINET B.
PINET M.
PINOY R.
PHILIPPART B.
PINTE C.
PIOTTE J.
PIQUEMAL F.
PICQUENNAL J.
PLAHEZ C.
PLANCHEZ J.
PLANET N.
PLASMAN A.
PLASSET J.

PORTEBOIS A.
POTEL B.
POTHEAU M.
POTIER H.
POTIER M.
POTIER J.-B.
POTIER J.
POTTIER H.
POTTIER J.
POTTIER L.
POUEYTS B.
POUCHIN J.-B.
POUILLAUDE L.
POUILLEZ H.
POULAIN J.
POULAIN H.
POULET A.
POUPART L.
POUQUET P.
POUYAIJD A.
PRADÈRE H.
PRADIER J.
PRÉMONT C.
PREUX E.
PRUVOST R.
PROFIT P.
PRUVOST R.
PRONIER E.
PRUVOST M.
PROTIN A.
PRUVOST E.
PROVOOST N.
PROYART F.
PRUDHOMME Ch.
PRUDHOMME A.

RECOUBY B.
REGNAULT J.
REINBOLD M.
RENARD L.
RÉMONT E.
RÉMY A.
RENARD J.
RENAUX M.
RENEZ A.
RESTOUCISE J.
RETRU A.
REVAULT H.
REVILLION J.
REYZOLE B.
REVEL Ch.
RIBÉREAU J.
RICART V.
RICAUD J.
RICHARD F.
RICHARD A.
RICHARD F.
RICHARD L.
RICHARD E.
RICHEZ P.
RICHARD G.
RIHARD M.
RIGAUX L.
RIOUBLAND E.
RIOU F.
RIVTÈRE J.
RIVIÈRE P.
ROBACHE L.
ROBERT R.
ROBERT P.
ROBILLARD D.

ROBILLART M.
ROBIQUET A.
ROBINEAU C.
ROCHE L.
ROCHE T.
ROGER E.
RODDE P.
ROGEZ C.
ROGÉ J.
ROLLAND E.
ROLLAND P.
ROLAND J.
ROMAN A.
ROMAS F.
ROPITAL G.
RONSIN M.
ROQUECAVE J.
ROSELLE Cl.
ROSE A.
ROSELÉ A.
ROUDEL A.

SCOUVEMONT H.
SÉBILLEAU H.
SEILLIER A.
SÉGAS J.
SEMBLAT E.
SÉNÉCAT J.
SENTENAC D.
SENNESAL P.
SÉNÉCHAL D.
SÉRAYET J.
SERGHERAERT A.
SERNY P.
SERRE L.
SERVAIS G.
SEVRETTE H.
SIMON F.
SIMONNET J.
SINTIVE A.
SIX R.
SOMERLINCK E.
SOREL A.

THÉRET V.
THERRY J.
THÉRY H.
TRÉRY J.
TRÉRY J.
THÉRY M.
THIBAUT F.
THIBAULT M.
THIÉBAULT E.
THIÉCHARD P.
THIÉFRY L.
THIÉRACHE H.
THIVILLIER F.
THOMAS A.
THOMAS M.
THOME M.
THOREL A.
THUEUX C.
THUILLIER L.
THUILLIEZ C.
THUILLIEZ J.

Ancestramil

ROUDELET Ch.
ROUQUIER J.
ROSSIGNOL F.
ROUSSEL A.
ROUSSEL C.
ROUSSET L.
ROUSSELY J.
ROUSSEL H.
ROIJSSEAU L.
ROUSSET J.
ROIJSVOAL J.
ROUTABOUL R.
ROUTIER E.
ROUX J.
ROUZIER L.
RUELLE J.-B.
RUFFIN A.
RUIN G.
RUQUOTS A.
RYCLANDT G.
SABÈS B.
SADOK B.
SAGUY L.
SAILLY C.
SALANGUE J.
SALANCY J.
SALEZ R.
SALINGUE J.
SALLAT H.
SALVAT J.
SAMAIN J.
SANIER A.
SAINTE-CROIX A.
SANTER A.
SANTRAINE A.
SARAZIN L.
SARAZIN E.
SAUVAGE G.
SAUVAGE G.
SATJVAGE L.
SAVAUX L.
SAVARY O.
SAVÉ D.
SAVREUX A.
SAVELON L.
SCRIBAN A.
SCHŒTZEL P.
SCHMID L.
SORLIN P.
SOUDAIN A.
SOUDANT R.
SOULARD H.
SOULARD A.
SOULARUE M.
SEULIN Q.
SOURRY N.
SOSTIE D.
SOUYRI S.
SOULARD A.
SOYEZ C.
SPAS M.
SOYEZ C.
SPLINGART G.
SPROOT A.
STAAT M.
STIÉVENARD A.
STOPIN E.
STUIBLÉ A.
SUDOUR C.
SUDRIE L.
SUEUR L.
SUIRE E.
TADAS J.
TAILLADE E.
TAILLÉ F.
TANCHON P.
TANNAY L.
TAVERNIER L.
TARABLE R.
TARTARE R.
TARDIVEAU E.
TARDY M.
TAUZIAC J.
TELLIEZ L.
TEMPERVILLE P.
TELLE D.
TENCHON L.
TEMMERMANN H.
TERBIN A.
TESSON E.
TESSON V.
TEUF G.
TEXIER R.
THEIL L.
TELLIER L.
THÉRET J.-B.
THULLIEZ D.
TIBERGHIEN A.
TIBERGHIEN L.
THRAN B.
TILLIER M.
TINTILLIER G.
TIRMONT P.
TITÉCA H.
TKINDT A.
TOILLIER E.
TOFFIN A.
TONNERRE C.
TONNOIR F.
TOUQUET E.
TOURNEL L.
TOURNANT P.
TOURNANT L.
TOURNEMINE L.
TRAMCOURT A.
TRAMCOURT L.
TRANNOY A.
TRANNOIs E.
TRANNOY G.
TRARIEUX P.
TRÉNEL H.
TRÉFIER J.
TRENTESCAUX E.
TRENTESAUX O.
TRESCAUX F.
TRIBOURDAUX E.
TRIOUX Ch.
TRIOUX A.
TRIQUET J.
TRIVES E.
TRY D.
TURBELIN E.
TURCHE F.
TURPIN G.
VAES J.-B.
VAILLANT G.
VAILLANT G.
VALADON J.
VALCKE Ch.
VALÈS A.
VALIN L.
VALIN Ch.
VAMPÉE G.
VANALDEWERED A.
VANACKER E.
VANLAUTER A.
VANDAELE L.
VANDAELE A.
VANDAMME Ch.
VANDERBREGT H.
VERNEERSCH Al.
VERMEULEN C.
VERMEULEN N.
VERMEULEN P.
VERNHIÈRES J.
VERNIEUWE M.
WACK G.
WAGHEMAKER C.
WALBECQ V.
WAIXIN L.
WALCH S.
WALLOIS L.

Anonstrama

VANDENKOORNKUYSS E.
VANDENBROUCK M.
VÀNDEBPERRE G.
VANDERKEELEN D.
VANDERSTRATEN E.
VNDEWALLE E.
VANESSE F.
VANESSE Al.
VANESTE P.
VANHAWERBECKE H.
VANHEULLE G.
VANICATTE F.
VANLERBERGHE A.
VANLERBEROGHE P.
VAN OSTENDE E.
VANREMORTÈRE F.
VAN-THEEMST R.
VARBAS A.
VARET E.
VASSEUR E.
VASSEUR J.
VASSEUR V.
VAST C.
VAST P.
VANZELLE Al.
VELPRAT J.
VELOHE R.
VÉLU A.
VÉLET L.
VERCOUTÈRE J.
VEREHAEVE N.
VERDIÈRE J.
VERGNES E.
VERGNE I.
VERHAEGHE J.
VERHILLE A.
VÉRIN H.
VERNAY A.
VERPILLAT Al.
VERPOORTEN F.
VERQUÈRE G.
VERQUIN Al.
VERQUIN H.
VERROUGSTRAETE C.
VERSAILLES P.
VERSTRATE P.
VERVIALLE J.
VESLY A.
VEYSSIÈRE J.
VIALA L.
VIALAR V.
VIALLE A.
VIC F.
VIDALOT F.
VIEL C.
VIGNAUD J.
VILASÉCA R.
VILETTE J.
VILLEFRANQUE P.
VILLOUTREIX J.
VINAY M.
VINCENT J.
VINCETTE J.
VINET Cl.
VION D.
VION L.
VIRLEUX G.
VISSE Al.
VISEUR J.-B.
VISEUX V.
VITRANT Al.
VITRANT E.
VITRY L.
VORNE L.
VOUZILLAUD L.
VROMEN H.
WALLYN L.
WAMBRE L.
WARGNIES A.
WARME H.
WARUSFEL P.
WARTEL L.
WASSELIN J.
WATEL J.
WATEL H.
WATTRELOT L.
WATTREMETZ J.
WAUTERS E.
WEIGEL V.
WEISS A.
WEPPE R.
WERSTERLIN G.
WESBURG F.
WIART A.
WIART A.
WIART F.
WIART H.
WIART P.
WILLEMOT H.
WYDOGHE M.
WEYN Ch.
WIDIEZ F.
WILLOT A.

Ancestrami


Ancestramil